



192.v

LE PETIT CHANSONNIER
FRANÇOIS.

LF.C
P4894



LE PETIT CHANSONNIER FRANÇOIS,

OU

CHOIX

DES MEILLEURES CHANSONS,

SUR DES AIRS CONNUS.

DEUXIEME ÉDITION.



A GENÈVE;

Et se trouve

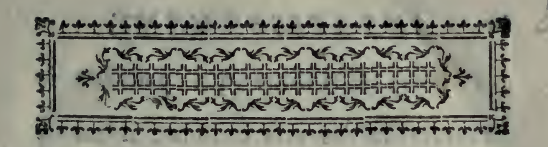
A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques; au-dessus de la rue des Mathurins, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXX.

509917
2.8.50

PQ
1189
M3
1780
t.1



AVERTISSEMENT.

IL n'eſt preſque perſonne qui ne ſe plaiſe à chanter : mais beaucoup ne ſont pas Muſiciens, & renoncent à déchiffrer les airs difficiles. C'eſt à cette derniere claſſe, dans les deux Sexes, que ce Recueil eſt principalement deſtiné. On ſe flatte cependant qu'il ne ſera pas ſans intérêt pour les autres Amateurs de notre Littérature & de notre Poéſie. On a eu pour objet d'y raſſembler toutes

les jolies Chanſons qui peuvent ſe chanter ſur des airs connus : il en eſt réſulté que les meilleures Odes Anacréontiques, les meilleurs Couplets qui aient été faits dans notre Langue, y ont trouvé place ; & l'on ne craint pas d'avancer que, de tous les Recueils de Chanſons, celui-ci ſera inconteſtablement le plus agréable à lire. Il ſuffira de parcourir les noms des différens Auteurs, pour ſe convaincre qu'on a été difficile dans le choix des petits Ouvrages qui le compoſent. Les vingt-ſix volumes du

Chanſonnier François, les trois de *l'Anthologie*, toutes les Pièces éparſes dans les Auteurs qui ont travaillé avec ſuccès en ce genre, ont fourni un ſeul volume. Depuis douze ans que *l'Anthologie Françoiſe* a paru, ceux de nos Poëtes qui ont le plus de réputation ont fait un grand nombre de Chanſons charmantes : preſque toutes ſont ſur des airs faciles à retenir : on les a réunies dans ce nouveau Recueil. Enfin on a eû l'attention d'entremêler les différens airs, ainſi que les Auteurs, afin de prévenir toute eſpece de mo-

notonie, autant qu'il a été possible: Quant à la partie typographique, on s'appercevra sans doute, au premier coup-d'œil, que peu d'Ouvrages ont été exécutés avec plus de soin.



AUTEURS
MORTS.



LE PETIT CHANSONNIER FRANÇOIS.

LE RETOUR D'IRIS.

AIR : *Allons ſous ces Coudrettes, &c.*

SORTEZ de vos Retraites,
Accourez, Dieux des Bois ;
Au ſon de nos muſettes
Accordez vos hautbois ;
Chantez l'objet que j'aime,
Secondez mes deſirs,
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaiſirs.

Dans ce lieu ſolitaire,
Iris eſt de retour :
Déeſſe de Cythere,
Célébrez ce grand jour;
Rappellez ſur ces rives
Les Amours envolés,
Les Graces fugitives,
Et les Ris exilés.



Reprenez, belle Flore,
Vos premieres couleurs;
Couronnez-vous encore
Des plus brillantes fleurs;
Joignez-vous à Pomone
Pour embellir nos champs,
Et prêtez à l'Automne
Les beaux jours du Printems.



Sous ces tendres feuillages,
Venez, petits oiſeaux;
Accordez vos ramages
Au murmure des eaux;
Chantez l'objet que j'aime;
Secondez mes deſirs,
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaiſirs.

J. B. Rousseau.

A UNE PETITE FILLE
DE DOUZE ANS,

Qui avoit adressé un Couplet à l'Auteur.

AIR *de Joconde.*

PAULE, vous faites joliment
Lettres & Chansonnettes :
Quelque grain d'amour seulement,
Elles seroient parfaites.
Quand les soins au cœur sont connus,
Une Muse fait plaire :
Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.



Vous parlez quelquefois d'amour,
Paule, sans le connoître :
Mais j'espere vous voir un jour
Ce petit Dieu pour maître.
Le doux langage des soupirs
Est pour vous Lettre close :
Paule, trois retours de Zéphirs
Font beaucoup à la chose.

Si cet Enfant, dans vos Chanſons,
A des graces naïves,
Que ſera-ce quand ſes leçons
Seront un peu plus vives ?
Pour aider l'eſprit en ces vers,
Le cœur eſt néceſſaire :
Trois printems, ſur autant d'hivers,
Font beaucoup à l'affaire.

LA-FONTAINE.

LA CONSOLATION.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

MA Maîtreſſe en épouſe un autre ;
Amis, quelle idée eſt la vôtre,
D'en craindre pour moi du tourment ?
Qui de nous vaut qu'on le regrette ?
Elle perd le plus tendre Amant :
Moi, je ne perds qu'une Coquette.



LES LENDEMAINS.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

PHILIS, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.



Le lendemain, nouvelle affaire :
Pour le Berger, le troc fut bon ;
Car il obtint de la Bergere
Trente baisers pour un mouton.



Le lendemain, Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au Berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.



Le lendemain, Philis peu sage,
Auroit donné moutons & chien,
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnoit pour rien.

DUFRESNY.

LA DISCRÉTION.

AIR : *Des ſimples Jeux de mon Enfance.*

ENFIN la charmante Liſette,
Senſible à mon cruel tourment,
A bien voulu, deſſus l'herbette,
M'accorder un heureux moment.
Preſſé d'une charge ſi belle,
Tendre gazon, relevez-vous :
Il ne faut qu'une bagatelle,
Pour alarmer mille jaloux.

QUINAULT.



LA DOUBLE FÉLICITÉ.

AIR : *La bonne aventure, o gué.*

DEDANS mon petit réduit,
Je vis à mon aiſe ;
Je n'ai qu'une table, un lit,
Un verre, une chaiſe :
Mais je m'en ſers chaque jour
Pour careſſer tour-à-tour
Ma Pinte & ma Mie, o gué, ma Pinte & ma Mie.



Le haut dégré de grandeur
Me fait peu d'envie ;
On y doit au ſpectateur
Compte de ſa vie :
Mais, dans mon obſcurité,
Je poſſéde en liberté
Ma Pinte & ma Mie, o gué, &c.



Dans tous les brillans emplois
Qu'un ſot orgueil brigue,
On eſt ſujet à des loix
Que le joug fatigue :

Pour moi, libre de tous ſoins,
Je prends, ſelon mes beſoins,
Ma Pinte & ma Mie, o gué, &c.



Je ne veux point des grands mots
Être la victime;
De la gloire des Héros,
Je fais peu d'eſtime.
N'ai-je pas aſſez vécu,
Quand j'ai ſu mettre ſur cu
Ma Pinte & ma Mie, o gué, &c.



Qu'au travers de mille morts,
Sur la terre & l'onde,
On courre après des tréſors
Dans un nouveau monde;
Je crois avoir tous les biens,
Lorſque dans mes bras je tiens
Ma Pinte & ma Mie, o gué, &c.



Des ſimples & des métaux
Cherchant l'analyſe,
Pour échauffer ſes fourneaux
Le ſouffleur s'épuiſe:

Moi, ſouvent, ſans trop ſouffler,
Je ſais faire diſtiller
Ma Pinte & ma Mie, o'gué, &c.



La promenade & le jeu
N'ont rien qui me pique;
Un concert me touche peu,
Foin de la Muſique !
Je ne veux, pour m'amuſer,
Que remplir & renverſer
Ma Pinte & ma Mie, o gué, &c.

A UNE JEUNE DEMOISELLE.

AIR *de Joconde.*

TIRCIS vous apprend des Chanſons
Où le cœur s'intéreſſe :
On dit qu'il y joint des leçons
Qu'inſpire la tendreſſe.
Craignez ce charme ſuborneur,
C'eſt un appât funeſte :
L'oreille eſt le chemin du cœur,
Et le cœur l'eſt du reſte.

Mlle DE SCUDERI.



L'EMPLOI DU TEMS.

PLUS inconſtant que l'onde & le nuage,
Le tems s'enfuit ; pourquoi le regretter ?
Malgré la pente volage
Qui le force à nous quitter,
En faire uſage,
C'eſt l'arrêter.
Goûtons mille douceurs ;
Et ſi la vie eſt un paſſage,
Sur ce paſſage, au moins, ſemons des fleurs.

MONCRIF.



A UNE INFIDELLE

AIR : *Dans nos Hameaux.*

QUE de chagrins, de tourmens & d'alarmes,
Ingrate Iris, tes rigueurs m'ont coûté !
Faut-il encor que je verse des larmes,
Pour déplorer ton infidélité ?



Tu me jurois une ardeur éternelle,
Et cependant tu me manques de foi :
Crois-tu trouver un amant plus fidèle ?
Il n'en est point qui t'aime autant que moi.



Ce beau Berger, à qui tu voudrois plaire,
Sent pour Philis & pour toi même ardeur :
Quand tu m'aimois, la Reine de Cythere
N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.



Tes faux sermens & tes trompeuses larmes,
N'ont pu ternir l'éclat de ta beauté :
Reviens, Iris ; en faveur de tes charmes,
Je ferai grace à ta légéreté.

CHAULIEU.



COUPLETS

SUR MADEMOISELLE DE SACY,

Dont le Pere venoit de publier un Traité de l'Amitié.

AIR : *Des Fanatiques.*

SUR l'Amitié paroît au jour
Un magnifique Ouvrage : *Bis.*
Quoique l'Auteur, par son tour,
Y brille à chaque page,
Il en a fait, pour l'Amour,
Un qui plaît davantage.



On y voit briller la douceur
Et la délicatesse ;
Tous ses traits vont jusqu'au cœur
Y porter la tendresse :
Bien heureux est l'Imprimeur
Qui le met sous la presse !



PORTRAIT DE SOPHIE.

AIR : *Pour la Baronne.*

Pour Émilie,
Qu'un autre ſe laiſſe enflammer :
Si je n'avois pas vu Sophie,
Je pourrois me laiſſer charmer
Par Émilie.



Sur ſon viſage,
Mille petits trous pleins d'appas
Des Amours ſont le tendre ouvrage,
Sans compter ceux qu'on ne voit pas
Sur ſon viſage.



Sa gorge ronde
Eſt de marbre, à ce que je croi :
Car mortel encor, dans le monde,
N'a vu que des yeux de la foi
Sa gorge ronde.

REGNARD.

LA CONTRADICTION.

AIR *de Joconde.*

De la nature un doux penchant
  Nous porte à la tendresse;
Et l'on dit que la loi défend
  D'avoir une Maîtresse;
Mais la nature est foible en soi,
  Ou bien la loi trop dure:
Grands Dieux! réformez votre loi,
  Ou changez la nature.



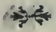
LES RARETÉS.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

ON dit qu'il arrive ici
Grande compagnie,
Qui vaut mieux que celle-ci,
Et bien mieux choiſie.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.
Va-t-en voir s'ils viennent.

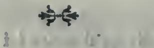


Un Abbé qui n'aime rien
Que le Séminaire ;
Qui donne aux pauvres ſon bien,
Et dit ſon Bréviaire.
Va-t-en voir, &c.



Un Magiſtrat curieux
De Juriſprudence,
Et qui, devant deux beaux yeux,
Tient bien la balance.
Va-t-en voir, &c.

Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui penſe que les enfans
Se font par l'oreille.
Va-t-en voir, &c.



Une femme & ſon époux,
Couple bien fidèle;
Elle le préfere à tous,
Et lui n'aime qu'elle.
Va-t-en voir, &c.



Un Chanoine dégoûté
Du bon jus d'Octobre,
Un Poëte ſans vanité,
Un Muſicien ſobre.
Va-t-en voir, &c.



Un Breton qui ne boit point,
Un Gaſcon tout bête,
Un Normand franc de tout point,
Un Picard ſans tète.
Va-t-en voir, &c.

Une femme que le tems
A presque flétrie,
Qui voit des appas naissans,
Sans aucune envie.
Va-t-en voir, &c.



Une belle qui cherchant
Compagne fidelle,
La choisit en la sachant
Plus aimable qu'elle.
Va-t-en voir, &c.



Un savant Prédicateur,
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pécheur,
Et craint qu'on le loue.
Va-t-en voir, &c.



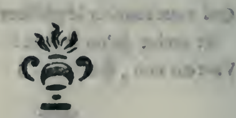
Une Nonne de Long-Champs,
Belle comme Astrée,
Qui brûle, en courant les champs,
D'être recloîtrée.
Va-t-en voir, &c.

Un Médecin, ſans grands mots,
D'un ſavoir extrême,
Qui n'envoie point aux eaux,
Et guérit lui-même.
Va-t-en voir, &c.



Et, pour bénédiction,
Il nous vient un Moine
Fort dans la tentation
Comme Saint Antoine.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean;
Va-t-en voir s'ils viennent.

LA MOTTE.



L'ANTI-RIMEUR.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

TREVE aux Chanſons, ne vous déplaiſe :
Je ne ſaurois boire à mon aiſe,
Quand il faut arranger des mots.
Gardons, ſuivant l'antique uſage
Parmi les verres & les pots,
La liberté juſqu'au langage.



Évitons toute ſervitude,
Et fuyons la pénible étude
De rimailler hors de ſaiſon.
C'eſt une plaiſante maxime,
Quand il faut perdre la raiſon,
De vouloir conſerver la rime.

MALÉZIEU.



LA FEMME ACCOMPLIE.

AIR : *De Nina.*

Réunir à des traits flatteurs,
Sans aigreur,
Sans humeur,
Mœurs,
Un cœur bon, un souris malin,
Un esprit, sans dessein,
Fin ;
Ce seroit un objet parfait :
Mais où le trouver cet objet ?
Philis entra ;
L'Amour cria :
Tiens, le voilà, le voilà,
Là.



LES QUAND.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

QUAND on trouve le veſtibule
Trop ennuyeux, trop fatiguant ;
Quand, pour ſupplanter un émule,
On n'eſt pas aſſez intriguant ;
Quand le manége ſait déplaire,
Quand on refuſe d'encenſer,
Quand on eſt trop vrai, trop ſincere,
A la Cour il faut renoncer.



Quand on veut voir quelque ménage
Où l'on n'entende point gronder ;
Quand on veut voir quelque partage
Où l'on s'arrange ſans plaider ;
Quand on veut voir veuve jolie,
Que rien ne puiſſe conſoler ;
Apprenez-moi, je vous ſupplie,
Dans quel pays il faut aller.



Quand, chez une fille jolie,
Je vois quelqu'un donner le ton ;

Quand à lui plaire on s'étudie,
Quand jamais on ne lui dit non ;
Quand tout, jusqu'au chien de la belle,
Pour lui devient un vrai mouton,
Je sais qui c'est, & je l'appelle
Le pourvoyeur de la maison.



Quand vous voyez votre fillette
Bâiller en étendant les bras ;
Quand elle est rêveuse & distraite,
L'esprit toujours dans l'embarras ;
Quand elle court à la fenêtre,
Chaque fois qu'elle entend sonner,
Maman, cela vous fait connoître
Qu'au Notaire il faut l'amener.



Quand Philis est-elle charmée ?
Quand sa rivale a du dessous.
Quand Florise est-elle alarmée ?
Quand elle voit son vieux jaloux.
Quand un Auteur sait-il produire ?
Quand la gaité fait l'inspirer.
Quand voit-on les Médecins rire ?
Quand la fiévre nous fait pleurer.

PANARD.

LA BELLE CURIEUSE.

AIR *de Joconde.*

Vous voulez, par une Chanson,
Connoître ma tendresse,
Et que je vous dise le nom
De celle qui me blesse :
Grand Dieu ! qu'en vous obéissant,
Mon plaisir est extrême,
Puisque je trouve le moment
De vous nommer vous-même !



Je ne saurois, de bonne foi,
Faire ni vers ni prose;
Mais, belle Iris, permettez-moi
De vous faire autre chose.
A cela près, & de bon cœur,
Je vais vous satisfaire.
Je voudrois vous... n'ayez pas peur;
Ce n'est rien que vous plaire.

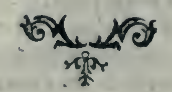


LE MOIS DE MAI.

AIR *des Triolets.*

LE premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie :
Je vous vis & je vous aimai
Le premier jour du mois de Mai.
Le beau deſſein que je formai !
Si ce deſſein vous plut, Sylvie,
Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.

RANCHIN.



LA PRÉVOYANTE.

Vous me grondez d'un ton févere,
D'avoir, malgré votre leçon,
L'autre jour, dans notre maifon,
Reçu, même écouté Valere;
Il reviendra ce foir, je crois,
Maman; grondez-moi pour deux fois.



Le nom d'amour, qui m'effarouche,
Il me le fait fi bien goûter,
Qu'on jureroit, à l'écouter,
Qu'il eft innocent dans fa bouche.
Il reviendra, &c.



Il me conjure avec inftance
De lui laiffer prendre un baifer;
Me taire, c'eft le refufer;
Mais il n'entend pas mon filence.
Il reviendra, &c.



Je devrois fuir ce téméraire,
Pour agir felon vos defirs;

Mais, quand on ne ſent que plaiſirs,
Comment bien marquer ſa colere?
Il reviendra, &c.



En vain, contre un amant ſi tendre,
De vos leçons, je veux m'aider,
Il a l'art de perſuader
Mieux que vous ne ſavez défendre.
Il reviendra ce ſoir, je crois,
Maman; grondez-moi pour deux fois.

LE TÊTE-A-TÊTE.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

QUE tête-à-tête on eſt heureux
Avec l'objet qu'on aime!
Lorſque l'on croit n'être que deux,
L'Amour fait le troiſieme.



LA RECRUE.

COUPLETS à la Femme d'un Officier qui enrôloit des Hommes pour ſon Mari.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

VOUS faites des Soldats au Roi :
Iris, eſt-ce là votre emploi ?
Pour vous en épargner la peine,
Que l'on aſſemble ſeulement
Ceux qu'Amour met dans votre chaîne,
Et vous aurez un Régiment.



J'y veux entrer, & que l'argent
Ne ſoit point mon engagement.
Je n'ai point l'ame mercenaire,
D'un ſeul baiſer faites les frais :
Enrôlé par ce doux ſalaire,
Je ne déſerterai jamais.



Mais n'allez pas, pour conteſter,
A la taille vous arrêter.

Petit ou grand, cet avantage
A la valeur n'ajoute rien ;
C'eſt du cœur que part le courage :
Quand on aime, on ſert toujours bien.

Racine le fils.

L'ORIGINE DE LA NOBLESSE.

Air *de Joconde.*

D'Adam nous ſommes tous enfans,
La preuve en eſt connue,
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue :
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

Coulange.

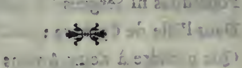


L'ISLE DE CYTHERE.

AIR : *l'Amour, la nuit & le jour.*

C'EST un charmant pays
Que l'Iſle de Cythere ;
Allons-y, mon Iris,
Tout à notre aiſe faire
L'amour,
La nuit & le jour.

Point de nouveaux impôts
Dans l'Iſle de Cythere,
Sinon ſur des lourdeaux
Qui ne ſavent pas faire
L'amour, &c.



Point de nouvel Edit
Dans l'Iſle de Cythere :
La ſeule loi qu'on ſuit
N'ordonne que de faire
L'amour, &c.

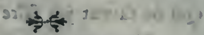
Point de Prince ni Roi
Dans l'Isle de Cythere;
Demain ce sera toi,
Si tu sais le mieux faire
L'amour, &c.



Querelles ni procès
Dans l'Isle de Cythere:
Car à moitié de frais
Tous sont d'accord de faire
L'amour, &c.



Point de mal ni de mort
Dans l'Isle de Cythere,
Sinon d'un noble effort
Qui viendroit de trop faire
L'amour, &c.



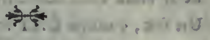
Poursuites ni Sergens
Dans l'Isle de Cythere:
Que prendre à deux Amans
Qui n'ont que de quoi faire
L'amour, &c.



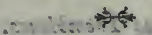
Ni cachot ni prison
Dans l'Isle de Cythere:

On donne un autre nom
Au lieu où l'on va faire
L'amour, &c.

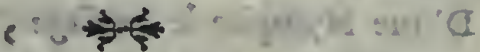
Point de ſang répandu
Dans l'Iſle de Cythere,
Qu'un peu ; mais il eſt dû,
Quand on commence à faire
L'amour, &c.



Point de froid ni d'hiver
Dans l'Iſle de Cythere :
Quand l'un eſt bien couvert,
L'autre s'échauffe à faire
L'amour, &c.



Drogues ni Charlatans
Dans l'Iſle de Cythere :
Car rien ne purge tant
Que de faire & refaire
L'amour, &c.



Point d'auſteres leçons
Dans l'Iſle de Cythere ;
Meres & filles ont
Même deſir de faire
L'amour, &c.

Grécourt.

A UN MAUVAIS PLAISANT.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Quand vous vous efforcez de plaire,
On croit voir l'âne contrefaire
Le petit chien vif & coquet;
Et si vous vous contentiez d'être
Un sot, comme Dieu vous a fait,
On craindroit moins de vous connoître.

Rousseau.

LE PORTRAIT DE CÉLIMÈNE.

Air *des Trembleurs.*

Pour peindre d'après nature
Célimène en miniature,
Il faudroit que la Peinture
Pût exprimer, à la fois,
D'une Nymphe le corsage;
D'une Grace le visage,
D'une Muse le langage,
D'une Sirène la voix.



MA MIE.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

QUI par fortune trouvera
  Nymphes dans la prairie
Celle qui le plus lui plaira,
  Tenez, c'eſt bien ma Mie.
Si quelqu'une vient à danſer,
  Et d'une grace telle
Qu'elle ne fait les fleurs verſer,
  Hé bien ! c'eſt encore elle.

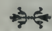


Si quelqu'un dit avec ſerment :
  Je donnerois ma vie,
Pour être aimé rien qu'un moment ;
  Tenez, c'eſt de ma Mie.
Si quelqu'autre ſuit ſans eſpoir
  La Nymphe qu'il adore,
Content du charme de la voir,
  Hé bien ! c'eſt elle encore.



Églé vint aux jeux de Cérès,
  Et fut d'abord ſuivie ;

Églé revint le jour d'après :
On ne vit que ma Mie.
Si quelque Nymphe a le crédit
D'être toujours nouvelle
A vos yeux comme à votre eſprit,
Tenez ! c'eſt toujours elle.



L'autre matin, ſous ces buiſſons,
Une Nymphe jolie
Me dit : j'aime tant vos Chanſons !
Je dis : c'eſt pour ma Mie.
Pour célébrer ſes doux attraits,
Fait-on Chanſon nouvelle ?
En y ſongeant l'inſtant d'après,
On chante encor pour elle.



Je lui ſais maint adorateur,
Et n'en ai jalouſie ;
Amour a mis tout mon bonheur
Dans celui de ma Mie.
Que ſerviroit de m'alarmer ?
La choſe eſt naturelle ;
Amour l'a faite pour charmer,
Et nous pour n'aimer qu'elle.



Prendre ainsi le doux nom d'Amant,
Flatte ma fantaisie :
Elle me plaît uniquement ;
Je l'appelle ma Mie :
Mais si j'étois la Déité
Qui la forma si belle,
Je croirois n'avoir mérité
Que d'être enchanté d'elle.

De Moncrif.

LE PRIX DE LA CONSTANCE.

AIR *des Triolets.*

L'HONNEUR de passer pour constant
Ne vaut pas la peine de l'être.
Doit-on briguer sincérement
L'honneur de passer pour constant ?
Près de l'objet le plus charmant,
C'est bien assez de le paroître.
L'honneur de passer pour constant
Ne vaut pas la peine de l'être.

Pavillon.



LA COQUETTERIE.

AIR *de Joconde.*

IRIS, vous connoîtrez un jour
Le tort que vous vous faites :
Le mépris ſuit de près l'amour
Qu'inſpirent les Coquettes.
Cherchez à vous faire eſtimer,
Plus qu'à vous rendre aimable :
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

FÉNELON.



VAUDEVILLE.

J'OBTIENS ta main, ma chere Agathe :
Ah ! qu'un pareil bonheur me flatte !
Ce jour va combler mon eſpoir :
S'il faut qu'après l'hymen s'enſuive
Quelque échec qu'on ne peut prévoir,
Hélas ! du moins que ça m'arrive,
Sans le ſavoir.



La Dame, ainſi que la Bergere,
Également cherchent à plaire,
Et s'occupent de cet eſpoir.
A Paris, la moindre Griſette
En fait un art matin & ſoir :
Mais au Village, on eſt Coquette,
Sans le ſavoir.



Je fus toujours ſimple & novice :
Mais ſouvent dans le précipice
Je tombe ſans m'appercevoir.
Si jamais je te fais injure,
Colin, ne va pas m'en vouloir ;
Car ce ſera, je te le jure,
Sans le ſavoir.



Sans nous parler de ſa tendreſſe,
Un jeune Amant nous intéreſſe,
Et l'on s'accoutume à le voir :
Petit-à-petit ſon langage
Sur notre cœur prend du pouvoir ;
Et c'eſt ainſi que l'on s'engage
Sans le ſavoir.



Un tendre Amant à ſa Bergere
Dérobe une faveur légere ;
C'eſt un baiſer qu'il veut avoir :
Enſuite il oſe davantage ;
Le cœur commence à s'émouvoir ;
La tête tourne à ſon langage,
Sans le ſavoir.



Iris dormoit ſur la fougere ;
Un jeune Berger téméraire
Voyant voltiger ſon mouchoir :
L'occaſion me favoriſe ;
Faiſons, dit-il, notre devoir ;
La pauvre enfant ſe trouva priſe,
Sans le ſavoir.



LA BELLE DORMEUSE.

AIR : *Réveillez - vous , belle endormie.*

RÉVEILLEZ-VOUS, belle Dormeuse,
Si ce baiser vous fait plaisir ;
Ou, si vous êtes scrupuleuse,
Dormez, ou feignez de dormir.



Craignez que je ne vous éveille ;
Favorisez ma trahison.
Vous soupirez ! . . . Votre cœur veille ;
Laissez dormir votre raison.



Souvent, quand la raison sommeille,
On aime sans y consentir,
Pourvu qu'Amour ne nous éveille
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.



Si je vous apparois en songe,
Jouissez d'une douce erreur :
Goûtez les plaisirs du mensonge,
Si la vérité vous fait peur.

DUFRESNY.

L'ENCHANTEMENT.

AIR : *Quand vous entendrez le doux Zéphir.*

Tout plaît, tout rit, tout charme en ces lieux,
Lorſque j'y vois l'objet que j'adore :
Ils ſemblent emprunter de ſes yeux
L'éclat qui les décore.
Ces fleurs, ces eaux,
Le chant des oiſeaux,
Du tendre Zéphir
L'amoureux ſoupir,
Ces verds feuillages,
Ces frais ombrages,
Tout peint le plaiſir.
Dès qu'elle part, la fleur ſe flétrit,
Le roſſignol ceſſe ſon ramage ;
La ſeule tourterelle gémit
Dans ce triſte bocage.



L'ÉPICURIEN.

L'AUSTERE Philoſophie,
En contraignant nos deſirs,
Prétend que, dans cette vie,
Il n'eſt point de vrais plaiſirs.
Je renonce à ce ſyſtême :
Dieux ! n'en ſoyez point jaloux !
Dans les bras de ce que j'aime,
Suis-je moins heureux que vous ?



Eh quoi ! m'avez-vous fait naître
Avec des ſens ſuperflus ?
Pour avoir le plaiſir d'être,
Faut-il que je ne ſois plus ?
Je renonce à ce ſyſtême :
Dieux ! n'en ſoyez point jaloux !
Dans les bras de ce que j'aime,
Suis-je moins heureux que vous ?



D'un bonheur imaginaire,
Je ne repais point mon cœur,
Lorſque le préſent peut faire
Mon unique & vrai bonheur.

Voilà quel eſt mon ſyſtême :
Dieux, devenez-en jaloux ;
Dans les bras de ce que j'aime,
Je ſuis plus heureux que vous.

Attribuée au RÉGENT.

---

*A LA PRINCESSE DE C**,*

DONT le Roi de Maroc étoit devenu amoureux ; ſur ſon Portrait.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

VOTRE beauté, grande Princeſſe,
Porte les traits dont elle bleſſe
Juſques aux plus ſauvages lieux ;
L'Afrique avec vous capitule ;
Et les conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'Hercule.

ROUSSEAU.



LA MORALE DE L'AMOUR.

AIR : *Et voilà comme, & voilà juſtement.*

NE point s'engager ſur le champ,
Aimer quelqu'un qui puiſſe être eſtimable,
Chercher, dans un tendre penchant,
Un objet moins beau que touchant;
Pour le charmer ſe rendre aimable,
Le lui prouver ſans trop d'empreſſement,
Et voilà comme, & voilà juſtement
Comme il faut que l'on ſoit en aimant.

De tout caprice hors de ſaiſon,
De vains ſoupçons & de toute humeur noire
Éviter le fatal poiſon,
Pour le cœur & pour la raiſon;
N'être jaloux que de la gloire
D'aimer le mieux & le plus ardemment,
Et voilà comme, &c.



Vouloir que, ſur tous nos plaiſirs,
Ce ſoit la ſageſſe qui nous éclaire;
Deviner juſques aux deſirs
Du tendre objet de nos ſoupirs;
Borner ſon triomphe à lui plaire,
Et ſon bonheur à l'aimer conſtamment,
Et voilà comme, &c.



Être vif & reſpectueux
Auprès de la Beauté qui nous engage,
Être ſage & voluptueux,
Plaire ſans être faſtueux,
Faire parler, dans ſon langage,
Beaucoup moins l'eſprit que le ſentiment,
Et voilà comme, &c.



Comme le délicat Buveur
Sait ménager une liqueur charmante,
Pour mieux goûter chaque faveur,
Économiſer ſon ardeur,
Sur les foibleſſes d'une Amante
Fermer les yeux, même en la ſoumettant,
Et voilà comme, &c.



Varier ſes amuſemens,
Et des neuf Sœurs ſavoir ſuivre les traces;
Marquer, orner tous ſes momens
Par quelques nouveaux agrémens;
Faire des talens & des graces
Et des amours l'heureux aſſortiment,
Et voilà comme, & voilà juſtement
Comme il faut que l'on ſoit en aimant.

L'AMOUR AU VILLAGE.

AIR : *Musette de Naïs.*

A NOTRE bonheur l'Amour préside ;
C'est lui qui nous choisit nos Bergers :
Des ornemens du temple de Gnide,
Il décore nos riants vergers.
C'est là qu'il reçoit nos sacrifices,
Sous les doux auspices
Des tendres desirs ;
Et sur les autels l'encens qui fume,
Jamais ne s'allume
Que par nos soupirs.



Du fragile agrément d'être belle,
Nous ne tirons point de vanité ;
Chez nous les attraits d'un cœur fidèle
L'emportent sur ceux de la beauté.
Aussi nos Bergers, dans leur hommage,
N'ont point le langage
Des trompeurs Amants :
Leur talent est de peindre à notre ame
Leur sincere flamme
Par les sentimens.



Nous ignorons les triſtes alarmes ;
Aux tourments notre cœur eſt fermé :
Si notre Berger répand des larmes,
C'eſt du plaiſir de ſe voir aimé.
Plus il eſt ſûr de notre tendreſſe,
  Et plus il s'empreſſe
  De la mériter.
Le feu délicat qui nous anime,
  Nourri pat l'eſtime,
  Ne fait qu'augmenter.



Aux douceurs d'une juſte eſpérance,
Un Berger conſtant peut ſe livrer ;
L'inſtant vient où notre réſiſtance
Dans de vrais plaiſirs doit expirer.
Mais l'Amant à qui l'on rend les armes,
  Des vives alarmes
  Sait nous préſerver ;
Et plus ardent après la victoire,
  Il trouve ſa gloire
  A la conſerver.

VADÉ.



SUR L'ABBÉ CHAULIEU.

AIR : *Voilà-t-il pas que j'aime ?*

J'AI couru chez le pauvre Abbé ;
Il eſt ſur la litiere,
Martyr du fils de Sémelé
Et du Dieu de Cythère.



Les Amours, auprès étendus,
Qu'avec lui l'on vit naître,
Diſent : Nous ne ſervirons plus ;
C'eſt notre dernier maître.



L'un lit, pour charmer ſon repos,
Les Annales ſacrées
Où les myſteres de Paphos
Et ſes loix ſont gravées.



Ils chantent cet art ſéducteur
Si cher à ſa mémoire,
A qui Chaulieu dut ſon bonheur,
Et qui lui doit ſa gloire.

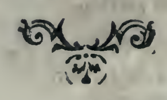
Le Préſident HÉNAUT.

SOPHIE.

AIR : *Babet m'a ſu charmer.*

IL eſt une Sophie,
Oncq il n'en ſera d'autre ;
Raviſſant d'un ſouris
Mon ame, auſſi la vôtre.
Euſſiez-vous cent ans,
Fuſſiez-vous cinq cents,
Et tout le monde encore ;
Quand ſon regard tant doux verrez,
Son parler divin entendrez,
De bouche & de cœur lui direz :
Tenez ! je vous adore :
Tenez ! je vous adore.

DE MONCRIF.



L'AVIS

L'AVIS MAL RÉCOMPENSÉ.

AIR : *Mon petit doigt me l'a dit.*

ARRÊTEZ, jeune Bergere ;
Je suis un Amant sincere :
Un Amant vous fait-il peur ?
Je n'ai qu'un mot à vous dire,
Et tout ce que je desire,
C'est de vous tirer d'erreur.



Le tems vous poursuit sans cesse ;
L'éclat de votre jeunesse
Sera bientôt effacé :
Le tems détruit toutes choses,
Et l'on ne voit plus de roses,
Quand le printems est passé.



Un peu de tendre folie
Fait d'une fille jolie
Le plaisir & le bonheur ;
Et dans le déclin de l'âge,
Un dehors fier & sauvage
Lui rend la gloire & l'honneur.



Par cette leçon fidelle,
Tircis preſſoit une Belle
D'avoir pitié de ſon mal ;
Son diſcours la rendit ſage :
Mais elle n'en fit uſage
Qu'au profit de ſon rival.

ROUSSEAU.

LA JEUNESSE PROLONGÉE.

AIR *de Joconde.*

IL vous ſied bien, charmante Iris,
De calculer votre âge,
Lorſque les Graces & les Ris
Sont ſur votre viſage !
Votre teint vif eſt du printems
Une image fidelle :
C'eſt ſavoir arrêter le tems,
Que d'être toujours belle.

Madame DE SAINTONGE.

LA PROMESSE MAL GARDÉE.

AIR *des Folies d'Eſpagne.*

JE l'adorois cette jeune Zélie :
Aimant ſi bien, j'avois ſu l'enflammer.
Elle a changé ; je ſens que je l'oublie :
Amour, Amour, je ne veux plus aimer.



Ah ! j'étois né pour brûler de ta flamme,
Et ce penchant ne ſert qu'à m'alarmer :
Ne m'offre rien qui ſéduiſe mon ame ;
J'aimerois trop : je ne veux plus aimer.

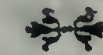


Foible mortel ! quelle crainte importune,
Me dit le Dieu ; vois, pour te mieux charmer,
J'ai raſſemblé les trois Graces en une :
N'importe, Amour, je ne veux plus aimer.



Thémire alors à mes yeux ſe préſente,
Telle qu'Amour prit ſoin de la former ;
Je m'écriai : Sans doute elle eſt charmante !
Mais, c'en eſt fait, je ne veux plus aimer.

Oui, du printems c'est l'image embellie ;
C'est, je le vois, mais comment l'exprimer ?
Flore, Vénus, Minerve & la Folie :
Heureusement je ne veux plus aimer.



De l'univers je la verrois suivie ;
A ses rivaux peut-on s'accoutumer ?
A l'admirer je passerai ma vie ;
C'est bien assez ; je ne veux plus aimer.



Oui, dit l'Amour, viens, suis toujours Thémire ;
Sur le péril je saurai te calmer ;
A chaque instant j'aurai soin de te dire :
Daphnis, au moins il ne faut pas l'aimer.



Par quels conseils me laissois-je séduire ?
Contre ses droits, l'Amour peut-il s'armer ?
L'Enfant malin ! Je le voyois sourire,
Quand je disois ; Je ne veux plus aimer.



Depuis ce jour, sans vouloir m'en défendre,
De tous ses feux je me sens consumer ;
Belle Thémire, ai-je pu m'y méprendre ?
Vous avoir vue, hélas ! c'est vous aimer.

De Moncrif.

LES SOUHAITS.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

QUE ne ſuis-je la fleur nouvelle,
Qu'au matin Climène choiſit,
Qui, ſur le ſein de cette Belle,
Paſſe le ſeul jour qu'elle vit !



Que ne ſuis-je le doux Zéphire,
Qui flatte & rafraîchit ſon teint,
Et qui pour ſes charmes ſoupire
Aux yeux de Flore, qui s'en plaint !



Que ne ſuis-je l'oiſeau ſi tendre,
Dont Climène aime tant la voix,
Que même elle oublie, à l'entendre,
Le danger d'être ſeule au bois !



Que ne ſuis-je cette onde claire
Que, contre la chaleur du jour,
Dans ſon ſein reçoit ma Bergere
Qui ſe croit la mere d'Amour.



Dieux ! si j'étois cette fontaine !
Que bientôt mes flots enflammés . . .
Pardonnez : je voudrois, Climène,
Être tout ce que vous aimez.

La Motte.

A MADAME**.

AIR *de Joconde.*

Pourquoi vous offrir à nos yeux
Si brillante & si belle ?
L'éclat qui vous suit en tous lieux
N'est pas d'une mortelle :
L'Amour emprunte vos attraits
Pour faire des conquêtes,
Et laisse reposer ses traits
Dans les lieux où vous êtes.

Hamilton.



LE DÉPART.

IL est donc vrai, Lucile,
Vous quittez ce hameau !
Cherchez-vous à la ville
Quelque hommage nouveau ?
L'Amant qui fait entendre
Un langage apprêté,
Vaut-il un Berger tendre,
Qui dit la vérité ?

Vous verrez sur vos traces
Voler mille Galants,
Qui vanteront vos graces ;
Qui peindront leurs tourmens.
C'est l'art qui les inspire,
Et non le sentiment :
Moi, j'ose à peine dire
Que j'aime tendrement.



A l'air qu'ils font paroître,
Quand ils offrent leur foi,
Vous les croiriez peut-être
Aussi tendres que moi ;

Leur vanité, Bergere,
Allume tous leurs feux :
Je n'ai ni l'art de plaire,
Ni de tromper comme eux.

PLUMETEAU.

LE PROCÈS.

AIR *des Triolets.*

SI je ne gagne mon Procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre;
Vous n'aurez pas un bon ſuccès,
Si je ne gagne mon Procès.
Vous avez chez moi libre accès :
J'en demande chez vous un autre.
Si je ne gagne mon Procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre.

DE LA MONNOIE.



LES PORTRAITS A LA MODE.

OBLIGER sans réserve & sans éclat,
En s'expliquant s'épargner un combat,
Chérir la vertu, respecter l'État,
C'étoit la vieille méthode :
Dans ce monde ne regarder que soi,
S'égorger pour un mot, railler la Foi,
Fouler les mœurs & transgresser la loi,
Voilà les hommes à la mode.



N'aimer que son époux, & l'aimer bien,
De la décence observer le maintien,
Quand on la blessoit, changer l'entretien,
C'étoit la vieille méthode :
Tromper mille amans & sans beaucoup d'art,
Étaler sa honte sur un rempart,
Et ne plus rougir qu'à l'aide du fard,
Voilà les femmes à la mode.



De sa maman suivre les sages loix,
Pour aimer, attendre son goût, son choix,
A sa cadette céder quelquefois,
C'étoit la vieille méthode :

D'un tas d'étourdis respirer l'encens,
A coquetter perdre ses plus beaux ans,
Chasser les épouseurs par les galans,
Voilà les filles à la mode.



Pour débrouiller de ténébreux procès,
Fils de Thémis, hors le tems du Palais,
Restoient tout le jour dans leurs cabinets,
C'étoit la vieille méthode :
Ne connoître que de nom le Barreau,
Ceindre l'épée ou l'élégant couteau,
Quitter Cujas pour courir à Rameau,
Voilà les Robins à la mode.



Petits Collets sans ostentation,
Loin du fracas & de l'ambition
Se renfermoient dans leur profession,
C'étoit la vieille méthode :
Laisser la pénitence & le travail,
Des ris, des jeux composer un bercail,
Près d'un tendron jouer de l'éventail,
Voilà les Abbés à la mode.



D'un art divin ne point faire un métier,
Lire avec fruit, toujours étudier,
Voir la nature pour la copier,
C'étoit la vieille méthode :

A peine ſortant d'être régenté,
Prendre pour Muſe la futilité,
Écrire ſans nerf & ſans vérité,
 Voilà les Auteurs à la mode.



De la ſatyre éviter le poiſon,
Ne rien peſer qu'au poids de la raiſon,
Rejetter le mauvais; goûter le bon,
 C'étoit la vieille méthode :
Être moins juſte, moins fin que méchant,
Enlaidir tout par un jaloux penchant,
Et prodiguer l'injure pour l'argent,
 Voilà le Cenſeur à la mode.



Sur un Théâtre ſans gêne, aiſément
De l'expreſſion montrer l'ornement,
D'après ſon cœur rendre le ſentiment,
 C'étoit la vieille méthode :
Rétrécir ſon ame ſous le compas,
Hauſſer & baiſſer lentement un bras,
Marcher par bonds, réciter par éclats,
 Voilà les Acteurs à la mode.



A UNE DAME,

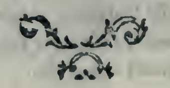
En lui envoyant une Pierre antique.

Air : *Du haut en bas, &c.*

Sous ce cachet,
Tu peux m'écrire ſans ſcrupule,
Sous ce cachet;
L'Amour le fit pour le ſecret:
Il le grava du tems de Jule.
Lesbie (*) écrivoit à Catulle,
Sous ce cachet.

Le Préſident HÉNAUT.

(*) *Lesbie, Dame Romaine, Maîtreſſe de Catulle.*



LES DEUX SŒURS.

AIR *de Joconde.*

AH ciel ! quel beau couple de Sœurs
A mes yeux se présente !
Que d'écueils pour de jeunes cœurs !
L'une & l'autre est charmante.
Mais, sans mettre en comparaison
Leur beauté peu commune,
Soit par sympathie ou raison,
J'aimerois mieux la Brune.



La cadette a pourtant le prix
Par un autre mérite ;
Les Graces, les Jeux & les Ris
Badinent à sa suite :
L'Agrément, joint à la Beauté,
Enchante tout le monde ;
Et je crois que, tout bien compté,
J'aimerois mieux la Blonde.



Ah ! que l'aînée a de beaux yeux !
Quelle charmante bouche !
Que son sourire est gracieux !
Tous les cœurs elle touche !

Son férieux même fera
    Quelque jour la fortune
De l'heureux époux qu'elle aura :
    J'aimerois mieux la Brune.



Mais, quand je regarde de près
    Son aimable cadette,
Je fens balancer mes fouhaits :
    Qu'elle eft belle & bien faite !
Sa blancheur efface les lis ;
    Sa taille eft fans feconde :
Du premier choix je me dédis :
    J'aimerois mieux la Blonde.



Comme un fer entre deux aimants
    Demeure en équilibre,
Mon cœur, entre vous balançant,
    D'aucun côté n'eft libre.
Si l'on me donnoit à choifir
    De cœurs comme les vôtres,
Je dirois, de peur de faillir,
    J'aimerois l'une & l'autre.



L'ASYLE DE L'AMOUR.

AIR : *Sortez de vos retraites.*

ALLONS ſous ces coudrettes,
Allons-y deux à deux,
Conter nos amourettes,
Jouer aux plus doux jeux :
Les gazons de verdure
Sont des lits ſi charmans !
La prudente Nature
Les fit pour les Amans.



Amour, de nos bocages
Écarte les jaloux ;
Épaiſſis ce feuillage,
Pour tromper leur courroux.
Apprenez à vous taire
Au bruit de nos ſoupirs,
Échos, c'eſt le myſtere
Qui préſide aux plaiſirs.



Cherchez d'autres retraites,
Vous qui craignez d'aimer,
Le ſon de nos muſettes
Toujours ſait nous charmer :

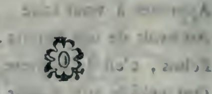
L'air qu'ici l'on respire
Fait naître plus d'ardeurs,
Que Flore & le Zéphire
N'y font naître de fleurs.

A UNE CÉLÈBRE ACTRICE.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

CETTE Actrice, en tout accomplie,
Sur la Scène se multiplie
Avec tant d'art & d'agrément,
Qu'on peut éprouver, quand on l'aime,
Tous les plaisirs du changement
Jusques dans la constance même.

ROUSSEAU.



COUPLETS

COUPLETS

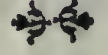
Adreſſés à une Princeſſe, à la fin du Bal de l'Opéra.

AIR *de Joconde.*

QUOI ! j'aurois pu vous amuſer ;
Adorable Princeſſe !
Que ne puis-je me déguiſer,
Pour vous parler ſans ceſſe !
Tout mon eſprit eſt dans vos yeux :
Le deſir de vous plaire
A mis deux fois au rang des Dieux
Un mortel ordinaire.



Si j'ai pu vous inquiéter,
Pardonnez mon audace ;
Je me flatte de mériter
Que vous me faſſiez grace :
Mon crime fût-il des plus grands,
Mon repentir l'efface ;
Et l'hommage que je vous rends,
Me remet à ma place.



Cette prompte nuit va finir
Ma brillante aventure ;
De mon bonheur le souvenir
Deviendra ma torture.
Je vous verrai, fille des Dieux,
Au séjour du tonnerre :
Vous allez rentrer dans les cieux ;
Je reste sur la terre.

L'Abbé DE LA *MARRE*.

NICODÈME.

BAISE-MOI donc, me disoit Blaise.
Nenni ! nenni ! je ne suis pas si niaise ;
Ma mere me le défend bien.
Mais voyez ce grand Nicodème !
Sa mere ne lui défend rien :
Que ne me baise-t-il lui-même !

AUTREAU.



L'AMOUR RÉVEILLÉ.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

DANS un bois solitaire & sombre,
Je me promenois seul un jour ;
Un enfant y dormoit à l'ombre :
C'étoit le redoutable Amour.



J'approche, sa beauté me flatte ;
Mais j'aurois dû m'en défier :
J'y vis tous les traits de l'ingrate
Que j'avois juré d'oublier.



Il avoit la bouche vermeille,
Le teint aussi vif que le sien :
Un soupir m'échappe.... il s'éveille :
L'Amour se réveille de rien.



Aussi-tôt, déployant ses aîles,
Et saisissant son arc vengeur,
D'une de ses fléches cruelles,
En partant, il me blesse au cœur.



Va, dit-il, aux pieds de Sylvie,
De nouveau languir & brûler :
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir osé m'éveiller.

La Motte.

LE PORTRAIT DU DIABLE.

Air : *Quoi ! ma Voisine, est-tu fâchée ?*

Il a la peau d'un rot qui brûle,
Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
Le pied fourchu,
Le fuseau dont filoit Hercule
Noir & tortu ;
Et, pour comble de ridicule,
La queue au cu.

Piron.



LE CHOIX.

AIR : *J'aime une ingrate Beauté.*

L'AMOUR venant m'embrasser
Au fond d'un bois solitaire,
Dit : Je veux récompenser
Ton cœur fidèle & sincère.
Mon pouvoir partagé
En sera le salaire ;
Vois, dans tout ce que j'ai,
Ce qui pourroit te plaire.



Ton cœur veut-il voltiger ?
Je t'abandonne mes aîles.
-- Non, je ne veux point changer ;
J'aime la Reine des Belles.
-- Accepte donc mes traits :
-- Eh ! qu'en pourrois-je faire ?
Je renonce aux attraits
De toute autre Bergere.



-- Mon flambeau te plaît-il mieux ?
-- J'ai tout son feu dans mon ame ;
Pour moi l'objet de mes vœux
Brûle de la même flamme.

Que puis-je desirer ?
N'ai-je pas la richesse,
Quand je fais soupirer
Mon aimable Maîtresse ?



Je n'ai plus que mon bandeau,
Me dit-il avec colere :
C'est le présent le plus beau
Que l'Amour puisse te faire.
Si d'infidélité
Ta Bergere est capable,
Qu'il t'ôte la clarté
Et cache la coupable.



LES PROBLÊMES.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

QUI des deux eſt le plus à plaindre ;
De la Veuve ou de l'Orphelin ?
Qui des deux eſt le plus à craindre,
De la fiévre ou du Médecin ?
Du Plumet ou de la Coquette,
Lequel ſait mieux l'art de changer?
L'égalité ſemble parfaite ;
L'affaire eſt encore à juger.



Les Gens de Robe & de Finance,
Dans leurs métiers ſont différens :
Mais ils ont une reſſemblance,
C'eſt qu'ils vivent à nos dépens.
Qui des deux ſait mieux nous détruire ?
Qui des deux ſait mieux nous ronger ?
C'eſt ce que je ne puis vous dire ;
L'affaire eſt encore à juger.



Il eſt des chevaux qui promenent,
Il en eſt qui ſont promenés ;
Combien en voyons-nous qui traînent ?
Combien en eſt-il de traînés ?

C'est un calcul qu'en cette ville
Maint chiffreur voudroit arranger :
Mais l'ouvrage est trop difficile ;
L'affaire est encore à juger.



Lorsque, dans l'amoureux mystere,
Deux jeunes & tendres Amans
D'un feu mutuel & sincere
Ressentent les transports charmans,
Qui des deux goûte davantage
Le doux plaisir de s'engager ?
Sont-ils égaux dans leur partage ?
L'affaire est encore à juger.



Trois suppôts d'humeur mercenaire,
Huissier, Procureur & Greffier,
Furent, par les Dieux en colere,
Destinés pour nous châtier.
Qui des trois a la main plus libre,
Plus adroite pour vendanger ?
La balance est en équilibre ;
L'affaire est encore à juger.



De Canente & de Cythérée,
Philis réunit les attraits ;
Sa voix, en tout lieu admirée,
Nous enchante autant que ses traits :

Est-ce à la voir, est ce à l'entendre,
Que l'on court le plus de danger?
C'est ce qu'aucun n'a pu m'apprendre ;
L'affaire est encore à juger.

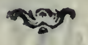
PANARD.

L'ENTREPRISE DIFFICILE.

AIR : *des Triolets.*

GARDER son cœur & son troupeau,
C'en est trop pour une Bergere :
Qu'on a de peine, quand il faut
Garder son cœur & son troupeau !
Quand tous les Bergers du hameau
Et tous les loups lui font la guerre,
Garder son cœur & son troupeau,
C'en est trop pour une Bergere.

RANCHIN.



LE CONTRAT.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

PARDEVANT le Dieu de Cythere,
Qui, pour le moins, vaut un Notaire,
Iris, voulez-vous contracter
Une promesse respective,
Moi de vivre pour vous aimer,
Vous de m'aimer pour que je vive ?



De tout mon cœur je sacrifie
A tous les plaisirs de la vie ;
Le bonheur d'être aimé de vous,
Sur quelque espoir que l'on se fonde,
Est le moindre péché de tous,
Et le plus grand plaisir du monde.

DUFRESNY.



LA NOUVELLE LESBIE.

AIR : *Nous jouissons dans nos Hameaux.*

CATULLE a tant imaginé
D'attraits dans sa Lesbie,
Que je crois qu'il a deviné
Comment seroit ma Mie.
Qui veut tracer fidélement
Des Graces le modèle,
N'a qu'à venir tout uniment
La voir, tout prendre d'elle.



J'avois, par de rians portraits,
Avant de la connoître,
Chanté les plus charmans objets
Que le siècle a vu naître :
Tous ces portraits, quand je la vois,
Elle me les rappelle ;
Plus ils sont beaux, & plus je crois
N'avoir peint jamais qu'elle.



Consultant un jour son miroir,
Hébé, par jalousie,
Regardoit, cherchant à se voir
Belle comme ma Mie ;

Et ſe trouvant pleine d'attraits,
Elle dit : Quel dommage !
Il eſt vrai, j'ai bien tous ſes traits ;
Que n'ai-je ſon langage !



Diane veilloit ſon Amant,
Dormant dans la prairie,
Quand, d'un pas léger & charmant,
Près d'eux ſurvint ma Mie :
Quel bonheur, dit-elle tout bas,
Que mon Amant ſommeille !
Non, que ſes yeux ne s'ouvrent pas !
Je le perds, s'il s'éveille.

MONCRIF.



VAUDEVILLE
Du Ballet des Savoyards.

Air : *De la Piéce curieuſe.*

Vous allez voir, Meſſieurs, Meſdames
Tout ce que vous allez voir ;
Un Fat qui dit du bien des femmes,
Et qui les ſert ſans eſpoir ;
Un Guerrier conſtant & diſcret,
Qui rougit près d'un jeune objet :
Ah ! la rareté merveilleuſe !
La Piéce curieuſe !

Ah ! remarquez un beau modèle
D'amour envers un Mari ;
C'eſt une Épouſe jeune & belle
Qui pleure un Vieillard chéri ;
Elle va deſcendre au tombeau,
Pour s'y joindre à ſon tourtereau.
Ah ! la rareté, &c.



Voyez deux Petites-Maîtreſſes,
Qu'une amitié tendre unit ;
Point de noirceur dans leurs careſſes,
Leur cœur parle, & non l'eſprit.

Voyez comme, par ſentiment,
L'une cache à l'autre un Amant.
Ah! la rareté, &c.



Vous allez voir un Petit-Maître
Qui cache ſes rendez-vous;
Heureux, ſans vouloir le paroître,
Il brûle ſes billets doux:
Aux égards dûs à la Beauté
Il immole ſa vanité.
Ah! la rareté, &c.

Un Auteur qui ſe rend rend juſtice,
Un Critique ſans aigreur,
Un jeune Page ſans malice,
Une Prude ſans vapeur,
Un Valet devenu Commis,
Qui hante ſes anciens amis.
Ah! la rareté, &c.

Une Coquette ſuranée,
Qui n'a plus ſoin de ſon teint;
Qui, ſongeant au tems qu'elle eſt née,
Renonce au ton enfantin;
Des Belles louant les attraits,
Sans gliſſer un perfide *mais*;
Ah! la rareté, &c.

Un Bel-Efprit fans perfidie,
Sans orgueil & fans jargon,
Qui de la bonne compagnie
N'a point pris le mauvais ton,
Et qui ne déchira jamais
Ses amis par de malins traits :
Ah! la rareté merveilleufe!
La Piéce curieufe!

L'INCONSTANCE FIDELLE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

JE veux une femme accomplie,
Qui, pour plaire, fe multiplie
Avec tant d'art & d'agrément,
Qu'on puiffe éprouver, quand on l'aime,
Tous les plaifirs du changement,
Jufques dans la conftance même.

J. B. ROUSSEAU.



LA MÉPRISE.

AIR : *L'autre jour, étant assis.*

L'AUTRE jour, prenant le frais,
Vous dormiez sur la fougere ;
L'Amour, voyant tant d'attraits,
De loin vous prit pour sa mere :
S'approchant de plus près,
Il dit : Ce n'est point elle ;
Ce sont les mêmes traits,
Mais Vénus est moins belle.



L'INDULGENCE.

A Peine ai-je quitté l'enfance,
Que nos Bergers me font la cour;
En vain maman me fait défenſe
D'écouter un ſeul mot d'amour :
Sur ce point, ſouvent je friponne;
Si quelqu'un s'y prend joliment,
Je gronde d'abord hautement :
Mais tout bas mon cœur lui pardonne.



Tous les matins, dans la prairie,
L'Amour fait moiſſonner des fleurs;
Aux Bergeres les plus jolies,
On en fait des marques d'honneur.
Quand, par haſard, quelqu'un m'en donne,
Par un air froid & nonchalant
Je déconcerte le Galant :
Mais tout bas mon cœur lui pardonne.



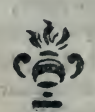
Sur mes cheveux, mon teint, ma taille,
Colin fait de tendres Chanſons;
Je feins de croire qu'il me raille :
De maman je ſuis les leçons.

Quand, pour moi, ſa flûte réſonne,
Pour ne point faire de jaloux,
J'affecte un modeſte courroux :
Mais tout bas mon cœur lui pardonne.



Quand, tête-à-tête en un bocage,
Je me trouve avec ce Berger,
Ses yeux, ſes mains ſont le langage
Dont il ſe ſert pour m'engager.
Si je feins d'appeller ma bonne,
Il n'en devient pas plus diſcret :
Je crois qu'un démon, en ſecret,
Lui dit que mon cœur lui pardonne.

De la Garde.



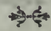
LA CONSTANCE.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

IL faut, quand on aime une fois,
Aimer toute ſa vie :
Le bonheur dépend d'un beau choix,
Et j'ai choiſi Sylvie.



Vénus, fléchiſſez ſa rigueur,
Son empire eſt le vôtre ;
Ses regards font plus ſur un cœur,
Que les faveurs d'une autre.



Un cœur qui s'eſt laiſſé charmer,
Goûte un bonheur ſuprême ;
Le plaiſir qu'on ſent à s'aimer,
Ajoute à l'amour même.



Tout ce qu'on voit en ces beaux lieux,
Nous vante ſa conſtance ;
Les amours même les plus vieux,
Ont l'air de l'eſpérance.



Le même rameau, tous les ans,
Revoit ses tourterelles :
Le bonheur de vivre constans,
N'est-il fait que pour elles ?

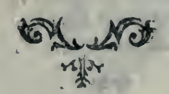


Pour Céphale, on a vu couler
Les larmes de l'Aurore ;
Le tems n'a pu la consoler :
Elle en répand encore.



Le ruisseau, fidèle à son cours,
Arrose la prairie ;
Déjà, du fruit de leurs amours,
Cette épine est fleurie.

Le Président HÉNAUT.



LA PRIERE MAL EXAUCÉE.

Si l'on peut compter sur un cœur,
C'eſt ſur le cœur d'une Bergere :
Par ſon air naïf & trompeur,
Ma Corine avoit ſu me plaire ;
Je la trouvois belle ſans fard,
Je chériſſois ſon cœur ſans art :
Mais, comme une autre, elle eſt légere.



Amour, venge un fidèle Amant
Des trahiſons d'une infidelle :
Fais-lui perdre quelque agrément
A chaque inconſtance nouvelle.
Hélas ! tu ne m'écoutes pas !
Loin d'ôter rien à ſes appas,
Chaque forfait la rend plus belle.

L'Abbé MANGENOT



LE COLIN-MAILLARD.

Je rêvois, l'autre jour,
Qu'avec vous & l'Amour,
Je jouois ſur l'herbette,
A certain jeu, Nanette,
Où l'on va juſqu'à neuf,
En comptant tour-à-tour.
Je te tiens, dit ce Dieu : ſuivant la loi commune,
De trois choſes, tu dois pour le moins en faire une :
Aime Nanette tendrement,
Aime-la ſans partage,
Aime-la conſtamment.
Tout autre, ſoumis à l'uſage,
N'eût rempli qu'une de ces loix :
Pour moi, volontiers je m'engage
A les accomplir toutes trois.

PANARD.



LES REPROCHES.

AIR : *Dans ma Cabanne obſcure.*

UNE faveur, Liſette,
M'a prouvé ton amour :
Au ſon de ma muſette,
Tu danſois l'autre jour ;
Sur celle de Sylvandre,
Tu ne danſerois pas :
Mais tu daignes l'entendre ;
Non, tu ne m'aimes pas.



Pour toi, dans la prairie,
Je faiſois un bouquet ;
Je l'offrois à Sylvie,
D'un air aſſez coquet ;
Je feins de rendre hommage
A de nouveaux appas ;
Tu n'en prends point d'ombrage :
Non, tu ne m'aimes pas.



Quand, te trouvant ſeulette,
Je conte ma langueur,
Tu parois inquiette,
Ton eſprit eſt rêveur :

L'abſence de Sylvandre
Cauſe ton embarras ;
Ton cœur ſouffre à m'entendre :
Non, tu ne m'aimes pas.



Lorſque, deſſus l'herbette,
Mon chien vient te flatter,
D'un coup de ta houlette,
On te voit l'écarter ;
Et quand le ſien, cruelle,
Par haſard ſuit tes pas,
Par ſon nom tu l'appelle :
Non, tu ne m'aimes pas.



L'autre jour, dans la danſe,
Avec moi ſous l'ormeau,
Tu ſuivois la cadence
De mon doux chalumeau ;
De loin, tu vis Sylvandre,
Et tu fis un faux pas ;
Je ſus bien le comprendre :
Non, tu ne m'aimes pas.



Son ame fut ravie,
Mon pipeau s'en rompit,
Et la danſe finie,
(J'en rougis de dépit)

Ce Berger, d'un air tendre,
Te dit un mot tout bas,
Et tu daignas l'entendre :
Non, tu ne m'aimes pas.

LES AVEUGLES.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas.*

BERGERE, détachons-nous
De Newton, de Descartes :
Ces deux especes de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes, des cartes, des cartes.

Le Marquis de SAINT-AULAIRE.



L'ÉNIGME.

AIR : *La trop innocente Colette*, ou *comme v'là qu'c'eſt fait.*

QUE notre ignorance eſt extrême !
Toujours douter, eſt notre lot ;
Le flambeau de la raiſon même
N'eſt pour nous qu'un foible falot.
Sans ſavoir ni pourquoi ni comme
On naît, on meurt preſque auſſi-tôt ;
L'homme eſt une énigme pour l'homme :
Quand on en veut chercher le mot,
On eſt tout ſot,
On eſt tout ſot.

L'Abbé PRÉVOST.



A MADAME LA PRINCESSE DE LIXIN.

AIR *de la Romance d'Alix & d'Alexis.*

AUX demi-Dieux que Flore enchante,
J'ai dit : Venez ;
C'eſt une énigme que je chante :
Or devinez !
Mais craignez que d'un trait de flamme,
Certain enfant
N'en imprime, au fond de votre ame,
Le mot charmant.



Quel portrait ce mot renouvelle
Dans notre eſprit !
A meſure qu'il eſt fidèle,
Il s'embellit ;
Lorſqu'il enchante, on ne peut craindre
Qu'il ſoit flatté ;
A peine l'art va juſqu'à peindre
La vérité.



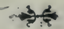
Ce mot eſt une enchantereſſe,
Vous la verrez ;
Votre cœur ſera dans l'ivreſſe,
Et vous direz :
Tous les ſecrets qu'en Theſſalie
On ſut former,
N'égaloient pas ceux d'Auſtraſie,
Pour faire aimer.



Ce charme qu'en elle elle ignore,
En eſt plus fort.
Qui la connoît, bientôt l'adore :
Voilà ſon ſort.
Par ſon pouvoir, la fuite eſt vaine,
Et, malgré vous,
Du bout du monde, il vous ramène
A ſes genoux.



Celui qui, bravant l'eſclavage,
A pu la voir,
Contre un autre écueil fait naufrage,
Sans le prévoir.
Au doux charme qui vous attire
En l'écoutant,
On croit ſeulement qu'on admire,
On eſt amant.



Tenez ! on ne peut s'y méprendre,
M'ont-ils dit tous :
L'énigme est aisée à comprendre ;
Écoutez-nous.
C'est à Paphos que, par fortune,
Amour voulut
Unir les trois Graces en une :
Lixin parut.

DE MONCRIF.

LE TOMBEAU DE L'AMOUR.

AIR : *Ton himeur est, Catherine.*

L'AMOUR à nous vaincre est preste ;
Mais la défaite d'un cœur
Lui devient souvent funeste :
Il meurt dès qu'il est vainqueur.
Ainsi quand le frêlon blesse,
Il succombe à son effort ;
Et l'aiguillon qu'il nous laisse,
Est la cause de sa mort.

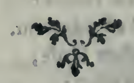


LA DOUBLE MÉPRISE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

L'AUTRE jour l'Enfant de Cythere,
Sous une treille, à demi-gris,
Disoit, en parlant à sa mere :
Je bois à toi, ma chere Iris.
Vénus le regarde en colere :
Calmez, Maman, votre courroux ;
Si je vous prends pour ma Bergere,
J'ai pris cent fois Iris pour vous.

BAINVILLE.



AUX MARIS.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère ?*

DE la ſombre jalouſie,
Maris, fuyez le poiſon :
Cette noire frénéſie
Vous prive de la raiſon.
Si des rivaux redoutables
Cauſent vos tourmens ſecrets,
En vous rendant plus aimables,
Renverſez tous leurs projets.



Argus, auprès d'une Belle,
Eut beau veiller nuit & jour :
Malgré ſa garde éternelle,
Il fut dupé par l'Amour.
Si ce gardien ſi ſévere
Ne put rien avec cent yeux,
Hélas ! que pourriez-vous faire,
Vous, qui n'en avez que deux ?



Si votre Épouſe eſt fidelle,
A tort vous vous alarmez ;
Si l'Amour ailleurs l'appelle,
En vain vous vous gendarmez.

Par douceur, vous pourriez être
Excepté du ſort commun :
Mais, ſi vous parlez en maître,
Je parierai cent contre un.

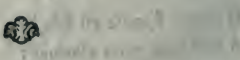


La contrainte dont on uſe
Par un jaloux mouvement,
D'une femme accroît la ruſe,
Et les deſirs d'un amant.
Souvent même on ne s'engage
Dans un commerce galant,
Que pour goûter l'avantage
De tromper un ſurveillant.



Pour trop uſer de remede,
Bien ſouvent on ſe détruit ;
De l'erreur qui vous poſſéde,
Jaloux, c'eſt là tout le fruit :
Vos précautions ſéveres
Avancent l'inſtant fatal,
Et vos peurs imaginaires
Réaliſent votre mal.

PANARD.



CANTIQUE

CANTIQUE SPIRITUEL D'UN PARALYTIQUE.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

POUR moi, vous croyez qu'il n'eſt plus
De plaiſir dans la vie :
Je trouve moi, bien que perclus,
Mon ſort digne d'envie.



De mes pieds & mains engourdis,
Lorſque je perds l'uſage,
D'un avant-goût du Paradis
Je fais l'apprentiſſage.



N'avoir aucun ſens en défaut,
Me paroît bien commode :
Car vous ſavez bien que là-haut
Tout change de méthode.



Nous laiſſerons en ces bas lieux
La dépouille mortelle,
Et nous n'en jouirons que mieux
De la vie éternelle.



Dans ce séjour délicieux
Des céleftes merveilles,
Nous aurons des plaifirs fans yeux,
Sans mains & fans oreilles.



Aux plaifirs des fens renoncer
Pour vous fera bien rude;
Et moi, de favoir m'en paffer
J'aurai pris l'habitude.



Un jour pourtant Dieu nous rendra,
Confolez-vous, Mefdames,
Nos yeux, nos mains & *cætera*,
Nos corps avec nos ames.

LA CONDAMINE.



A UNE DAME,

Qui avoit quitté le rouge à vingt-deux ans.

AIR *des Folies d'Espagne.*

D'AME, d'esprit, de corps, qu'elle étoit belle !
Trop belle, hélas ! de plus de la moitié :
Comment le ciel rassembla-t-il en elle
Ce qu'on envie & ce qui fait pitié ?



Alexandrine, objet tant admirable,
Trésor d'esprit, de talens & d'appas,
Vous aviez donc tout ce qui rend aimable !
Oui, tous les dons, & ne le saviez pas.



On me dira : Voyez la belle histoire !
On est charmante, on l'ignore ? Non, non :
Au fond du cœur, ne voulant pas le croire,
La plus modeste en a quelque soupçon.



Non, celle-ci ne connoît, ne respire
Rien que vertu ; c'est sa beauté, son bien :
Comment songer aux erreurs qu'elle inspire ?
Elle jugeoit tous les cœurs sur le sien.



Je vois encor, lorſqu'elle alloit au Temple,
Les yeux s'ouvrir & les cœurs ſe troubler ;
Un ſeul moment, ſi-tôt qu'on la contemple,
Adieu raiſon! il n'en faut plus parler.



L'un ſe diſoit : Moi ! ſa vertu m'enchante,
Non ſa beauté ; c'eſt un frêle ornement :
L'autre penſoit : Que mon ame eſt contente !
J'aime l'eſprit, & le ſien eſt charmant.



O gens de bien ! c'eſt ainſi qu'on s'abuſe :
Reſpect, eſtime eſt langage emprunté ;
Sous un faux nom, le ſentiment s'excuſe ;
Tout eſt amour auprès de la Beauté.

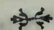


Mais ſes Amans, dans le fond de leur ame,
Cachent leurs feux, diſſimulent leurs maux :
On la connoît, le devoir ſeul l'enflamme,
Et ce vainqueur n'aura point de rivaux.



L'un d'eux pourtant, ambulante pagode,
Avec éclat ſe produit ſur ſes pas :
Brillans atours, mines, mots à la mode
Sont employés ; on ne l'apperçoit pas.

De tels Muguets que l'engeance eſt méchante !
Malheur à qui s'en laiſſe environner !
Ils vont lorgnant une roſe naiſſante,
Se diſputant l'honneur de la faner.



En vers galans faits pour Alexandrine,
Notre indiſcret ſon amour étala ;
Les voici tels qu'un jour, à la ſourdine,
Sur ſa toilette un griſon les coula.



« Si vous jugez crimes impardonnables
» Les feux d'amour dont on brûle pour vous,
» Vous ne verrez jamais que des coupables :
» Moi, croyez-moi, je le ſuis plus qu'eux tous ».



Fuyons, dit-elle en ſa douleur profonde ;
Allons gémir au fond des monumens :
Comment peut-on vivre encor dans le monde,
Quand, par malheur, on y fait des Amans ?



De cet inſtant, voilant toujours ſes charmes
Dans l'appareil du plus funébre deuil,
Pour paſſe-tems, elle verſoit des larmes,
Et pour ſophas, elle avoit un cercueil.



Dans ſon printems, voir le talent déplaire ;
Comme un malheur, vouloit s'en délivrer :
Quel rare exemple ! un ange de lumiere
Vint tout exprès du ciel pour l'admirer.



O Chérubins ! tremblez elle eſt trop belle ;
Fermez les yeux, craignez un tel écueil :
La chûte, hélas ! eſt bien plus naturelle
De ſuccomber à l'amour qu'à l'orgueil.

De Moncrif.

L'ÉGALITÉ.

Air *du Prévôt des Marchands.*

L'Amour égale, ſous ſa loi,
La Bergere ainſi que le Roi :
Si-tôt qu'il en fait ſa Maîtreſſe,
Si-tôt qu'elle a pu l'engager,
La Bergere devient Princeſſe,
Et le Prince devient Berger.



LES AMOURS
DE COLIN ET COLETTE.

AIR : *Où s'en vont ces gais Bergers ?*

COLIN, à peine à seize ans,
Aimoit déja Colette ;
Colette, à peine à treize ans,
Écoutoit la fleurette :
Onc ne vis de si jeunes Amans
Que Colin & Colette.



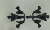
Colin sent déja des feux,
En secret il soupire :
Colette forme des vœux,
Et cache son martyre :
Colette & Colin s'aiment tous deux,
Sans oser se le dire.



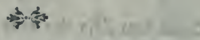
Ils s'en alloient sans dessein,
Le matin, sur l'herbette ;
Le cœur battoit à Colin :
Il battoit à Colette.
Son bouquet lui tombe de la main :
Colin perd sa houlette.



Il s'approche doucement :
Un ſoupir le décèle ;
L'un regarde tendrement :
L'autre en devient plus belle.
Qu'as-tu donc, lui dit-il en tremblant ?
Qu'as-tu donc, lui dit-elle ?



Colette, au-dedans de moi,
Je ſens un trouble extrême :
Moi, Colin, auprès de toi,
Je le ſens tout de même :
Ah ! Colette, je t'aime, je croi ;
Colin, je crois, je t'aime.



Pour l'uſage de ſes dons,
Nature les éclaire ;
Un Dieu, par des charmes prompts,
Les conduit au myſtere :
En amour, il n'eſt pas de leçons
Qui vaillent la premiere.



LE MIROIR (*).

AIR : *Nous jouissons dans nos Hameaux.*

MIROIR officieux, je doi
T'aimer toute ma vie :
Je possede, graces à toi,
La charmante Sylvie ;
Et je te regarde, en ce jour,
Comme un Dieu tutélaire,
Qui fait pour moi plus que l'Amour
N'auroit jamais pu faire.



Miroir plus Peintre que LA TOUR,
Plus prompt & plus sincere,
Et vous, mes trumeaux, tour-à-tour
Répétez ma Bergere :
Croyez que jamais vous n'aurez
De plus parfait modèle,
Et que plus vous l'embellirez,
Plus vous serez fidèle.



(*) *L'Auteur avoit chez lui un Miroir dont les ornemens antiques étoient estimés ; une Dame très-jolie voulut le voir, & il lui donna ces trois Couplets.*

Glaces, ne faites votre effet
  Qu'en faveur de ma Belle ;
Obſcure pour tout autre objet,
  Ne repréſentez qu'elle.
Par le même art, en ma faveur,
  Et contre votre uſage,
Puiſſiez-vous, ainſi que mon cœur,
  Conſerver ſon image !

PIRON.

LA FEVE DES ROIS.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

FAISANT les Rois avec Climène,
Une feve la rendit Reine :
Tout le monde en fut enchanté.
L'Amour me chargea de lui dire,
Qu'il approuvoit ſa Royauté,
Et qu'il lui cédoit ſon Empire.



LA FANTAISIE.

Air des Folies d'Eſpagne.

Elle m'aima, cette belle Aſpaſie,
Et bien en moi trouva tendre retour :
Elle m'aima ; ce fut ſa fantaiſie :
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.



Le jour d'après, cette belle Aſpaſie
Entend Mirtil chanter l'hymne d'amour :
Elle l'aima ; ce fut ſa fantaiſie ;
Et celle-là ne lui dura qu'un jour.



Toujours aimant, cette belle Aſpaſie
A pris, quitté nos Bergers tour-à-tour :
Ils ſont fâchés ; moi, je la remercie ;
Las ! elle fait paſſer un ſi beau jour !



Pour ramener une belle Aſpaſie,
C'eſt grand abus de montrer du courroux ;
Si réclamez ſa douce fantaiſie,
Elle dira : Que ne l'inſpirez-vous ?



Lors j'apperçus cette belle Aſpaſie,
Qu'un doux ſouris coloroit ſes attraits!
Elle reprit ſa douce fantaiſie,
Et me donna même le jour d'après.



Amans quittés d'une belle Aſpaſie,
Ayez près d'elle un modeſte maintien;
Ne prétendez gêner ſa fantaiſie:
Qui plaît eſt Roi, qui ne plaît plus n'eſt rien.

DE MONCRIF.



L'ORAGE.

AIR : *Mon jeune cœur palpite.*

LISE, entends-tu l'orage ?
Il gronde, l'air gémit !
Sauvons-nous au bocage :
Liſe doute & frémit.
Qu'un cœur foible eſt à plaindre,
Dans ce double danger !
C'eſt trop d'avoir à craindre
L'orage & ſon Berger.



Mais cependant la foudre
Redouble ſes éclats :
Que faire & que réſoudre ?
Faut-il donc ſuivre Hylas ?
De frayeur Liſe atteinte,
Va, vient, fuit tour-à-tour :
On fait un pas par crainte,
Un autre par amour.



Liſe au boſquet s'arrête,
Et n'oſe y pénétrer :
Un coup de la tempête
Enfin l'y fait entrer.

La foudre au loin s'égare ;
On échappe à ſes traits :
Mais ceux qu'Amour prépare
Ne nous manquent jamais.



Ce Dieu, pendant l'orage,
Profite des momens ;
Caché dans le nuage,
Son œil ſuit les Amans.
Liſe, de ſon aſyle,
Sortit d'un air confus ;
Le ciel devint tranquile :
Son cœur ne l'étoit plus.

COLARDEAU.



LE CRITIQUE EMBARRASSÉ.

COUPLETS faits à l'occasion d'une Fête donnée le 23 Juillet 1774, au Château de Vanves, à MADAME, & MADAME ELISABETH, par MADEMOISELLE DE BOURBON-CONDÉ. (M. *Laujeon* avoit obtenu, pour l'Auteur de ces Couplets, la permission de voir cette Fête, où peu de personnes étoient admises).

AIR *de Joconde.*

MAIS voyez donc quel tour affreux
L'ami Laujeon me joue!
Tout ce qui frappe ici mes yeux,
Il faut que je le loue!
Par lui, d'être admis en ces lieux
J'obtiens le privilége ;
Et c'est... c'est... (j'en suis furieux)
Pour me tendre ce piége.



Concevez-vous cette noirceur ?
Sans critiquer, j'admire !
Exposer un grave Censeur
A ce cruel martyre ! ...

Lifez, dans mes yeux abattus,
Ma trifte deftinée ;
Je puis dire, comme Titus :
Je perds une journée.



Imaginez tous les attraits ;
MADAME les efface.
J'ai décoché d'affez bons traits
Sur les Nains du Parnaffe :
Mais fes beaux yeux, fa douce voix,
Font bien plus de bleffures ;
L'Amour n'a point dans fon carquois,
De fleches auffi sûres.

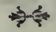


Sa Sœur naquit, & Jupiter
dit auffi-tôt : « Déeffes,
» A cet Enfant, qui nous eft cher,
» Prodiguez vos largeffes :
» Minerve, dès fes jeunes ans,
» Prenez foin de l'inftruire ;
» Mufes, donnez-lui vos talens ;
» Graces, votre fourire ».



Voilà-t-il pas encor BOURBON,
Qui force mon hommage ?
Jeuneffe, efprit, beauté, raifon,
Elle a tout en partage :

Ses pas font naître plus de fleurs
Que les pas de l'Aurore ;
Mais c'eſt ſans répandre des pleurs:
Les Ris les font éclore.



Leaujeon, tu me paîras ce tour ;
Et le premier Ouvrage
Que ta Muſe doit mettre au jour,
Expîra cet outrage :
Oui, je t'apprendrai, ſur ma foi!
Dans mon Martyrologe,
A me réduire, moi! moi! moi!
Au ſtyle de l'éloge!

FRÉRON.



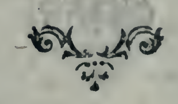
LE CHOIX DIFFICILE.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

ENTRE le vin & la tendresse,
Je ne saurois faire de choix ;
Je ne puis vivre sans Maîtresse,
Et je me meurs si je ne bois.



Chacun d'eux m'anime & m'engage ;
Le plaisir en est différent :
Iris m'en donne davantage ;
Bacchus m'en donne plus souvent.



LE SONGE RÉALISÉ.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougere ?*

AU fond d'un bois ſolitaire,
Chloé rêvoit que Lycas
L'invitoit au doux myſtere,
Et la preſſoit dans ſes bras.
Morphée, fermant ſa paupiere,
Ouvroit ſon cœur au plaiſir :
Chloé ceſſe d'être fiere ;
Chloé commence à jouir.



Lycas, plein de ſa tendreſſe,
Arrive en ce lieu charmant ;
Il voit ſa belle Maîtreſſe
Dans ce doux égarement :
D'abord ſa bouche vermeille,
Reçoit ſon premier tranſport ;
Chloé ſoupire & s'éveille ;
Mais le plaiſir la rendort.



Trois fois l'heureux téméraire
Touche au comble du bonheur ;
Trois fois, d'un tendre ſalaire,
Chloé paya ſon ardeur.

Comme une fleur fraîche éclose,
Que caresse le Zéphir,
Lycas, sur son teint de rose,
Voit le progrès du plaisir.



Hélas ! n'est-ce qu'un mensonge,
Dit-elle, en ouvrant les yeux ?
Si mon bonheur n'est qu'un songe,
Le vrai plaisir n'est qu'aux cieux :
Mais ma défaite est réelle ;
C'est Lycas, c'est mon Amant :
Ah ! voilà comment, dit-elle,
Le bien nous vient en dormant !

Le Marquis DE PEZAY.



AUTEURS
VIVANS.



LE PETIT CHANSONNIER FRANÇOIS.

LES MŒURS D'A-PRÉSENT.

AIR : *Le Port-Mahon est pris.*

CHANSONNIERS, mes Confreres,
Le cœur, l'amour, ce sont des chimeres.
Dans vos Chansons légeres,
Traitez de vieux abus,
De Phébus,
De rébus,
Ces vertus,
Qu'on n'a plus.
Tâchez d'historier
Quelque Conte ordurier :

Mais avec bienſéance :
De mots
Trop gros,
L'oreille s'offenſe.
Tirez votre indécence
Du fond de vos ſujets,
Et de faits
Faux ou vrais,
Scandaleux,
Mais joyeux.

Les Madrigaux ſont fades ;
L'apprêt
Qu'on met
A ces vers mauſſades,
Ne vaut pas les boutades
D'un Chanſonnier ſans art
Et ſans fard,
Mais gaillard ;
Indécent,
Mais plaiſant.
Et puis tous ces nigauds,
Qui font des Madrigaux,
Suppoſent à nos Dames
Des cœurs,
Des mœurs,
Des vertus, des ames,
Et rempliſſent de flammes

Et de beaux ſentimens
Nos amans
Preſque éteints,
Ces pantins
Libertins.

L'Amour eſt mort en France;
C'eſt un
Défunt
Mort de trop d'aiſance;
Et c'eſt la jouiſſance
Qui ſuccéde, en ce lieu,
A ce Dieu
Des Gaulois,
Des Bourgeois
D'autrefois.
Chanſonniers de bon ſens,
Ne parlez donc qu'aux ſens;
Peignez-nous ſans ſcrupule,
Chantez,
Vantez
Les talens d'Hercule;
Tournez en ridicule
Ceux qui n'avancent pas
Plus d'un pas,
Et qui font
Un affront
Au ſecond.

M. Collé.

L'INFIDÉLITÉ.

AIR : *Nous jouissons dans nos Hameaux.*

JE vis deux oiseaux amoureux
Un jour sous ce feuillage ;
J'étois attentive à leurs jeux,
A leur doux badinage :
Mais le premier qui s'envola
Fut le mâle infidèle :
J'entends, depuis ce moment là,
Se plaindre la femelle.

M. FAVART.



L'AMOUR FOUETTÉ.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

JUPITER, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour :
Donne, que je réduiſe en poudre
Le Temple où j'ai connu l'Amour.



Alcide, que ne ſuis-je armée
De ta maſſue & de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un Dieu que je hais !



Médée, enſeigne-moi l'uſage
De tes plus noirs enchantemens ;
Formons pour lui quelque breuvage
Égal au poiſon des Amans.



Ah ! ſi, dans ma fureur extrême,
Je tenois ce monſtre odieux ! . . .
Le voilà, lui dit l'Amour même,
Qui ſoudain parut à ſes yeux.



Venge-toi, punis, si tu l'oses...
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roses,
Pour donner le fouet à l'Amour.

On dit même que la Bergere,
Dans ses bras n'osant le presser,
En frappant d'une main légere,
Craignoit encor de le blesser.

M. L. C. D. B.

LA LEÇON.

AIR *des Folies d'Espagne.*

DE s'engager il n'est que trop facile;
Cent fois au moins Maman me l'avoit dit,
Et j'en doutois : mais Colin, plus habile,
En un instant, l'autre jour, me l'apprit.



LE SOUVERAIN BIEN.

AIR *du Menuet d'Exaudet.*

LES grandeurs,
Les honneurs,
La fortune,
Tout cela me tente peu,
Je vous en fais l'aveu;
Trop de bien importune:
Être aimé
Et charmé
D'une Belle,
C'eſt là le ſouverain bien;
Tout le reſte n'eſt rien
Sans elle.
Tenez! dans notre Village,
On n'en veut pas davantage;
Un objet
Qui nous plaît
Peut ſuffire,
Joyeux, on nous voit ſauter,
Courir, danſer, chanter
Et rire.



Quelquefois
Vos Bourgeois,
Qu'on envie,
Au ſein même des plaiſirs,
Pouſſent de gros ſoupirs;
Quelle mélancolie!
A la Cour,
Ce ſéjour
Où tout brille,
On rit d'un ris emprunté,
Quand chez nous la gaîté
Pétille.

L'Abbé LATTAIGNANT.

QUATRAIN.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

O DIEUX! que mon Iris eſt belle,
Et que je l'aime tendrement!
Je meurs de douleur abſent d'elle,
Et de plaiſir en la voyant.

VAUDEVILLE
DU DEVIN DU VILLAGE.

L'ART à l'Amour eſt favorable,
Et ſans art l'Amour ſait charmer :
A la ville, on eſt plus aimable ;
Au village, on ſait mieux aimer.
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend :
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.



Ici, de la ſimple nature
L'Amour ſuit la naïveté ;
En d'autres lieux, de la parure
Il cherche l'éclat emprunté :
Ah ! pour l'ordinaire, &c.



Souvent une flamme chérie
Eſt celle d'un cœur ingénu ;
Souvent, par la coquetterie,
Un cœur volage eſt retenu :
Ah ! pour l'ordinaire, &c.



L'Amour, ſelon ſa fantaiſie,
Ordonne & diſpoſe de nous;
Ce Dieu permet la jalouſie,
Et ce Dieu punit les jaloux :
Ah! pour l'ordinaire, &c.



A voltiger de Belle en Belle,
On perd ſouvent l'heureux inſtant;
Souvent un Berger trop fidèle
Eſt moins aimé qu'un inconſtant :
Ah! pour l'ordinaire, &c.



A ſon caprice on eſt en butte;
Il veut les ris, il veut les pleurs;
Par les rigueurs on le rebute,
On l'affoiblit par les faveurs :
Ah! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

M. Rousseau, de Genève.



CADET

CADET ET BABET.

AIR : *Si le Roi vouloit m'donner.*

UN ſoir revenoit Cadet,
Ce n'eſt pas ſa faute,
Tenant ſous le bras Babet,
La fille à notre Hôte ;
Un voleur ſaiſit Cadet ;
Un voleur ſaiſit Babet :
C'eſt bien la faute du Guet,
Ce n'eſt pas leur faute.

Un voleur roſſoit Cadet,
Ce n'eſt pas ſa faute ;
Un voleur baiſoit Babet,
La fille à notre Hôte :
Ça fit du mal à Cadet,
Ça fit plaiſir à Babet :
C'eſt bien la faute du Guet,
Ce n'eſt pas leur faute.



Ah ! quels coups, diſoit Cadet !
Ce n'eſt pas ſa faute ;
Ah ! quels coups, diſoit Babet,
La fille à notre Hôte !

Je me meurs, disoit Cadet !
Je me meurs, disoit Babet !
C'est bien la faute du Guet,
Ce n'est pas leur faute.



Au voleur, crioit Cadet !
Ce n'est pas ma faute :
Cher voleur, disoit Babet,
La fille à notre Hôte !
Je n'y reviens plus, Babet ;
Moi, j'y reviendrai, Cadet :
C'est bien la faute du Guet,
Ce n'est pas leur faute.

Collé.



L'HEUREUSE DISCRÉTION.

AIR : *L'Amant frivole & volage.*

SUR une écorce légere,
Amans tracez votre ardeur :
Le beau nom de ma Bergere
N'eſt gravé que dans mon cœur.
Je n'oſe occuper ma lyre
A chanter un nom ſi doux ;
Écho pourroit le redire,
Et j'aurois trop de jaloux.



Corine, à feindre m'engage,
Pour mieux tromper les témoins ;
Ce qui lui plaît davantage,
Semble me plaire le moins.
L'herbe où ſon troupeau va paître,
Voit le mien s'en écarter ;
Et je ſemble méconnoître
Son chien, qui veut me flatter.



Vous, qu'un fol amour inſpire,
Connoiſſez mieux le plaiſir :
Vous n'aimez que pour le dire ;
Nous n'aimons que pour jouir.

Corine, que ce myſtere
Dure autant que nos amours!
L'Amant content doit ſe taire :
Fais-moi taire pour toujours.

M. BERNARD.

LE DIFFÉREND.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

L'AUTRE jour l'aimable Baronne,
Étant vêtue en Amazonne,
Fit naître un plaiſant différend
Entre les Dieux de la tendreſſe :
Vénus la vouloit pour Amant ;
L'Amour la vouloit pour Maîtreſſe.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



L'AMOUR SANS REMEDE.

AIR : *Vous, qui toujours ſuivez mes traces.*

Vous fuyez ſans vouloir m'entendre,
Charmant objet de mes amours :
Si vous trouvez mon cœur trop tendre,
Églé, vous me fuirez toujours.



L'Amour pourroit-il ſe contraindre,
Quand c'eſt vous qui ſavez charmer ?
Votre rigueur me le fait craindre :
Mais vos yeux me le font aimer.



Sans regret vous voyez mes larmes :
Hélas ! que vais-je devenir ?
Si vous me privez de vos charmes,
Otez-m'en donc le ſouvenir.



Pour être ſous votre puiſſance,
Ai-je mérité vos mépris ?
Plus vous dédaignez ma conſtance,
Plus vous en augmentez le prix.



Ne rendez-vous mon cœur fidèle,
Que pour mieux faire mon tourment ?
Hélas ! que n'êtes-vous moins belle !
Ou que ne puis je être inconſtant !

LE SONGE.

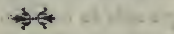
SOUVENT un air de vérité
Se mêle au plus groſſier menſonge :
Une nuit, dans l'erreur d'un ſonge,
Au rang des Rois j'étois monté ;
Je vous aimois alors, & j'oſois vous le dire :
Les Dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté ;
Je n'ai perdu que mon Empire.

M. DE VOLTAIRE.



LA LOI D'ÉPICURE.

Vous qui, du vulgaire ſtupide,
Voulez écarter le bandeau,
Prenez Épicure pour guide,
Et la nature pour flambeau;
Il n'invente point de ſyſtêmes,
Il ne ſait que bannir l'erreur,
Et ſi nous rentrons en nous-mêmes,
Épicure eſt dans votre cœur.



La Nature, prudente & ſage,
N'a jamais rien produit en vain;
Nos ſens ont chacun leur uſage,
Et nous devons tendre à leur fin.
Pour nous l'enſeigner, la Nature
Nous a fait préſent du deſir:
Par une route toujours sûre,
Il nous mène droit au plaiſir.



Mais le plaiſir ceſſe de l'être,
Dès qu'il ceſſe d'être goûté:
La débauche ne peut paroître,
Sans faire fuir la volupté.

Qu'on mêle avec délicatesse
Et les sens & le sentiment,
Et que Bacchus, laissant l'ivresse,
N'ait avec lui que l'enjoûment.



Ton cœur est épris de Thémire :
Thémire est sensible à son tour;
Tous deux, dans un commun délire,
Cueillez les roses de l'amour.
A servir l'ardeur de vos flammes,
Employez l'été de vos ans,
Et qu'à l'ivresse de vos ames,
Se joigne celle de vos sens.



Que les ardeurs de la jeunesse
Se temperent avec Vénus;
Que les glaces de la vieillesse
Se réchauffent avec Bacchus.
La vie est un instant qui passe;
Malgré nous il va s'envoler :
Remplissons-en du moins l'espace,
Ne pouvant pas le reculer.

M. SAURIN.



LE DÉPART DE THÉMIRE.

AIR : *Quoi ! vous partez, &c.*

SOIS tous mes Dieux, ô ma chere Thémire!
A tes genoux laiſſe-moi t'adorer ;
Te voir, t'aimer, toujours te le redire,
C'eſt un plaiſir dont je veux m'enivrer.
Sois tous mes Dieux, ô ma chere Thémire!
A tes genoux laiſſe-moi t'adorer.



Grands de la Terre, & vous Roi qu'on admire ;
De votre éclat je ne ſuis point jaloux :
Dieux ! que j'obtienne un regard de Thémire,
Et je ſerai plus fortuné que vous.
Grands de la Terre, &c.



Hélas ! tu pars, tu quittes ces bocages !
Cours mériter des temples dans Paris ;
On t'offrira de plus riches hommages :
De leur encens je connois tout le prix.
Hélas ! tu pars, &c.



Vents orageux, fuyez loin devant elle ;
Cieux, parez-vous du plus brillant azur ;
Et toi, Zéphir, couvre-la de ton aîle ;
Répands par-tout le parfum le plus pur.
Vents orageux, &c.



Tendres Amours, conduisez-la sur l'onde :
Telle Vénus enchanta tous les yeux,
Lorsque, naissant pour le bonheur du monde,
Elle enflamma les mortels & les Dieux.
Tendres Amours, conduisez-la sur l'onde :
Telle Vénus enchanta tous les yeux.

M. D'Arnaud.

À MADAME **.

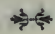
AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

Que de vertus & que de graces !
Tel qui pourroit suivre vos traces,
Iroit tout droit dans ce saint lieu
Des délices inexprimables :
Mais votre exemple mène à Dieu,
Et votre mine à tous les Diables.

M. l'Abbé de Lattaignant.

LES SYMPTOMES
DE L'INDIFFÉRENCE.

SANS dépit, ſans légéreté,
Je quitte une Amante volage,
Et je reprends ma liberté,
Sans regretter mon eſclavage.



Ce matin, j'ai cueilli des fleurs
Sans faire un bouquet à Liſette :
J'ai déja quitté ſes couleurs ;
Je vais lui rendre ſa houlette.



Sans rougir, j'ai vu, ſous l'ormeau,
Sylvandre aux pieds de l'Infidelle :
J'ai joué, ſur mon chalumeau,
L'air que Sylvandre a fait pour elle.



Je ne fais plus, dans nos vallons,
Retentir le nom de Liſette ;
Je veux lui dire les Chanſons
Que je ferai pour Thimarette.



Si quelquefois, dans le ſommeil,
Ses faveurs me ſont retracées,
Elle n'eſt plus, à mon réveil,
La premiere de mes penſées.



Je ne viendrai plus en ces lieux,
Reſpirer l'air qu'elle reſpire ;
Je ne cherche plus dans ſes yeux
Ce que je dois penſer ou dire.



Liſette a perdu plus que moi :
J'étois tendre ; elle étoit coquette :
Liſette m'a manqué de foi :
Non, non, je n'aime plus Liſette.

M. DE SAINT-LAMBERT.



LES DINDONS DE CYTHERE,

VAUDEVILLE DE PARADE.

AIR : *Chanſons, Chanſons.*

QU'ON voit de dindons ſur la terre !
Les plus beaux ſont ceux qu'à Cythere
Nous vous gardons.
Ce ſeroit une liſte à faire !
Abbés, Robins & Gens d'affaires :
Dindons, dindons.



Jeune Amant, qui reſte à rien faire ;
Vieux Amant, qui veut contrefaire
Nos Céladons ;
En amour, celui qui préfere
D'être dupe, au plaiſir d'en faire :
Dindons, dindons.



L'Amant, préſentant ſon offrande,
Qui, timide après, en demande
Bien des pardons ;

Cet autre, qu'une ardeur trop grande
Consume, avant que l'on se rende :
Dindons, dindons.



Sur nos amusemens comiques,
Nous ne craignons pas les critiques,
Ni les lardons;
Nous nous moquons des Satyriques,
Et nous appellons les Caustiques,
Dindons, dindons.

M. Collé.

DE TOUT UN PEU.

AIR : *Du haut en bas, &c.*

De tout un peu,
Philis, est ma Philosophie;
De tout un peu,
En amour, dans le vin, au jeu,
C'est le trop qui fait la folie :
Mais il faut goûter, dans la vie,
De tout un peu.



L'OBSERVATEUR.

J'ADORE une jeune Bergere
Dont le cœur neuf, l'air enfantin,
Promet le plus heureux destin
Au Berger qui saura lui plaire.
Je vois tout, je ne dis rien :
Mais pour moi tout va fort bien.



Qu'un autre approche de ma Belle,
Négligemment elle sourit :
Mais que j'arrive, elle rougit ;
Son teint, ses yeux, tout parle en elle.
Je vois tout, &c.



Les bouquets plaisent à Lisette ;
Chacun lui vient offrir le sien :
Mais c'est toujours avec le mien
Qu'elle embellit sa colerette.
Je vois tout, &c.



J'oubliai, le jour de sa fête,
Par pur hasard, d'en donner un ;

Pour vouloir n'en porter aucun,
Elle feignit un mal de tête.
Je vois tout, &c.



Soit qu'elle danse, ou qu'elle chante,
En chorus chacun applaudit :
Mais si Lisandre n'a rien dit,
Lisette paroît peu contente.
Je vois tout, &c.



Que j'écrive une Chansonnette,
Elle veut d'abord la savoir ;
Et qui de moi veut en avoir,
Les trouve toujours chez Lisette.
Je vois tout, je ne dis rien.
Mais pour moi tout va fort bien.



L'USURIER EN AMOUR.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

VOUS me devez, depuis deux ans,
Trente baiſers des plus charmans ;
Je vous les ai gagnés à l'ombre :
J'en veux calculer l'intérêt ;
Et vous en augmenterez le nombre,
Que vous me paîrez, s'il vous plaît.



Trente baiſers, charmante Iris,
N'étant payés qu'au denier dix,
Valent bien cinq baiſers de rente :
Trente baiſers de capital,
Dix d'intérêt joints à ces trente,
Sont quarante pour le total.



Acquittez-vous, car il eſt tems :
Payez-moi mes baiſers comptans,
Et le principal & la rente :
Car, ſans Huiſſiers, ni ſans Recors,
Si vous en êtes refuſante,
Je vous y contraindrai par corps.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

*A MADEMOISELLE D**,*

Qui nommoit péché chaque Piéce de Vers qui échappoit à l'Auteur.

AIR *de Joconde.*

Pour mon trop long retardement,
Je vous demande grace ;
Je ne fais pas facilement
Des péchés au Parnaſſe :
Si vous me demandiez de ceux
Qu'on permet à Cythere,
Vous me verriez moins pareſſeux,
Belle Iris, à les faire.

M. DE *CHENEVIERES.*



L'ÉLOGE DE BABET.

Babet m'a ſu charmer;
Babet a ma tendreſſe :
Qui voudroit m'en blâmer,
N'a pas vu ma Maîtreſſe :
C'eſt un air ſi fin,
Une taille, un ſein !
C'eſt la plus belle fille !
N'eût-elle que des jupons courts,
Et ſon corſet d'à tous les jours,
Vous diriez, fuſſiez-vous un ours,
Babet, que t'es gentille !
Babet, que t'es gentille !



Quand Babet a dit oui,
C'eſt oui qu'il faut comprendre
Chacun eſt réjoui,
Si-tôt qu'on peut l'entendre ;
C'eſt la vérité,
La ſimplicité :
Point de détours de fille.
Fût ce le ſoir, ou le matin,

Qu'on la voie, adieu le chagrin :
Qu'elle chante, on eſt tout en train.
  Babet, que t'es gentille !
  Babet, que t'es gentille !



Un gros Fermier d'ici
A dit : Babet, je t'aime :
Je mourrai de ſouci,
Si tu ne dis de même.
  Tiens, veux-tu de l'or,
  De l'argent encor ?
Tiens, prends-en, prends, ma fille.
Mais elle ; Bon ! allez, Monſieur,
Quoique pauvre, j'ons de l'honneur.
Quand j'ai ſu ça, j'ai dit d'un cœur ;
  Babet, que t'es gentille !
  Babet, que t'es gentille !



J'irai trouver Babet,
J'irai trouver ſa mere ;
Non, d'abord en ſecret....
Mais je crains ſa colere.
  Je lui parlerai ;
  Oui, je lui dirai :

Ah! Babet! ah! ma fille!
Si tous les jours je ſuis tes pas,
C'eſt que l'amour & tes appas....
Tiens, je... oui... non, je ne te mens pas:
Babet, que t'es gentille!
Babet, que t'es gentille!

M. Sédaine.

A UNE JEUNE PERSONNE.

Air: *Sans le ſavoir.*

Oui, vous êtes belle & jolie:
Et de mille graces remplie:
Chacun eſt charmé de vous voir:
Mais vous plairiez bien davantage,
En ſentant moins votre pouvoir.
Il faut être belle à votre âge,
Sans le ſavoir.



LE POUVOIR DE L'AMOUR.

AIR *de la Romance de Gavinié.*

ON eſt bien foible en aimant,
Quand l'objet qu'on aime eſt charmant!
C'eſt d'abord un ſoupir,
Enſuite un deſir,
Puis le plaiſir.
Comment ſe défendre,
Lorſqu'Amour nous donne un cœur tendre?
Un Amant qui plaît
Eſt ſi bien fait
Pour tout entreprendre!
On eſt bien foible en aimant, &c.

Eſt-ce bien loin que l'on fuit,
Quand l'Amant qu'on aime nous ſuit?
Il ſait tendre ſes lacs:
L'Amour, bientôt las,
Fait un faux pas;
Et l'honneur auſtere
Nous dit: Fuyez, fuyez, Bergere,
L'Amour eſt trompeur:
Et notre cœur
Nous dit le contraire.
Eſt-ce bien loin que l'on fuit, &c.

LA ROSE.

TENDRE fruit des pleurs de l'Aurore,
Toi, dont Zéphire va jouir;
Reine de l'Empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir!



Que dis-je, hélas! crains de paroître,
Différe un moment de t'ouvrir;
L'inſtant qui doit te faire naître,
Eſt celui qui doit te flétrir.



Thémire eſt une fleur nouvelle,
Qui ſubira la même loi:
Roſe, tu dois briller comme elle:
Elle doit paſſer comme toi.



Quitte cette tige épineuſe;
Va l'embellir de tes couleurs:
Tu dois être la plus heureuſe,
Comme la plus belle des fleurs.



Va, meurs ſur le ſein de Thémire;
Qu'il ſoit ton trône & ton tombeau:
Jaloux de ton ſort, je n'aſpire
Qu'au bonheur d'un trépas ſi beau.

Suis la main qui va te conduire
Du côté que tu dois pencher ;
Éclate à mes yeux, ſans leur nuire ;
Pare ſon ſein, ſans le cacher.



Mais ſi quelque autre main s'avance,
Si quelque Amant eſt mon égal,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mon rival.



Tu vivras plus d'un jour, peut-être,
Sur l'autel que tu dois parer ;
Un ſoupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut ſoupirer.



Fais-lui ſentir, par mes alarmes,
Le prix du plus grand des biens ;
En voyant expirer tes charmes,
Qu'elle apprenne à jouir des ſiens.

M. Bernard.



COUPLETS

Chantés à deux jolies Femmes, dans un Souper.

Air *des Folies d'Espagne.*

Belle Rosine, & vous, belle Cécile,
Également vous savez nous charmer;
Entre vous deux, le choix est difficile;
En vous voyant, il faut pourtant aimer.

Je ne sais qui de vous doit mieux plaire,
Ou par l'esprit, ou bien par le minois:
Amis, peut-on mieux décider l'affaire,
Qu'en les aimant toutes deux à la fois?

Je demandois jadis aux Dieux propices,
Après ma mort, d'aller aux lieux charmans,
Où la Beauté, d'un torrent de délices,
Doit enivrer les heureux Musulmans.



Mais, près de vous, je ne desire guere
Le Paradis qu'inventa Mahomet;
Je reste ici, puisque j'ai, sur la terre,
Tous les plaisirs qu'au ciel il nous promet.

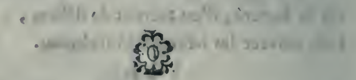
M. Blin de Sainmore.

L'AMITIÉ IMPOSSIBLE.

AIR : *L'avez - vous vu, mon bien aimé ?*

TU veux des vers pour l'Amitié :
En Chanson que lui dire ?
C'est un sentiment oublié,
Dès qu'on te voit sourire.
On n'a point d'amis à vingt ans :
Flore, Hébé, n'ont que des Amans.
C'est aux Zéphirs,
C'est aux Plaisirs,
A tresser ta couronne :
Du printems goûtons les loisirs,
Avant ceux de l'Automne.

M. DORAT.



LA SAGESSE A LA MODE.

AIR *de Manon Giroux.*

J'ARRIVE à pied de Province
Par le grand chemin ;
Si mon équipage eſt mince,
Mon œil eſt mutin :
Mais ma vertu ſans nuage
Toujours reſtera ;
Je veux être toujours ſage :
M'aime qui voudra.



Un jour, ſortant de l'Egliſe,
Un petit Plumet,
Me dit : Vous êtes mal miſe ;
Venez, mon poulet !
Je veux vous mettre en ménage :
Cela me tenta.
Déſormais je ſerai ſage :
Paſſons celui-là !



Je vis un Académiſte,
Jeune & fait au tour,
Qui me ſuivoit à la piſte
Dans le Luxembourg ;

C'eſt un oiſeau de paſſage :
Qu'importe cela ?
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor celui-là !



Un Gaſcon me dit : Petite,
Entre à l'Opéra ;
Je m'en charge, tout de ſuite
On t'y recevra.
Il veut un droit de courtage,
Qu'on devinera :
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor celui-là !



Apprendre un mois la muſique,
Coûte trois louis ;
Le Maître, un jour, me réplique,
Pour toi point de prix :
Si tu veux, l'apprentiſſage
Rien ne coûtera.
Déſormais je ſerai ſage ;
Encor celui-là !



Un Coureur, avec myſtere,
Entre ſans frapper :
Monſeigneur ici va faire
Porter à ſouper.

Rien ne flatte davantage
  Que cet honneur-là.
Déformais je ferai fage ;
  Encor celui-là !



Demeurer au quatrième,
  Me femble indécent ;
C'eft bleffer le rang fuprême
  De Fille à talent :
A Noël, au bel étage,
  Un Duc me mettra,
Déformais je ferai fage ;
  Encor celui-là !



Je vois, à vingt écus l'aune,
  A la Barbe d'or,
Certaine étoffe à fond jaune
  Qui me convient fort :
Damis, pour l'avoir, en gage
  Met tout ce qu'il a.
Déformais je ferai fage ;
  Encor celui-là !



Ce meuble de brocatelle
  N'eft pas bien choifi :
Life a du damas chez elle,
  Blanc & cramoifi ;

Milord m'en donne un; je gage
  Qu'on en parlera.
Déformais je ferai fage;
  Encor celui-là!



Vous n'avez rien aux oreilles,
  Cela n'eft pas bien;
Voici qui fait à merveilles,
  Des boucles de chien:
Comment tenir fon courage
  A ce propos-là?
Déformais je ferai fage;
  Encor celui-là!



Paffant au quai de l'Horloge,
  Je donnai dans l'œil
D'un gros Sous-Fermier qui loge
  Quartier Montorgueil;
Martin vernit l'équipage
  Qu'il me donnera.
Déformais je ferai fage;
  Encor celui-là!



Certain Chef de la Finance,
  Seigneur obligeant,
S'offre à troquer ma faïance
  Pour des plats d'argent:

Refuser n'est pas d'usage ;
  Qu'est-ce qu'on dira ?
Désormais je serai sage ;
  Encor celui-là !



Deux Mousquetaires me virent
  Dans un cul-de-sac ;
Très-poliment ils m'offrirent
  Tous deux du tabac :
N'en avoir qu'un, c'est dommage !
  L'autre m'en voudra :
Désormais je serai sage ;
  Encor ces deux-là !

M. le Marquis DE *V***.



LE CHARME DE L'AMOUR.

AIR : *Vous qui, du vulgaire ſtupide.*

L'EAU qui careſſe ce rivage,
La roſe qui s'ouvre au Zéphir,
Le vent qui rit ſous ce feuillage,
Tout dit qu'aimer eſt un plaiſir :
De deux Amans, l'égale flamme
Sait doublement les rendre heureux :
Les indifférens n'ont qu'une ame ;
Lorſque l'on aime, on en a deux.

M. DE SAINT-PERAVI.



A MADAME**.

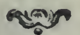
LE connois-tu, ma chere Éléonore,
Ce tendre enfant qui te ſuit en tout lieu,
Ce foible enfant, qui ſeroit tel encore,
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu ?

C'eſt par ta voix qu'il étend ſon empire :
Je ne le ſens qu'en voyant tes appas ;
Il eſt dans l'air que ta bouche reſpire,
Et ſur les fleurs qui naiſſent ſous tes pas.



Qui te connoît, connoîtra la tendreſſe ;
Qui voit tes yeux, en boira le poiſon :
Tu donnerois des ſens à la ſageſſe,
Et des deſirs à la froide raiſon.

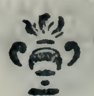
M. le C. D. B.



AU VIN.

AIR *de Joconde.*

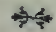
IL n'eſt rien, dans tout l'univers,
Qui ne te rende hommage ;
Juſqu'à la glace des hivers,
Tout eſt pour ton uſage :
La terre fait, de te nourrir,
Sa principale gloire ;
Le ſoleil luit pour te mûrir :
Moi, je vis pour te boire.



LA VRAIE PHILOSOPHIE.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

L'AMOUR de la Philoſophie
Avançoit pour moi la ſaiſon
Où la ſombre mélancolie
S'honore du nom de raiſon.



Quelle erreur! dans la ſolitude,
Je paſſois les nuits & les jours :
Ah! peut-on donner à l'étude
Un tems que l'on doit aux amours?



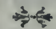
Je vois Thémire... & dans mon ame
Le ſentiment renaît ſoudain ;
Ses yeux ont allumé la flamme
Qui vient de réchauffer mon ſein.



Ah! comment pourrois-je encor lire
Loke, de ſes rivaux vainqueur!
Je n'écoute plus que Thémire :
Ma ſeule étude, c'eſt mon cœur.



Newton, c'eſt en vain que tu m'ouvres
Un chemin brillant dans les cieux :
Les grands ſecrets que tu découvres,
Sont moins qu'un regard de ſes yeux.



Eh! que m'importe, en un ſyſtême,
De trouver l'ordre & la clarté?
C'eſt dans le cœur de ce que j'aime,
Que je trouve la vérité.



Une ame & ſi belle & ſi pure,
Les attraits qui m'ont ſu charmer....
C'eſt pour moi toute la nature :
Aujourd'hui je ne ſais qu'aimer.



Quel tranſport, quel beau feu m'anime!
Quel bonheur pour moi d'être Amant!
Tout l'eſſor d'un eſprit ſublime
Vaut-il un tendre ſentiment?

M. le Comte DE TRESSAN.



LE COUPLE BIEN ASSORTI.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

LISETTE eſt faite pour Colin,
Et Colin pour Liſette :
Il eſt volage, il eſt badin ;
Elle eſt vive & coquette.
Colin tolere ſes rivaux ;
Liſette ſes rivales :
Il prime parmi ſes égaux ;
Elle, entre ſes égales.



Liſette amuſe mille Amáns ;
Colin, toutes les Belles :
Tous deux en amour ſont conſtans,
Et tous deux infidèles :
Il eſt le plus beau du hameau,
Comme elle eſt la plus belle :
Colin reſſemble au franc moineau ;
Liſette, à l'hirondelle.



Sans ſoupirer & ſans languir,
Ils amuſent l'abſence
Par les plaiſirs du ſouvenir
Et ceux de l'eſpérance.

Quoiqu'ils diſſipent leur chagrin
  Par quelque autre amourette,
Liſette revient à Colin,
  Et Colin à Liſette.



S'il naît quelque diſpute entre eux,
  C'eſt un léger orage,
Qui, bien loin de briſer leurs nœuds,
  Les ſerre davantage.
Quel tort pourroient-ils ſe donner,
  Également coupables ?
Ah! pour ne ſe pas pardonner,
  Tous deux ſont trop aimables!



Les ſoupçons jaloux, les ſoupirs,
  Ne troublent point leurs chaînes;
D'amour ils goûtent les plaiſirs,
  Sans en craindre les peines.
Amans, voulez-vous vivre heureux?
  Prenez-les pour modele,
Et n'imitez point dans vos feux
  La triſte tourterelle.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



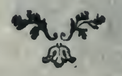
LES AMOURS DE PARIS.

AIR *du Menuet d'Exaudet.*

EN ces lieux,
Par les nœuds
Du caprice,
Une Belle nous retient,
L'engagement ne tient
Que par pur artifice;
Faux desirs,
Faux soupirs,
Tout est ruse,
Et de manquer à sa foi,
L'ennui porte avec soi
L'excuse.
On sait se passer d'estime;
C'est un point que l'on supprime:
Des travers,
Des grands airs,
Ton frivole,
Voilà le talent divin
Dont une femme enfin
Est folle.



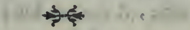
En un jour,
Notre amour
S'émancipe :
Amans ſans être amoureux,
Sans bonheur être heureux,
Volage par principe,
L'agrément
D'un moment
Nous enchaîne;
Sans plaiſir on s'eſt uni,
Et l'on ſe quitte auſſi
Sans peine.



LES SOUHAITS.

AIR : *Quoi ! vous partez , &c.*

POINT ne voudrois , pour bien paſſer ma vie ,
Des riches dons du rivage Indien ;
Point ne voudrois des parfums d'Arabie ,
Ni des tréſors du Peuple Libien :
Il ne me faut que l'amour de ma Mie ;
Pour moi , ſon cœur eſt le ſouverain bien.



D'être un Héros point ne me glorifie ;
Pour guerroyer , je ſuis trop Citoyen.
Que le François diſpute l'Acadie ,
Que le Hongrois batte le Pruſſien :
Il ne me faut que le cœur de ma Mie ;
Voilà mon trône , & le reſte n'eſt rien.



De Bouchardon j'ignore la magie ;
Point ne voudrois graver comme un Ancien :
L'art de Rubens ne me fait nulle envie ;
Point ne voudrois primer le Titien :
Il ne me faut qu'un portrait de ma Mie ,
Quand je le vois , je ne deſire rien.



De l'art des vers je n'ai point la manie;
Je connois peu le mont Aonien :
Mais de rimer s'il me prend la folie,
Point ne prirai le Dieu Pégaſien :
Il ne me faut que le nom de ma Mie ;
Pour ce ſeul nom, je rime & chante bien.



Je ne veux point de la Philoſophie :
Elle eſt trop froide, & ne conduit à rien ;
Je ne veux point ſavoir l'Aſtrologie,
Ni diſputer du vuide aërien :
Il ne me faut qu'un coup-d'œil de ma Mie ;
Voilà mon aſtre, il me conduira bien.



Qu'ai-je beſoin de ſavoir la Chymie ?
Tous ſes ſecrets ſont un foible moyen.
Qu'un autre Amant vante la Pharmacie,
Et rende hommage au fameux Gallien :
Il ne me faut qu'un baiſer de ma Mie ;
Mon cœur renaît, & je me porte bien.



Si, par haſard ; quelqu'autre fantaiſie
Troubloit mes ſens, Amour, ſois mon ſoutien :
Si, par toi ſeul, il faut que je l'oublie,
Cache l'erreur ; car mon crime eſt le tien.
Il ne me faut qu'un ſoupir de ma Mie :
Je quitte tout, & reprends mon vrai bien.

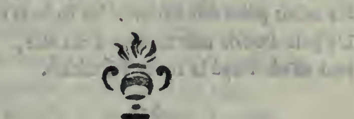


Souvent j'ai pris un peu de jalouſie :
Quand on eſt tendre, on eſt Pyrrhonien ;
Dans les tranſports de cette frénéſie,
Tout me fait peur, diſcours, geſte, maintien :
Il ne me faut qu'un ſouris de ma Mie ;
Mon cœur s'appaiſe, & je ne crains plus rien.



Si quelque crainte alarme mon génie,
C'eſt l'abandon d'un cœur comme le ſien ;
Tous les deſirs de mon ame attendrie,
Sont d'inſpirer un feu ſemblable au mien.
Il ne me faut que conſerver ma Mie :
Plaire toujours, c'eſt le nœud gordien.

*M. S**.*



RÉPONSE.

AIR : *Quoi ! vous partez, &c.*

TOUT mon desir & ma plus forte envie,
Auroit été d'être un nouveau Crésus :
Des riches dons d'Amérique & d'Asie,
J'aurois tâché d'amasser tant & plus ;
Non pas pour moi, c'eût été pour ma Mie :
Sans elle, hélas ! les aurois-je voulus ?



D'être un Héros, j'aurois eu la manie ;
Mars m'auroit vu suivre ses étendards ;
L'antique amour, l'amour de la patrie,
Ne m'eût point fait affronter les hasards :
L'espoir d'offrir mes lauriers à ma Mie,
Seul m'eût frayé la route des Césars.



D'être un Apelle, il m'auroit prit envie,
Mais sans daigner travailler pour les Rois :
Si de Rubens imitant la magie,
La toile eû pu s'animer sous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurois fait de ma Mie !
Je l'aurois peinte ainsi que je la vois.

Éternifer une flamme chérie,
Auroit été de mes vœux le premier :
Le tendre amour, feul guide de ma vie,
Aux doctes Sœurs m'eût fait facrifier ;
J'aurois été le Chantre de ma Mie,
J'eus mis ma gloire à la déifier.



En me livrant tout à l'Aftronomie,
J'aurois fuivi mon inclination ;
Un nouvel aftre, au gré de mon envie,
Eût, de nos jours, paru fur l'horizon :
Au firmament j'aurois placé ma Mie ;
Elle eût été ma conftellation.



Bien loin de fuir l'utile Pharmacie,
J'en aurois fu braver tous les dégoûts ;
Je me ferois plongé dans la Chymie,
Et les travaux m'auroient femblé bien doux,
Si quelquefois, Médecin de ma Mie,
J'euffe eu le droit de lui tâter le pouls.



J'aurois banni la fombre jaloufie,
L'amour fincere en écarte l'horreur ;
Trop délicat pour cette frénéfie,
D'un feu plus pur, j'aurois fait mon bonheur ;

Car, en aimant, j'eusse estimé ma Mie :
Sans mon estime, auroit-elle eu mon cœur ?



Jamais, jamais nulle autre fantaisie
N'auroit séduit mon esprit trop charmé ;
Tous les regards d'Iris & de Sylvie
Auroient contre eux trouvé mon cœur armé.
Jusqu'au tombeau, j'eusse adoré ma Mie,
Et Vénus même en vain m'auroit aimé.

Madame E. D. B.



LE COURTISAN DÉSABUSÉ.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

REVENEZ, Amours enchanteurs ;
Revenez, Graces que j'adore ;
Que de vos couronnes de fleurs
Mon jeune front ſe pare encore !



Loin d'ici, preſtiges des Cours,
Ambition, grandeur trop vaine :
Pour jamais, aux pieds des Amours
La raiſon même me ramène.



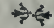
Aux jeux, aux bocages rendu,
Je vais reprendre enfin ma lyre,
Et, par un hommage aſſidu,
Mériter que Vénus m'inſpire.



Je la vois de ſon doux ſouris
Enhardir ma Muſe timide :
Je ſerai sûr de plaire au fils,
Si la mere à mes chants préſide.



Liberté, qui fuis loin des Rois,
A Paphos reviens me conduire :
S'il me faut recevoir des loix,
Que ce ne soit que de Zémire.



Revenez, Amours enchanteurs;
Revenez, Graces que j'adore :
Que de vos couronnes de fleurs
Mont jeune front se pare encore.

M. D'ARNAUD.



L'AMANT

L'AMANT TIMIDE.

POUR ſoumettre mon ame
A l'empire des plaiſirs,
Un Berger plein de flamme
M'entretient de ſes deſirs :
Pas-à-pas ſon feu le guide
Vers la route des faveurs :
Mais ſon cœur, encor timide,
N'oſe braver mes rigueurs.



La ſageſſe, trop fiere,
Me défend de l'écouter ;
Mais, pour la faire taire,
L'ingrat n'oſe aſſez tenter :
Que n'a-t-il aſſez d'adreſſe,
Pour dérober au devoir
Les preuves d'une foibleſſe
Que je n'oſe laiſſer voir !



Quand, d'un œil moins ſévere,
J'écoute ſes tendres feux,
Son embarras différe
L'inſtant de le rendre heureux ;

Il craint, il tremble, il hésite;
Il avertit ma fierté,
Et la cruelle en profite,
Pour bannir la volupté.



Hier, à la victoire
Marchant plus rapidement,
Il atteignoit la gloire
Dont on couronne un Amant:
Que n'osoit-il davantage!
Encore un pas seulement,
La raison faisoit passage
Au plaisir du sentiment.

Attribuée à M. DE *VOLTAIRE.*



NINA,

CHANSON.

TOUJOURS seule, disoit Nina!
L'ennui m'accablera,
Ah!
Non, ce n'est qu'avec les Amours
Que l'on trouve les jours
Courts.
Sans Amans,
Nina perd son tems;
Jean passa,
Il entendit ça;
Il s'avança,
Et dit comm' ça:
Dam', me voilà,
Me voilà, là!



Nina court & cherche un réduit;
Jean, voyant qu'elle fuit,
Suit:
Il la joint bientôt dans un bois,
Dont l'Amour fit cent fois
Choix.

Un faux pas,
Qu'on ne prévit pas,
Entraîna
Jean avec Nina :
Il ricana,
Et s'écria, Dam', me voilà,
Dam', me voilà,
Me voilà, là!



Monſieur Jean, relevez-vous donc!
Jean répond ſans façon :
Non.
Je prétends diſſiper l'ennui
Qui t'a juſqu'aujourd'hui
Nui.
Sans Amans,
Tu paſſes ton tems;
Si de Jean
Ton cœur eſt content,
Jean t'aimera
Tant qu'il pourra.
Dam', le voilà,
Le voilà, là!



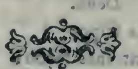
Il veut mettre dans ſon corſet
Un bouquet qu'il avoit
Fait.

Votre main va je ne sais où :
Finiſſez ! êtes-vous
Fou ?
Quoi ! déjà
Vous vous fâchez, dà !
C'eſt en vain,
Et j'irai mon train.
Que faire à ça ?
Mets-le donc là :
Dam' ! le voilà,
Le voilà, là !

Je ſerois plus content qu'un Roi,
Si j'obtenois de toi....
Quoi ?
Un petit baiſer amoureux :
Pour mieux dire, j'en veux
Deux.
Le fripon
Les prit ſans façon :
Nina fit
Du bruit ;
Jean lui dit :
Jean les vola,
Jean les rendra ;
Tiens ! les voilà,
Les voilà, là !

De nouveau le ſournois en prend,
Puis enſuite il rend,
Tant,
Que Nina ſe trouble & rougit.
L'Amour, qui la trahit,
Rit :
Il arma
Jean, contre Nina,
D'un trait sûr,
Pour vaincre un cœur dur.
Jean l'eſſaya,
L'Amour cria :
Dam', l'y voilà,
L'y voilà, là !

M. LAUJEON.



LEÇON DE POÉSIE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Vous voulez apprendre à rimer,
Et daignez me choiſir pour Maître!
Pour peu que vous ſachiez aimer,
Charmante Églé, je veux bien l'être.



Telle eſt la premiere leçon
Que je donne à mes Écolieres :
Si le cœur eſt votre Apollon,
Vous remplacerez Deshoulieres.



L'eſprit ſouvent parle au haſard :
La voix du cœur eſt toujours sûre.
Les regles ſont filles de l'art :
Mais l'art eſt fils de la nature.



N'écoutez que le ſentiment ;
Son eſſor eſt toujours ſublime :
Si vous aimez bien votre Amant,
Vous ne chercherez point la rime.



L'eſprit fait de fades Chanſons ;
La ſeule vanité l'inſpire :
Ovide étoit sûre de ſes ſons,
Lorſque l'Amour montoit ſa lyre.



Aimez donc, & ſuivez la loi
Que lui dictoit ce Dieu ſuprême.
Quand vous aimerez comme moi,
Églé, vous rimerez de même.

M. DA LA PLACE.



L'AGE DU BONHEUR.

AIR : *Dodo, l'Enfant do, &c.*

A MOI, charmant Anacréon!
J'invoque aujourd'hui ton génie :
Des jeux prolonger la ſaiſon,
C'eſt ajouter à notre vie.
Appellons ici la gaîté,
L'enjoûment & la liberté :
  Enfans de quinze ans,
Laiſſez danſer vos mamans.



Conviens, Amour, qu'ici des ans
Tu méconnoîtrois l'intervalle ;
La moins jeune de ces mamans,
Peut de ſa fille être rivale.
Il eſt plus d'un mois pour les fleurs,
Et toutes les roſes ſont ſœurs.
  Enfans, &c.



Belles, qui formez des projets,
Trente ans eſt pour vous le bel âge ;
Vous n'en avez pas moins d'attraits ;
Vous en connoiſſez mieux l'uſage.

C'eſt le vrai moment d'être heureux :
On plaît autant, on aime mieux.
Enfans, &c.

Croyez-vous que ce Dieu malin,
Dont je chéris & crains la flamme,
Allume aux rayons du matin
Le flambeau qui brûle notre ame ?
Son feu, ſi je l'ai bien ſenti,
Reſſemble aux ardeurs du midi.
Enfans de quinze ans,
Laiſſez danſer vos mamans.

*M. M***.*



A UNE JOLIE FEMME,

HABILLÉE en Militaire, & qui avoit fait, dit-on, six Hommes au Roi.

AIR : *Il faut, quand on aime une fois.*

TANTÔT on vous prend pour l'Amour,
Et tantôt pour sa Mere :
Pour vous, l'on change, en même jour,
De goût, de caractere ;
Et vous meneriez tour-à-tour
De Florence à Cythere.



Votre épée, aimable Guerrier,
Nous cause peu d'alarmes :
Vous avez, mon brave Officier,
De plus puissantes armes ;
Et ce sont, brave Cavalier,
Vos yeux remplis de charmes.



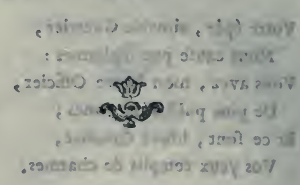
Mon beau Cornette, enrôlez-moi,
Je suis prêt d'y souscrire ;

Car vous avez l'air, ſur ma foi !
Quoi qu'on en puiſſe dire,
De faire des hommes au Roi,
Plutôt que d'en détruire.

M. l'Abbé DE *LATTAIGNANT*.

A PHILIS.

PRENDS, ma Philis, prends ton verre,
Buvons tous deux à longs traits ;
Rends ma bouteille légere,
Et ne la deviens jamais.
L'Amour, qui nous verra faire,
N'en aura pas moins d'affaire :
Il aura ſon tour après.

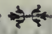


LA MANIERE FAIT TOUT.

VAUDEVILLE.

AIR : *Tout consiste dans la maniere.*

AMANS, qui marchez sur les traces
Des agreables de la Cour,
Ayez de l'esprit & des graces ;
Il en faut pour faire l'amour :
Tout consiste dans la maniere
Et dans le goût,
Et c'est la façon de le faire
Qui fait tout.



Pour faire un bouquet à Lucrece,
Suffit-il de cueillir des fleurs ?
Il faut encore avoir l'adresse
D'en bien assortir les couleurs.
Tout consiste, &c.



L'Amant risque tout, & tout passe,
Lorsque l'on sait prendre un bon tour ;

S'il eſt inſolent avec grace,
On fera grace à ſon amour.
Tout conſiſte, &c.



De deux jours l'un, à ma Bergere,
Je fais deux bons petits Couplets,
Et ma Bergere les préfere
A douze qui ſeroient mal faits.
Tout conſiſte dans la maniere
Et dans le goût,
Et c'eſt la façon de le faire,
Qui fait tout.

M. Collé.



ROMANCE DE LUCRECE.

AIR : *L'Amour m'a fait la peinture.*

DANS cette belle contrée,
Où le Tibre, en ses replis,
Roule son onde dorée,
Ma vue, au loin égarée,
Erroit parmi des débris.



Le Dieu des ombres légeres
M'invitoit au doux repos,
Quand d'antiques caracteres
Suspendirent mes paupieres,
Qu'alloient fermer ses pavots.



C'étoit la triste aventure
De Lucrece & de Tarquin;
J'en ai traduit la peinture:
Puisse la race future
Me savoir gré du larcin!



Lucrece eſt une ame tendre,
Avec un cœur vertueux :
Tarquin ne put s'en défendre ;
Et le défaut de s'entendre,
Fit le malheur de tous deux.



Un jour, tout parfumé d'ambre,
Méditant d'heureux efforts,
Il la ſurprit dans ſa chambre :
On n'avoit point d'antichambre,
On ne ſiffloit point alors.



Lucrece reſte muette :
Mais, prenant un autre ton,
Elle court à ſa ſonnette :
Il en avoit en cachette,
Exprès coupé le cordon.



A ſes pieds il tombe, il jure
Qu'il ſera reſpectueux ;
Que ſa flamme eſt vive & pure :
On dit qu'en cette poſture,
Un homme eſt bien dangereux.



Tarquin

Tarquin devint téméraire ;
Lucrece eut recours aux cris :
Elle tombe en ſa bergere :
Le pied gliſſe d'ordinaire,
Sur un parquet ſans tapis.



Le remord trouble ſon ame ;
Juſqu'au plaiſir, tout l'aigrit :
Un poignard éteint ſa flamme.
En notre ſiécle, une femme
A plus de force d'eſprit.

M. DE SAINT-PERAVI.



CHANSON.

Tendre Amour, auteur de ma peine,
Deviens celui de mes plaiſirs ;
Fais que mon aimable Climène
Soit favorable à mes deſirs :
Pour l'enflammer, prends ton flambeau ;
Rends ſon ardeur extrême :
Mais ſonge à mettre ton bandeau,
De peur d'aimer toi-même.



LE BAISER DE CLORIS.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

QUE ne suis-je encore un enfant!
Je n'avois troupeau ni houlette ;
Je n'allois aux champs seulement,
Que pour cueillir la violette.



Je vis Cloris, bientôt j'aimai ;
Dieux ! que mon ame fut ravie !
Le premier vœu que je formai,
Fut de l'aimer toute ma vie.



Apprenez-moi, lui dis-je un jour,
Un secret que mon cœur ignore :
N'est-ce point ce qu'on nomme amour,
Qu'un feu qui brûle & qui dévore ?



Bel enfant, me répond Cloris,
En me donnant un baiser tendre,
Sans le savoir, tu m'as appris
Ce que de moi tu veux apprendre.

En grandiſſant, je perds ſon cœur ;
Elle l'a repris, l'infidelle !
Mais ſon baiſer & mon ardeur
Me reſteront en dépit d'elle.

COUPLET

Tiré de la Piece du Déserteur.

Vive le Vin, vive l'Amour !
Amant & Buveur tour-à-tour,
Je brave la mélancolie ;
Jamais les peines de la vie
Ne me coûterent de ſoupirs :
Avec l'Amour, je les change en plaiſirs ;
Avec le vin, je les oublie.

M. Sédaine.



LES VENDANGES DE CYTHERE.

AIR : *Sortez de vos retraites.*

DANS l'Isle de Cythere,
Vénus a son pressoir,
Que d'une main légere
Les Amours sont mouvoir :
On y puise sans cesse
Ce Nectar précieux,
Que verse la jeunesse
A la table des Dieux.



Cave où l'on est à l'aise,
Plaît le mieux à Bacchus ;
Ce goût, ne lui déplaise,
Iroit mal à Vénus :
Le plus petit espace
Renferme mille appas ;
Le vin tient de la place,
Le plaisir n'en tient pas.



Tout rempli d'allégresse,
Comme on voit le Glaneur
Grapiller ce que laisse
Le fer du Vendangeur ;

Armé d'une faucille ,
Dans Cythere , à ſon tour ,
Le pauvre Hymen grapille
Les reſtes de l'Amour.



Ennemi du myſtere ,
Bacchus aime un ſéjour
Que le ſoleil éclaire ,
Et vendange le jour.
Vénus aime le ſombre
Du plus ſécret réduit ;
Elle ſe plaît à l'ombre ,
Et vendange la nuit.

M. DORAT.



A M. COLLÉ,

Auteur de la Partie de Chasse.

Air : *Et zon, zon, zon, que le vin est bon !*

Jadis à table, entre les pots,
Rouloient & couplets & bons mots :
Cette joie est bannie !
Le bon air, hélas ! dans Paris,
Déclare roturiers les Ris !
Décemment on s'ennuie.
Gens qui se disent du bon ton,
Ne veulent plus qu'on chante : Zon,
Et bon, bon, bon,
Que le vin est bon !
Il console la vie.



De Momus joyeux favori,
Qui, chez Michaut, menant Henri,
Les fais trinquer à table ;
Crois-tu que ce fameux Héros,
Par sa bonté, par ses propos
A jamais adorable,
Seroit aujourd'hui du bon ton,
Lui qui, simplement grand & bon,

Chanteroit zon,
Que le vin eſt bon,
Près d'un objet aimable ?



Devant l'italique Fredon,
A fui la bachique Chanſon
Et le gai Vaudeville;
Tout d'un tems a fui loyauté:
Plutus eſt le ſeul Dieu fêté,
A la Cour, à la Ville;
Et dans nos meilleures maiſons,
Gens bariolés de cordons,
Diſent tout haut:
C'eſt de l'or qu'il faut,
L'honneur eſt inutile.

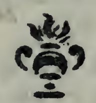


Mon cher Collé, mon vieil ami,
Toi, qui ſi long-tems as gémi
Du triſte goût moderne,
Qu'à l'angloiſe; des furieux
Deſcendent, en bravant les cieux
Aux gouffres de l'Averne:
Mais nous, des roſes du printems,
Couronnons l'hiver de nos ans;
Et ſi jamais
Nous mourons exprès,
Conſentons qu'on nous berne.



Malgré le fiecle où nous vivons,
Ofons donner pour compagnons
Les Ris à la Vieilleffe :
A l'exemple d'Anacréon,
Il faut, dans l'arriere-faifon,
Égayer la fageffe,
Et fouvent, le verre à la main,
Dire à Philis : « Objet divin,
» Verfez tout plein;
» Beaux yeux & bon vin,
» Rappellent la Jeuneffe ».

M. SAURIN.



L'AIMABLE HOTESSE.

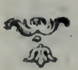
AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

LA Maîtreſſe du Cabaret
Se devine ſans qu'on la peigne :
Le Dieu d'amour eſt ſon portrait ;
La jeune Hébé lui ſert d'enſeigne.



Bacchus aſſis ſur ſon tonneau ,
La prend pour la fille de l'Onde :
Même en ne verſant que de l'eau ,
Elle a l'art d'enivrer ſon monde.

M. le C. DE *B**.*



LE PARADIS TERRESTRE.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

QUE l'on goûte ici de plaiſirs !
Où pourrions-nous mieux être ?
Tout y ſatisfait nos deſirs,
Et tout les fait renaître.



N'eſt-ce pas ici le Jardin
Où notre premier pere
Trouvoit ſans ceſſe ſous ſa main
De quoi ſe ſatisfaire ?



Ne ſommes-nous pas encor mieux
Qu'Adam dans ſon bocage ?
Il n'y voyoit que deux beaux yeux :
J'en vois bien davantage !



Dans ce Jardin délicieux,
On voit auſſi des pommes
Faites pour charmer tous les Dieux
Et damner tous les hommes.



Amis, en voyant tant d'appas,
Quels plaisirs sont les nôtres!
Sans le péché d'Adam, hélas!
Nous en verrions bien d'autres!



Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'étoit la sienne:
Je vois ici celle d'autrui,
Et n'y vois pas la mienne.



Il buvoit de l'eau tristement,
Auprès de sa compagne:
Nous autres, nous chantons gaîment,
En sablant le champagne.



Si l'on eût fait, dans un repas,
Cette chere au bon-homme,
Le gourmand ne nous auroit pas
Damné pour une pomme.

M. L. D. D. N.



COUPLETS

SUR un Café mêlé de Danſes & de Décorations.

AIR : *Juſques dans la moindre choſe.*

TANDIS que de nos bocages
L'hiver ternit les couleurs,
Quel art a, ſous ces ombrages,
Créé des berceaux de fleurs?
Ah! je ne puis méconnoître
Le Dieu qui les reproduit :
Le plaiſir les fait renaître,
Lorſque l'hiver les détruit.



Ici, le plaiſir raſſemble
Bacchus, l'Amour & les Jeux;
Ici, folâtrent enſemble
Les plus aimables des Dieux.
Sous cet éclatant feuillage,
Cent Beautés que j'apperçois,
Sont des roſes du même âge :
L'œil héſite ſur le choix.



Parcourez ces fleurs nouvelles
Vous, dont le cœur ſait aimer;
Au milieu de tant de Belles,
Il eſt doux de s'enflammer.
Propos tendres, ſoins aimables,
Prodiguez tout en ce ſéjour,
Et ſemez autour des tables
Les jolis riens de l'Amour.



Le jeune Zéphir careſſe
Trente roſes à la fois;
Comme lui, volez ſans ceſſe:
D'un Café ce ſont les loix.
Ne choiſir qu'une Bergere,
C'eſt être injuſte envers cent:
Lorſque toutes ſavent plaire,
C'eſt vertu d'être inconſtant.



Aux clartés étincelantes
De ces flambeaux allumés,
Les Beautés ſont plus brillantes,
Leurs yeux ſont plus animés.
Par de ſecrettes magies,
Tous les ſens ſont excités:
Le jour tremblant des bougies,
Eſt le jour des voluptés.



Ici la Coquette attire,
La Dédaigneuſe ſourit,
L'Indifférente ſoupire,
La Rêveuſe s'attendrit,
La Nymphe, ſans rien connoître,
Cependant ſe ſent charmer,
Et ſon cœur commence à naître :
Car c'eſt naître que d'aimer.



Belles, l'Amour, ſur vos traces,
Fait pétiller ſon flambeau ;
Pour mieux contempler vos graces,
Il ſouleve ſon bandeau.
Dans vos yeux, mettez ſa flamme,
Dans vos pas, ſes mouvemens ;
Par l'eſprit, régnez ſur l'ame,
Par les charmes, ſur les ſens.



Sur-tout deſirez de plaire ;
Vous plairez par ce deſir :
Il fixe une ame légere ;
Il enchaîne le plaiſir.
A cet ordre eſt-on rebelle ?
L'eſprit perd de ſon reſſort ;
La Beauté même eſt moins belle,
Et l'Amour bâille & s'endort.



L'Amour qui, dans cette Fête,
Pas-à-pas ſuit la Beauté,
Peut trouver le tête-à-tête
Au ſein de la liberté.
Souvent le Dieu du myſtere,
Dans le bruit vient s'arrêter,
Et la foule eſt ſolitaire
Pour qui ſait en profiter.



Laiſſez la raiſon boudeuſe
Seule à l'écart dans un coin;
Ou du moins ſi la grondeuſe
Vous ſuit, que ce ſoit de loin.
Le Dieu qui, pour la jeuneſſe,
Créa les tendres deſirs,
Fit le jour pour la ſageſſe,
Mais la nuit pour les plaiſirs.

M. THOMAS.



LA JOLIE BOUDEUSE.

AIR : *Du haut en bas, &c.*

QUAND vous boudez,
Vous n'en êtes pas moins charmante :
Quand vous boudez,
Ce joli front, que vous ridez,
Prend une grace différente :
Mais vous n'avez pas l'air méchante,
Quand vous boudez.

Quand vous riez,
Que d'éclat ſur votre viſage,
Quand vous riez !
Jeune Iris, ſi vous m'en croyez,
N'affectez point un air ſauvage :
Vous plaiſez cent fois davantage,
Quand vous riez.



A ſon réveil,
Iris, plus brillante que Flore,
A ſon réveil,
Au ſortir des bras du ſommeil,
Semble une fleur qui vient d'éclore ;
Céphale croiroit voir l'Aurore
A ſon réveil.

M. L'Abbé DE LATTAIGNANT.

LE BON CONSEIL.

AIR *de Joconde.*

Du vin je ſuis toujours charmé,
Quelle que ſoit ma chaîne ;
Lorſque je ne ſuis point aimé,
Je ſoulage ma peine :
Mais lorſque je plais, par bonheur,
A celle que j'adore,
Loin de ralentir mon ardeur,
Je la redouble encore.



Écoute, Amant triſte & jaloux,
Ce que je te conſeille :
Tu n'aimes pas plus des yeux doux,
Que j'aime ma bouteille ;
Ainſi que je la traite, apprens
A traiter ta Bergere :
Je la quitte, dès que je ſens
Qu'elle devient légere.

LE PORTRAIT D'ISMÈNE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

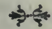
AMOUR, commence le tableau :
Qu'il ſera beau, s'il eſt fidèle !
Voilà les couleurs, le pinceau ;
Deſſine, Amour, ſois mon Apelle.



L'ouvrage eſt digne de ta main ;
Il s'agit du portrait d'Iſmène.
Sur l'albâtre d'un front ſerein,
Trace deux jolis arcs d'ébène.



Peins ſous leur voûte un œil charmant ;
Cet œil trop rigoureux peut-être,
Qui, tour-à-tour fier & touchant,
Défend le deſir qu'il fait naître.



Peins, ſur ſes levres de corail,
Les fleurs nouvellement écloſes ;
De ſes dents, pour rendre l'émail,
Peins des perles parmi des roſes.

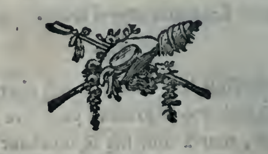


Avec art suspends ses cheveux,
Et tresse-les en diadême...
Laisse-les flotter, si tu veux,
Ce désordre lui sied de même.



Exprime le charme secret
De son doux & tendre sourire :
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet :
Moi, je peindrai ce qu'il inspire.

M. Dorat.



L'AMOUR BIEN DÉGUISÉ.

AIR : *Ce que je dis est la vérité même.*

COMMENT Colin sait-il donc que je l'aime !
J'ai si bien feint de le haïr !
Est-ce mon cœur qui s'est trahi lui-même ?
Est-ce l'Amour qui m'a voulu trahir ?
Avec lui, timide & farouche,
J'ai dû plaisir : mais je sais le cacher ;
Je rougis si-tôt qu'il me touche,
Je lui défends de me toucher.
Comment colin, &c.



Dans mes yeux il auroit pu lire :
Mais, devant lui, j'ai soin de les baisser ;
Je contrains jusqu'à mon sourire,
Et je lui dis de me laisser.
Comment Colin, &c.



D'un baiser qu'il a cru me prendre,
Colin confus si-tôt veut m'appaiser :
Je lui dis : Tu peux le reprendre,
Je ne veux point de ton baiser.

Comment Colin fait-il donc que je l'aime ?
J'ai si bien feint de le haïr !
Est-ce mon cœur qui s'est trahi lui-même ?
Est-ce l'Amour qui m'a voulu trahir ?

M. MARMONTEL.

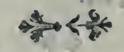
A UNE JEUNE FEMME,

Accouchée d'une Fille.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

COMME un chien dans un jeu de quille,
On reçoit une pauvre Fille,
A l'instant qu'elle vient au jour :
A quinze ans, quand elle est gentille,
Elle nous reçoit, à son tour,
Comme un chien dans un jeu de quille.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



LA FRANCHISE.

Une Fille,
Qui toujours ſautille,
Dont l'air agaçant
Annonce un feu naiſſant;
Ferme, franche,
Beaux yeux, gorge blanche,
Cet objet eſt tout
Ce qui flatte mon goût.
Morbleu! quand je vois
Certaine Lucrece,
Qui des loix
D'une auſtere ſageſſe
M'entretient,
Et cent fois me tient
De ces propos
Senſés ou bigots:
Moi, ſur un ton
Qui la confond,
Je lui réponds:
Une Fille, &c.



Je ris des attraits
De cette Coquette,

Dont les traits
Naissent à sa toilette ;
En vain l'art
Lui prête un rempart,
Deux fois vingt ans
Ont filé son tems.
L'art, le fracas,
Ne valent pas
Une Fille, &c.



Pourquoi vante-t-on
Les airs de noblesse
Et le ton
De Petite-Maîtresse,
D'une Iris
Qui, minaudant,
Vous trouve excédant,
Cligne les yeux,
Et fait des nœuds ?
J'aime bien mieux
Une Fille, &c.

VADÉ.



LEUR GOUT,
VAUDEVILLE.

AIR : *Tout consiste dans la maniere.*

UN homme aimable, un homme à femmes,
S'il veut être l'homme du jour,
S'il veut avoir toutes nos Dames,
Ne doit jamais avoir d'amour.
A l'Amour les voit-on se rendre ?
Point du tout :
Il est donc plus sûr de les prendre
Par le goût.



Climène a le goût des parures ;
Sapho, celui des Beaux-Esprits ;
Lucinde, le goût des voitures ;
Celui du plaisir tient Iris.
A l'Amour, &c.



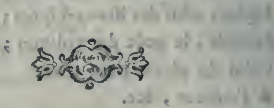
Des Agnès qui n'ont pu connoître
Ni l'amour, ni la volupté,
Quel goût vous en rendra le maître ?
Quel goût ? . . . la curiosité.
A l'Amour, &c.



Le goût tient lieu de l'amour même,
Chez les Amans, chez les Époux :
Dit-on, à préſent, je vous aime ?
Non. L'on dit : J'ai du goût pour vous.
A l'Amour, &c.

Ce goût, dont une ame eſt ſaiſie,
Et qu'on prend pour du ſentiment,
Souvent n'eſt qu'une fantaiſie :
Mais il amène le moment.
A l'Amour les voit-on ſe rendre ?
Point du tout :
Il eſt donc plus sûr de les prendre
Par le goût.

M. Collé.



LES FLECHES DE L'AMOUR.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

D'UN ruisseau qui coupoit la plaine,
Mes pas suivoient chaque détour,
Et bientôt sa course m'entraîne
Près d'un bois où dormoit l'Amour.



Ses traits sur un tapis de mousse,
Sont répandus à ses côtés ;
Qu'un autre que moi les émousse :
J'aime jusqu'à leurs cruautés.



Mais, voyant leur plume légère
Différer en tout à mes yeux,
Je m'occupe de ce mystere,
Dont mon esprit est curieux.



L'Amour s'éveille ; je frissonne :
Ami, dit-il avec bonté,
De ce prodige qui t'étonne,
Tu vas percer l'obscurité.



Ai-je à frapper l'ame inquiette
De quelque Amant ſombre & jaloux :
Je choiſis alors la ſagette,
Où ſont les plumes des hiboux.



Pour le Diſciple d'Épicure,
Le ſentiment eſt ſans attraits :
Quand je lui fais une bleſſure,
Les moineaux ont paré mes traits.



L'aiglon eſt pour le téméraire,
Le ſerein pour les beaux conteurs :
Pour le fat, toujours sûr de plaire,
Du paon j'emprunte les couleurs.



Veux-je bleſſer un cœur fidèle,
Fait pour aimer bien conſtamment,
La plume de la tourterelle
A ma fleche ſert d'ornement.



Regarde-la, vois, qu'elle eſt belle !
Sur tous mes traits elle a le prix.
Ah! m'écriai-je, Amour, c'eſt celle
Dont tu m'as bleſſé pour Iris !

M. Bret.



ROMANCE.

AIR : *Quoi ! ma Voisine, est-tu fâchée ?*

UN beau Berger, sur sa musette,
Chantoit toujours :
Il n'est point de douceur parfaite,
Sans les Amours ;
De vos Amans, jeunes Bergeres,
N'ayez point peur;
Ils ont, quoi qu'en disent vos meres,
Ils ont un cœur.

Souvent Ismène alloit se rendre
Près du Berger,
Et prenoit plaisir à l'entendre,
Sans y songer.
Elle apprit bientôt, la pauvrette !
Pour son malheur,
Qu'on peut, pour une Chansonnette,
Donner son cœur.



Aujourd'hui, la plaintive Ismène
N'a plus d'Amant,
Et tout le long de la semaine,
Va répétant :

Défiez-vous de la voix tendre
D'un séducteur :
Hélas ! sans celle de Sylvandre !
J'aurois mon cœur !

M. LÉONARD.

LA DÉCLARATION INGÉNIEUSE.

QUAND je vous jure, Iris, que j'aime,
Vous ne me croyez pas ;
Ou, pour n'en plus douter, vous voulez qu'à vous-même,
Je nomme la Beauté dont je sers les appas :
Mais en vain, aujourd'hui, vous m'assurez encore
De garder un secret qui me paroît si doux.
Si je vous le disois, la Beauté que j'adore
Le sauroit aussi-tôt que vous.

*M. DE LA B**.*



ÉLOGE DE THÉMIRE.

AIR : *Si l'on peut compter ſur un cœur.*

J'AI vu Thémire dans nos champs ;
Comme à la ville, elle y ſait plaire :
Thémire écoutoit mes accens :
Amour, Thémire étoit Bergere ;
Elle étoit belle ſans apprêts :
Les lieux où brillent ſes attraits
Sont toujours ceux que je préfere.



Par la beauté, par le talent,
De triompher elle eſt bien sûre ;
Au milieu d'un cercle brillant,
Comme ſous un dais de verdure,
Tout, près d'elle, paroît charmant ;
De tout elle fait l'ornement,
Et rien ne lui ſert de parure.



Si l'art quelquefois la ſéduit,
Dans le ſéjour de l'impoſture,
Cet art, qu'elle ſeule embellit,
Devient rival de la nature.
Oui, c'eſt une onde que les vents
Troublent pendant quelques momens,
Mais dont la ſource eſt toujours pure.

M. DORAT.

A MADEMOISELLE**.

AIR : *Tant de valeur & tant de charmes.*

QUE vous avez de sûres armes,
Pour mettre un Amant ſous vos loix ?
Vous ſéduiſez, par votre voix,
Les cœurs échappés à vos charmes.



Les Amours volent ſur vos traces,
Charmés de vos tendres Chanſons ;
Vous les attirez par vos ſons,
Et les retenez par vos graces.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



LA

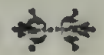
LA VIEILLESSE.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère ?*

QUAND la vieilleſſe commence,
La douceur de ſoupirer
Eſt l'unique jouiſſance
Qu'il ſoit permis d'eſpérer.
L'Amour fuit : l'Amitié tendre
Oſe alors lui reſſembler,
Mais trop peu pour rien prétendre,
Aſſez pour nous conſoler.



Adieu, folle & douce ivreſſe,
Que je pris pour le bonheur !
J'eus des ſens dans ma jeuneſſe ;
Il me reſte encore un cœur.
Que celle à qui je le donne
Daigne en approuver l'ardeur ;
Je dirai : Mes jours d'automne
Ont encor quelque chaleur.



Pour l'Amour, tout eſt martyre,
Enthouſiaſme ou fureur ;
Pour l'Amitié qui ſoupire,
Tout eſt plaiſir & faveur.

Églé règne ſur mon ame,
Sans en troubler le repos,
Et mes deſirs & ma flamme,
N'alarment point mes rivaux.



Je la verrai pourſuivie
Par la foule des Amours,
Et le déclin de ma vie
Jouira de ſes beaux jours.
Tel, ſur ſa tige inclinée,
Un vieux chêne de cent ans
Croit renaître, chaque année,
Avec les fleurs du printems.

M. Moreau.



L' EXCUSE.

AIR : *Babet que t'es gentille !*

J'AVOIS cru que l'Amour
Ne pourroit me ſurprendre ;
Mais Colin, à mon tour,
M'a forcé de me rendre :
Il vint, une fois,
Me trouver au bois ;
J'en fus toute inquiete.
D'abord je ſonge à me cacher ;
Sur mes pas je le vois marcher :
Qu'aurois-je fait pour l'empêcher ?
Maman, j'étois ſeulette ! *Bis.*

Pourquoi me fuyez-vous,
Dit-il, belle Liſette ?
Soudain, à mes genoux,
Le voilà qui ſe jette :
Il me prend la main ;
Quel eſt ſon deſſein ?
Je crains, & je ſouhaite.
Un Amant fait pour tout oſer,
Ne demande qu'un doux baiſer :
Pouvois-je, hélas ! le refuſer ?
Maman, j'étois ſeulette ! *Bis.*

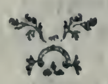
COUPLET

Chanté devant plusieurs jolies Femmes,

AIR : *Lison dormoit dans un bocage.*

DE ces beaux lieux, Nymphes charmantes,
Qui de vous obtiendra le prix ?
Au même degré séduisantes,
Vous enchantez l'œil indécis.
Esprit, gaîté, graces, décence,
Dans quel embarras me voilà !
Attraits par-ci, charmes par-là,
Tiennent tous nos cœurs en balance ;
Flore est ici, Vénus est là :
Ma foi ! choisisse qui pourra.

M. DORAT.



BACCHUS ET L'AMOUR.

AIR *du Vaudeville d'Épicure.*

Vous, qu'ici l'amitié rassemble,
Tendres Amans, heureux Buveurs,
Du Dieu que nous servons ensemble,
Chantons tour-à-tour les faveurs:
Du nom du Dieu que l'Inde adore,
Buveurs, remplissez ce séjour;
Et vous, Beautés jeunes encore,
Sans le nommer, chantez l'Amour.

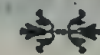


Le loisir plaît à la tendresse:
Mais Bacchus fuit un vil repos;
Le Buveur peut jouir sans cesse:
L'Amant ne jouit qu'à propos.
Le Buveur, dans sa folle ivresse,
Se croit un Roi toujours vainqueur:
L'Amant, soumis à sa Maîtresse,
Ne veut régner que sur son cœur.



Dans cette brillante fougere,
Quand Tircis verse un vin charmant,
Amour, sur sa mousse légere,
Me peint les traits de mon Amant;

Je réunis tout ce que j'aime :
Ma bouche aſpire la liqueur,
Et fait paſſer, à l'inſtant même,
Bacchus & l'Amour dans mon cœur.



Ainſi que l'Enfant de Cythere,
Le Dieu du Vin eſt délicat ;
Tous les deux aiment le myſtere ;
Tous les deux redoutent l'éclat.
Dès que ma bouteille eſt ouverte,
Le vin s'évapore ou s'aigrit :
Dès qu'une intrigue eſt découverte,
L'Amour s'éteint ou s'affoiblit.



Au Dieu qui préſide à la treille,
Amour, tu dois ſouvent ton prix :
Sylvandre, armé d'une bouteille,
Sait enfin triompher d'Iris ;
Le verre à la main, elle oublie
Et ſon devoir & le danger :
L'Amant triomphe, & Bacchus crie :
Mon heure eſt celle du Berger.



D'un Amour délicat & tendre,
Chers amis, célébrons le prix ;
Vous, Buveurs, imitez Sylvandre :
Nous pourrons imiter Iris.

A Bacchus donnons la journée ;
Réſervons les nuits à l'Amour :
L'un peut renaître avec l'année ;
Quand l'autre fuit, c'eſt ſans retour.

CHANSON DE TABLE.

AIR : *Quoi ! ma Voiſine, es-tu fâchée ?*

QUE la contrainte ſoit bannie
De ce ſéjour ;
N'y ſouffrons point la tyrannie
Du Dieu d'Amour :
Hôteſſe charmante, aimable Hôte,
De tout côté ;
L'un nous donne & l'autre nous ôte
La liberté.



LA FONTAINE DE JOUVENCE.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

L'AUTRE matin, je vis Thémire ;
La Belle a neuf lustres passés :
Mais on m'honora d'un sourire,
Et voilà dix ans d'effacés.



A cet âge, on est peu farouche,
Sur-tout quand on est sans témoins :
Je cueille un baiser sur sa bouche,
Et c'est encor dix ans de moins.



Un soupir alors m'encourage ;
Déjà, dans mes transports brûlans,
Tous ses appas sont au pillage,
Et voilà Thémire à quinze ans.

M. MASSON DE MORVILLIERS.



ROMANCE DE M. V**.

Sur la mort de ſa Femme.

N'EST-IL, Amour, ſous ton empire,
Que des rigueurs?
S'il faut prévoir, quand on ſoupire,
Tous les malheurs,
Tes biens n'offrent qu'un vain délire
Aux tendres cœurs.



J'aimois une jeune Bergere,
Belle à ravir;
Cent rivaux, jaloux de lui plaire,
Vinrent s'offrir:
Que d'efforts il me fallut faire,
Pour les bannir!



J'obtins enfin, par ma conſtance
Un tendre aveu;
Ce moment ſeul, lorſque j'y penſe,
Combla mon feu:
Mais cette douce jouiſſance
Dura bien peu.



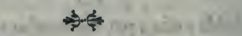
Un mal affreux pour une Belle
Un jour la prend :
Dieu ! m'écriai-je, ſauvez celle
Que j'aime tant ;
Qu'elle vive laide & fidelle :
Je ſuis content.



Le mal, qui porte ſon ravage
Juſques au bout,
Changea les traits de ſon viſage,
Mais non mon goût.
Ah ! la beauté n'eſt qu'une image :
Le cœur eſt tout.



Après tant de maux & de larmes,
J'étois en paix :
Mais il falloit d'autres alarmes
Sentir les traits.
Cruel Amour ! pour qui tes charmes
Sont-ils donc faits ?



Après dix mois de mariage,
Inſtans trop courts !
Elle alloit me donner un gage
De nos amours ;
La Parque cruelle & ſauvage
Trancha ſes jours.

Cette jeune & tendre Bergere,
Prête à mourir,
Me dit : « Ferme-moi la paupiere,
» Prends ce ſoupir ;
» Garde de ma flamme ſincere
» Le ſouvenir ».



Oui, chaque jour, Dieu que j'atteſte !
Je m'en ſouvien ;
Ce ſouvenir cher & funeſte
D'un doux lien
Eſt le ſeul tréſor qui me reſte :
C'eſt tout mon bien.



Vous, que jamais l'Amour ne bleſſe
D'un trait vainqueur,
Le calme & la paix ſont ſans ceſſe
Dans votre cœur :
Mais, hélas ! vivre ſans tendreſſe,
Eſt-ce un bonheur ?

M. VERNE de Genève.

⁂

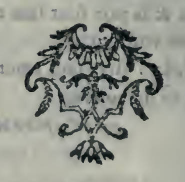
A UNE DAME,

Qui demandoit un In-promptu.

AIR : *Du haut en bas, &c.*

En In-promptu ! . . .
Moi, je n'ai chanté de ma vie,
En In-promptu :
Mais que vos yeux ont de vertu !
Ma foi ! quand on est si jolie,
On a bien droit d'être servie
En In-promptu !

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

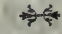


COUPLETS

POUR LA FÊTE D'ALEXANDRINE.

AIR : *Fourniſſez un canal au ruiſſeau.*

EN dépit de l'hiver & des vents
Qui viennent dépouiller la terre,
L'Amour garde un arriere-printems,
Et de fleurs tient pour vous une ſerre;
Il vous les prodigue à foiſon
Dans la plus aimable des fêtes :
Nous voyons régner où vous êtes,
Toujours la belle ſaiſon.



Les fleurs du Pinde ont plus de parfum :
Mais il faut qu'elles ſoient choiſies;
Sans quoi, c'eſt un préſent bien commun,
Qui vaut moins que l'herbe des prairies.
Apollon cueille ces bouquets,
Et ſouvent il en fait cachette :
Mais, pour vous, toujours il nous prête
La clef des divins boſquets.



Mes amis, de plaire on eſt certain,
Qu'on la chante, ou qu'on parle d'elle;
Le nom d'Alexandrine, en refrain,
Donne à l'air une grace nouvelle :
Mais, lorſqu'on vante ſes façons,
Ses beaux yeux, ſa taille légere,
Sa gaîté, ſon talent de plaire,
Ce ne ſont point des chanſons.

M. LE MIERE.



L'ESCLAVAGE VOLONTAIRE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

MA Nœris avoit irrité
Ce bel enfant, Roi de la terre :
Eh quoi ! l'Amour & la Beauté
Sont-ils donc faits pour être en guerre ?



La paix ſe conclut un beau jour :
Mais Nœris avoit quelque ombrage,
Et près d'elle, auſſi-tôt l'Amour
Voulut me laiſſer pour ôtage.



J'y ſuis encore. Ah ! déſormais,
Plus de rançon ! car cette Belle
Sur moi veut régner à jamais :
Moi, je veux ſervir auprès d'elle.



O Nœris ! prolongeons le cours
De notre flamme printaniere :
Le Dieu des cœurs fait les beaux jours,
Plus que le Dieu de la lumiere.



Quand Zéphir a quitté les airs,
Si l'oiſeau pleure ſon abſence,
C'eſt que le retour des hivers
Le condamne à l'indifférence.



Mais pour nous deux, toujours contens
Dans notre chaîne fortunée,
Toute l'année eſt un printems :
Car nous aimons toute l'année.

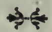
M. Imbert.



LES REGRETS DE L'ABSENCE.

AIR : *Des ſimples Jeux de mon Enfance.*

DES Amours, fidèle interprete,
J'oſe te confier mes feux ;
Gémis, ſolitaire muſette,
Liſis eſt abſent de ces lieux :
Mais il eſt toujours dans mon ame ;
Ses traits y ſont toujours nouveaux :
Ne m'entretiens que de ſa flamme,
Et du dépit de ſes rivaux.



Il n'eſt plus ni fleurs, ni verdure ;
Ces troupeaux paiſſent triſtement ;
Cette onde jette un long murmure ;
Tout ici pleure mon Amant :
Du roſſignol, la voix ſi tendre
Semble avec moi le regretter ;
Ah ! fais qu'il croie encore l'entendre :
Il ſe taira pour l'écouter.



Cher Lisis, quelle est mon ivresse?
Ces sons, perdus dans mes soupirs,
Ajouteroient à ma tristesse,
En me rappellant mes plaisirs.
Rassure une Amante inquiette;
Ne differe plus ton retour;
Viens, & fais taire ma musette,
En me parlant de ton amour.

M. Dorat.

A LA PRINCESSE DE,*

Habillée en Cordelier.

Air : *Turelure.*

Frere Ange de Charolois,
Dis-moi par quelle aventure,
Le cordon de Saint François
Sert à Vénus de ceinture?

M. de Voltaire.



LA POMME.

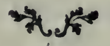
AIR : *De tous les Capucins du Monde*

De vous j'eusse reçu la pomme,
Si j'eusse été le premier homme,
Tant vous avez de droits sur moi !
Si, par une autre destinée,
De Pâris j'avois eu l'emploi,
Cloris, je vous l'aurois donnée.



Jadis, deux autres immortelles,
Plus que Vénus se croyant belles,
De l'avoir osoient se flatter :
Mais de votre sexe, personne
N'ose ici vous la disputer,
Et tout le nôtre vous la donne.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



L'ENNUI PHILOSOPHIQUE.

AIR : *Dans ma Cabanne obscure.*

QUAND l'humeur vient me prendre,
Lorsque je fais du noir,
J'écoute sans entendre,
Je regarde sans voir.
Si de ma léthargie
Je sors par un soupir,
Je sens que je m'ennuie :
Ça fait toujours plaisir.

Madame la Marquise DU DEFFANT.



A MADEMOISELLE,

Que l'Auteur appelloit ſa femme.

Air : *Pour la Baronne.*

Que de ma Femme
J'aime le folâtre enjoûment !
Conſtant dans ma nouvelle flamme ;
Je ne ſerai jamais l'Amant
Que de ma Femme.



Les plus ſauvages
Des habitans de l'Univers,
Lui rendroient d'amoureux hommages ;
Elle embelliroit les déſerts
Les plus ſauvages.



De ſa toilette,
L'art n'ordonne point les attraits ;
Lys & roſes, rien n'eſt d'emplette :
La nature fit tous les frais
De ſa toilette.



Sous cette gaze,
Oh ! quels objets délicieux !
A leur aſpect, mon cœur s'embrâſe :
Ne porterai-je que les yeux
Sous cette gaze.

M. SANTEREAU DE BELLEVAUD.

A DÉLIE.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougere ?*

C'EST pour vous que je reſpire ;
Mes vrais biens ſont mes amours :
Vous avez ſur moi l'empire
Que les Dieux ont ſur vos jours.
Quand je vous vois, tout s'éclaire,
Tout me paroît s'enflammer :
L'Amour vous forma pour plaire ;
Les Dieux m'ont fait pour aimer.



DAPHNE.

Couplets a Madame B***.

Air : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

Vous retracez tous les appas
De cette Nymphe agile,
Dont Apollon ſuivit les pas
Sans la rendre docile ;
Vous avez les traits auſſi doux,
Et la taille auſſi belle :
Mais qu'il faudra nous plaindre tous,
Si vous courez comme elle !



De la même légéreté
Duſſiez-vous être sûre,
Que le prix me ſoit préſenté,
Je tente l'aventure.
L'Amour me rendra plus léger ;
J'en attends la victoire ;
Et ſi vous devenez laurier,
Je reviens à la gloire.



Ah ! quand vous auriez le ſecours
  Des antiques preſtiges ,
Croyez moi , n'ayez point recours
  A de pareils prodiges.
Connoiſſez mieux tout le danger
  D'une métamorphoſe :
Vous ne pouvez jamais changer ,
  Sans perdre quelque choſe.

M. de la Harpe.



A MADEMOISELLE R...,

AUJOURD'HUI MADAME D'EG.

AIR : *J'aime une ingrate Beauté.*

BERGERS, je viens avec vous
Chanter l'aimable Sophie ;
Ce ſoin doit vous être doux :
Heureux qu'on vous le confie !
  Les tréſors du printems
  Ornent déjà ſa tête :
  Uniſſons nos accens,
  Pour célébrer ſa fête.

Les oiſeaux, de leurs chanſons,
Font retentir ce bocage ;
Le thym, ſur nos verds gazons,
Renaît pour lui rendre hommage :
  L'importune chaleur
  Se diſſipe à ſa vue,
  Et la plus douce odeur
  Annonce ſa venue.



A ſes pieds, le jeune agneau
Bondit d'aiſe ſur l'herbette ;
Sa voix rend un ſon plus beau,
Que celui de ma muſette :

Juſques dans nos forêts,
Elle entraîne les Graces ;
Et pour voir tant d'attraits,
Pan vole ſur ſes traces.



Le ſoir, quand de nos ruiſſeaux
Elle cherche l'onde pure,
Zéphire, entre les roſeaux,
Éleve un tendre murmure :
La Nayade rougit
De n'être pas ſi belle ;
Dans l'eau, mon cœur la ſuit,
Et s'y baigne avec elle.



Dans nos prés, ſa belle main
Change en fleurs ce qu'elle touche ;
Les Jeux careſſent ſon teint,
Et les Ris ouvrent ſa bouche :
Elle allume des feux
Dont ſa rigueur s'amuſe :
L'amour brille en ſes yeux,
Et ſon cœur s'y refuſe.

*M. P. DE M***.*



A MADAME**.

AIR *des Francs-Maçons.*

CONSOLEZ-VOUS, si le bel âge
Fuit d'un vol léger :
L'esprit sait de ce vain partage
Vous dédommager.
L'esprit, sur vos riantes traces,
Fixe les roses du printems :
Il n'est qu'un âge pour les Graces,
Et Minerve est de tous les tems.



La brillante saison de Flore
En vain nous sourit :
La fille des pleurs de l'Aurore
Le soir se flétrit.
Tandis que la sage Pomone
Nous comble d'utiles faveurs,
Les présens que nous fait l'Automne,
Pour l'hiver même ont des douceurs.



L'Amour, que la sagesse éclaire,
Vole sur vos pas,
Et vous prêtez à l'art de plaire
De nouveaux appas :

De fleurs les Muſes couronnées,
Vous offrent leurs ſimples préſens :
On ne compte point les années,
Où l'on compte des agrémens.



Le doux plaiſir de vous entendre
Nous ramène à vous ;
Votre raiſon, ſans y prétendre,
Captive nos goûts.
Votre charme ſera durable ;
Le pur ſentiment l'a formé :
Lorſque l'on eſt toujours aimable,
L'on eſt toujours ſûr d'être aimé.



Malgré d'un magique artifice
Les ſecrets vantés,
Circé vit conſtamment d'Ulyſſe
Ses dons rejettés :
Mais ſi l'adroite Enchantereſſe
Avoit pris votre ton vainqueur,
Ulyſſe eût oublié la Grece,
Et l'eſprit eût fixé ſon cœur.



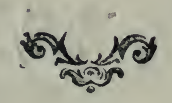
Loin de vos yeux, chaſſez l'image
Du ſombre avenir :
L'art de penſer, pour le vrai Sage,
C'eſt l'art de ſentir.

D'Anacréon fidèles guides,
Les Jeux l'entourerent toujours ;
Et Saint-Évremont, dans ſes rides,
Avoit retenu des Amours.



Pour moi, je brave la vieilleſſe ;
  Elle peut venir :
J'animerai de la tendreſſe
  Mon dernier ſoupir ;
Par un aimable badinage,
Je corrigerai ma raiſon :
Il eſt des plaiſirs de tout âge,
Et des fleurs de toute ſaiſon.

M. D'ARNAUD.



LA CURIOSITÉ PUNIE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

Assis au bord d'une onde pure,
Aminte & Tircis, l'autre jour,
Oublioient toute la nature,
Et ne respiroient que l'amour;
Je m'approchai pour les surprendre :
Un seul instant changea mon cœur;
Des Amans je plaignois l'erreur :
Je le devins, à les entendre.



LES CAPRICES.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

MON destin, auprès de Climène,
Varie à chaque instant du jour ;
Un caprice inspire sa haine,
Un autre lui rend son amour.



Elle m'a dit : Lindor, je t'aime ;
Ton cœur a mérité ma foi ;
Elle m'a dit à l'instant même :
Lindor, je me moquois de toi.



Au moment où sa voix m'appelle
Climène songe à m'éviter :
Je ne vais chercher auprès d'elle
Que le regret de la quitter.



Elle est triste dans mon absence,
Et méprise alors mes rivaux ;
Elle les vante en ma présence,
Et leur parle de mes défauts.



Mes tourmens pour elle ont des charmes :
Elle cherche à les irriter;
Et je la vois verser des larmes,
Lorsque je viens les lui conter.



Je lui portois les fleurs qu'elle aime;
Elle les prit avec dédain :
Elle me donne, le soir même,
La rose qui paroit son sein.



Un jour Climène, moins cruelle,
Avoit pris soin de me calmer,
Et je m'enivrois, auprès d'elle,
Du bonheur de plaire & d'aimer.



Dans la plus profonde tristesse,
Je la vis bientôt se plonger :
Je l'offensois par mon ivresse :
Mes plaisirs sembloient l'affliger.



Elle est simple sans artifice;
Nul Amant n'a tenté sa foi;
Et fidelle dans ses caprices,
Elle n'aime & ne hait que moi.



Beauté si douce & si terrible,
Souvent aimé, jamais heureux,
Que tu sois cruelle ou sensible,
Je n'en suis pas moins amoureux.



Par tes rigueurs ou ton absence,
Cesse de déchirer mon cœur;
Je t'aimerois sans inconstance,
Quand tu m'aimerois sans humeur.

M. DE SAINT-LAMBERT.



A UNE DEMOISELLE,
Nommée DIDON.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

SI Didon, Reine de Carthage,
Eût eu tant d'attraits en partage,
Belle Didon, malgré les Dieux,
Quelque pieux que fût Énée,
Il n'en eût cru que ses beaux yeux,
Et ne l'eût point abandonnée.



Cette Reine ne fut pas sage :
De s'immoler pour un volage,
C'est outrer le beau sentiment.
Je ne sais pas si c'est le vôtre ;
Mais, lorsque l'on perd un Amant,
Je crois qu'il en faut prendre un autre.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



A MADAME***,

SUR LE GAIN D'UN PROCÈS.

AIR *des Folies d'Efpagne.*

Vous triomphez ; ma joie en eft extrême :
Ah ! dès long-tems tout feroit décidé,
Si vous euffiez follicité vous-même :
Mieux que Gerbier, vos yeux auroient plaidé.



Vos doux attraits, brillans fans artifice,
Auroient dicté les Arrêts de la Cour,
Et le bandeau de l'aveugle Juftice
Auroit fait place au bandeau de l'Amour.



Enfin la Cour a jugé votre affaire :
Mais de votre ame ou bien de vos attraits,
Qui doit en vous davantage nous plaire ?
Charmante Églé, c'eft encore un Procès.

M. l'Abbé DE LILLE.



COUPLET.

AIR *de Joconde.*

LUBIN dit à Cloris, un jour :
Qu'on souffre quand on aime !
Je crains, dès qu'on vous fait la cour,
Votre inconstance extrême.
Je sais, lui dit-elle, à tes maux
Un remede suprême :
Veux-tu n'avoir point de rivaux ?
Il faut t'aimer toi-même.



AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

AIR : *Des ſimples jeux de mon enfance.*

LICIDAS prit, dans le bocage,
Un bel oiſeau ſous des buiſſons,
Et crut retenir le volage
Par un ſimple lien de joncs.
Que ta cage n'eſt-elle faite,
Lui diſoit-il ! dès cet inſtant,
J'irois t'offrir à mon Annette ;
Et l'Amour ſait ce qui m'attend.



Annette n'eſt point ſévere :
Ton ramage lui plaira tant,
Que j'obtiendrai de la Bergere,
En échange, un baiſer comptant.
Qu'elle m'en donne un ſeul bien tendre,
Annette doit me l'accorder :
Les autres, je ſaurai les prendre,
Si je n'oſe les demander.



Il dit, & ſongeant à la cage,
Détache une branche d'oſier,
Puis revient, ardent à l'ouvrage,
Croyant tenir ſon priſonnier :

Mais hélas ! il s'eſt fait paſſage ;
Du lien l'oiſeau s'eſt enfui,
Et tous les baiſers, quel dommage !
Se ſont envolés avec lui.

M. Dorat.

LE BOUQUET.

Air : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

Est-il de plus douces odeurs ?
D'où vient que je ſoupire ?
L'Amour s'eſt niché dans ces fleurs ;
C'eſt lui que je reſpire.
Le beau Bouquet ! ... Mais quelle ardeur !
Je me ſens tout de braiſe :
C'eſt qu'il étoit contre le cœur
De ma chere Thérèſe.

M. Favart.



A CLIMÈNE.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

PLUS je vous vois, plus je vous aime :
Rien n'eſt égal à mon ardeur.
Hélas ! que n'êtes-vous de même,
Que ne fixez-vous votre cœur !



L'Aurore aime la fleur nouvelle,
Elle aime le Zéphir ſi doux ;
L'Amour a tant de droits ſur elle,
Qu'elle aime juſqu'à ſon époux.



Pſyché, cette Beauté ſuprême,
Qui de l'Amour bravoit les traits,
Pſyché brûla pour l'Amour même,
D'abord qu'elle eut vu ſes attraits.



Mais je vois mon erreur extrême ;
Un objet a ſu vous charmer :
Narciſſe n'aima que lui-même,
Et c'eſt ainſi que vous aimez.



Pour finir ma cruelle peine,
Et rendre mon ſort ſans égal,
Par pitié, charmante Climène,
Abandonnez-moi mon rival.

A MADAME,

QUI AVOIT EMBRASSÉ L'AUTEUR.

AIR : *Vous qui, du vulgaire ſtupide.*

JE vous aimai dès votre enfance :
Mais il eſt tems de fuir vos coups ;
J'ai bien ſenti mon imprudence,
En goûtant un plaiſir ſi doux.
D'un ſeul baiſer mon cœur friſſonne,
Et c'eſt trop tard qu'il s'apperçoit
Que c'eſt l'Amitié qui le donne,
Quand c'eſt l'Amour qui le reçoit.

M. le Comte DE T**.



L'INCONSTANCE INNOCENTE.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Iris, Thémire & Danaé
Ont en vain reçu mon hommage ;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.



Iris parle ſi tendrement,
Mon cœur eſt ſi foible & ſi tendre,
Que je croyois, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.



Un ſourire engageant & doux,
M'enflamma bientôt pour Thémire :
J'ignorois qu'une autre que vous
Pût auſſi finement ſourire.



Danaé s'offrit dans le bain :
Qu'on eſt aveugle quand on aime !
Aux lys répandus ſur ſon ſein,
Je ne crus voir qu'Aglaé même.



Auſſi, dans les plus doux plaiſirs,
Je cédois à vos ſeules armes;
Mon cœur ne formoit de deſirs,
Que par l'image de vos charmes.

M. le C. DE *B**.*

LE DIXIÈME.

AIR *de Joconde.*

LE jeune Tircis, l'autre jour,
Par neuf baiſers de ſuite,
Venoit de prouver ſon amour
A la jeune Hyppolite :
Elle, qui goûtoit les appas
De ce plaiſir ſuprême,
Lui dit : Berger, ne ſais-tu pas
Qu'on paie le dixième ?



LE SOUVENIR.

AIR : *Félicité paſſée, &c.*

AUPRÈS de mon amie,
Je coulois d'heureux jours :
D'une ſi douce vie,
J'ai vu finir le cours.
Félicité paſſée,
Qui ne peut revenir !
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je, en te perdant,
Perdu le ſouvenir !



On peut être auſſi belle,
On peut autant charmer :
Mais qui peut autant qu'elle,
Qui peut jamais aimer ?
Félicité paſſée, &c.



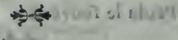
Ce même air que je chante,
Que je chante en pleurant,
Avec ma jeune Amante,
Je l'ai chanté ſouvent.
Félicité paſſée, &c.



Souvent, de cette eau pure
Nous ſuivions les détours :
Quand j'entends ſon murmure,
Je ſonge à nos amours.
Félicité paſſée, &c.



Souvent j'allois l'attendre
Sous ces ormes touffus :
Elle venoit s'y rendre :
Cet heureux tems n'eſt plus !
Félicité paſſée, &c.



Voyez, dans ces aſyles,
Nos chiffres enlacés ;
Dans des jours plus tranquiles,
Ma main les a tracés.
Félicité paſſée, &c.



Combien de fois l'aurore
Fut témoin de nos jeux !
Combien de fois encore
Le ſoir nous vit heureux !
Félicité paſſée, &c.



Elle cessa de vivre,
Quand on nous sépara :
Mon cœur devoit la suivre ;
Rien ne me la rendra !
Félicité passée, &c.



Son image touchante
M'obsede nuit & jour :
Quand on n'a point d'Amante,
Quel poison que l'amour !
Félicité passée, &c.



Lyre tendre & plaintive !
Tes airs sont superflus :
Sur l'infernale rive,
Églé ne t'entend plus !
Félicité passée,
Qui ne peut revenir !
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant,
Perdu le souvenir !

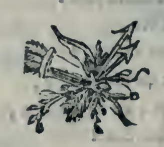
M. Léonard.



CHANSON.

OISEAUX, ſi tous les ans vous changez de climats,
Dès que le triſte hiver dépouille nos bocages,
Ce n'eſt pas ſeulement pour changer de feuillages,
Ni pour éviter nos frimats :
Mais votre deſtinée
Ne vous permet d'aimer qu'à la ſaiſon des fleurs,
Et quand elle a paſſé ; vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

M. DE VOLTAIRE.



A MADAME**.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

POURQUOI vouloir mal-à-propos
Vous piquer de conſtance ?
Cette triſte vertu des ſots
N'eſt plus de mode en France.
Laiſſez aux Belles du commun,
L'honneur d'être conſtante :
Vaut-il mieux n'en rendre heureux qu'un,
Que d'en amuſer trente ?



Ces Belles dont l'antiquité
Conſacra la mémoire,
Avec plus de fidélité,
Auroient eu moins de gloire.
Vénus même, ſans les Amours
Qui naiſſent ſur ſes traces,
A Paphos s'ennuiroit toujours,
Seule avec ſes trois Graces.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



CHANSON A BOIRE.

Air *des Folies d'Efpagne.*

Tout mon efprit, quand je ne fuis point ivre,
Ne me fournit qu'un petit mot ou deux :
Mais quand j'ai bu, je parle comme un livre
Et j'en dis plus cent fois que je ne veux.



A trop aimer, l'ame fe déconcerte ;
L'on perd l'efprit & la raifon qu'on a :
Mais en buvant, elle eft toujours alerte ;
Et l'efprit vient, quand la raifon s'en va.



COMPLAINTE.

COMPLAINTE
D'UNE FEMME A SENTIMENT.

AIR : *De mon Berger volage.*

DANS le ſiécle où nous ſommes,
Qu'on s'aime foiblement !
L'on ne peut, chez les hommes,
Trouver de ſentiment.
Tircis n'eſt point volage :
Mais ſon cœur eſt uſé ;
Se peut-il qu'à ſon âge,
Un cœur ſoit épuiſé ?



Tu jures que tu m'aimes ;
Mais c'eſt ſi froidement !
Tircis, tes ſermens mêmes
Redoublent mon tourment.
Laiſſe le vain langage
Des ſermens ſuperflus ;
Aime-moi davantage,
Et ne le jure plus.



Quels destins sont les nôtres !
Pourquoi suis-tu mes pas ?
Tu n'en aimes point d'autres :
Mais tu ne m'aimes pas.
Quand ton cœur léthargique
N'est plus sensible à rien,
Ingrat, ce qui me pique,
C'est que je sens le mien.



Comment ! rien ne ranime
Tes desirs languissans ! . . .
Ce n'est pas que j'estime
Les vains plaisirs des sens :
Mais que ton cœur s'enflamme
Du moins par mes transports ! . . .
Eh quoi ! même ton ame
A perdu ses ressorts !

M. Collé.



LE CHOIX D'UN MARI.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

SI vous épouſez ce grand-pere,
Savez-vous ce que vous ferez ?
Tous les jours grande & bonne chere ;
Toutes les nuits, vous jeûnerez !



Vous aurez un grand équipage ;
Tous les jours, vous ferez *flores ;*
N'en attendez pas davantage :
Les nuits ne ſont qu'*ad honores.*



Tous les jours, vous ſerez ſervie
D'un vieux conte ou d'un vieux rébus :
Bon ſoir & bonne nuit, ma mie !
Allez vous coucher là-deſſus.



Heureuſe ſi de doux menſonges,
En dormant, vous font quelque bien !
Sans le benéfice des ſonges,
Philis, ne penſez plus à rien.



Que ſi vous choiſiſſez pour maître,
Un mari qui ſoit jeune & dru
Le jour, vous jeûnerez peut-être :
Mais la nuit, bouche, que veux-tu ?



Choiſiſſez bien, quand on vous laiſſe
La liberté dans vos amours,
Tendre Beauté, dans la jeuneſſe,
Les bonnes nuits font les beaux jours.



HÉRO ET LÉANDRE.

AIR : *De Gabrielle de Vergy.*

JE vais vous conter l'aventure
D'un jeune Amant né dans Seſtos,
Dont la mer fut la ſépulture,
Comme il nageoit vers Abidos :
Long-tems il eut le ſort proſpere,
Dans ce trajet ſi dangereux.
Las! il devint trop téméraire,
Pour avoir été trop heureux.



Trompant une injuſte contrainte,
Et les parens & les rivaux,
Léandre, incapable de crainte,
Chaque nuit traverſe les flots.
Héro l'attend : Héro timide,
Fait briller, du haut d'une tour,
Un flambeau qui lui ſert de guide,
Allumé des mains de l'Amour.



Dieux! quel moment, quand cette Belle,
Entre ſes bras, pourra preſſer
L'Amant qui s'expoſa pour elle,
Et qu'il faudra récompenſer.

Il vient..... ſon Amante l'embraſſe,
Ce jeune Dieu vainqueur des flots,
Et le premier baiſer efface
Le ſouvenir de ſes travaux.



Il n'eſt point de bonheur durable :
Telle eſt la loi de l'univers!
Héro, tu parus trop aimable
Aux yeux du Souverain des Mers.
Careſſant une Néréïde,
Il avoit vu, d'un œil jaloux,
L'Amant qui, d'un cœur intrépide,
Va chercher des plaiſirs plus doux.



« Effrayons, dit-il, ſon audace ».
Déjà les flots ſont ſoulevés :
Le bruit de leur courroux menace
Celui qui les a tant bravés.
Léandre, à cet aſpect, balance :
Mais il ſonge au prix qui l'attend.
Dans l'onde auſſi-tôt il s'élance.
J'en ſaiſ qui n'en feroient pas tant.



Il va luttant contre l'orage.
« O Dieu! dit-il, qui me pourſuis!
» Faut-il que mon bonheur t'outrage?
» Je ſens trop que tu m'en punis.

» Ah ! s'il faut que l'onde engloutisse
» Le mortel dont Héro fit choix ,
» Que Léandre , avant qu'il périsse ,
» Soit heureux encore une fois » !



Hélas ! sa derniere espérance ,
Le fatal flambeau s'éteignit.
Il va flottant sans résistance
Dans la tempête & dans la nuit ;
Et cependant , d'horreur saisie ,
Héro , dans sa funeste tour ,
Tremble que la mer en furie
N'ait pas épouvanté l'Amour.



Le jour renaît : pâle & craintive ,
Elle s'avance en frémissant.
Les flots avoient , jusqu'à la rive ,
Porté le corps de son Amant.
Héro le voit ! Ames sensibles ,
Que l'Amour blessa de ses traits ,
Peignez-vous ces momens horribles ,
Et ne les éprouvez jamais !



A sa douleur elle succombe ;
Dans l'onde elle s'ensevelit.
L'Amour , dans une même tombe ,
A Léandre la rejoignit ;

Et chaque jour, ſur ce rivage,
En ſe reprochant ſes fureurs,
Neptune, à ce tombeau ſauvage,
Porte le tribut de ſes pleurs.

ENVOI

A MADAME * * *.

IL ne faut point braver l'orage,
C'eſt un parti trop dangereux;
Il vaut bien mieux, ſur le rivage,
Attendre un inſtant plus heureux.
Mais ſi, pour vous, par imprudence,
J'affrontois l'humide ſéjour,
Je voudrois du moins l'aſſurance
De n'être noyé qu'au retour.

M. DE LA HARPE.



COUPLETS

Chantés devant S. A. S. Mademoiselle de B**, qui se plaignoit du malheur d'avoir dix-huit ans.

Air : *Je suis Lindor, &c.*

Dans ce beau jour, fais grace aux destinées :
Sans honte, on peut compter dix-huit printems.
Console-toi des outrages du tems :
Flore & l'Amour ont ce nombre d'années.

Flore & l'Amour ont fait choix de ton âge,
Et leur vieillesse est l'ornement des Cieux :
Reçois l'encens que l'on brûloit pour eux ;
Tu plais de même, on t'aime davantage.

Graces, vertus, dans toi tout intéresse ;
Sur toi le sort épuisa ses présens ;
Et ton beau teint, malgré le poids des ans,
Conserve encor la fleur de la jeunesse.



Filles du Styx, que le tems se repose,
Et qu'il s'endorme au bruit de vos fuseaux ;
Hébé Bourbon est du sang des Héros,
Et le laurier doit garantir la rose.

M. Dorat.

LA MÉTAMORPHOSE.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

ON file, avant d'être époux,
Le tiſſu de ſon eſclavage ;
L'Amant eſt rampant & doux :
Le ver-à-ſoie eſt ſon image.
Dans ſes propres nœuds renfermé,
Il devient froid, inanimé :
Mais bientôt, forçant ſa priſon,
Il s'envole en papillon.

M. FAVART.



A UNE DAME,

Qui étoit malade, & qui avoit dit à l'Auteur que, s'il vouloit chanter, il la guériroit.

AIR : *Lisette est faite pour Colin.*

Quoi ! je vous guéris en chantant !
La recette est nouvelle :
Aussi glorieux que content
D'une cure si belle,
Je veux chanter à tout instant,
Pour vous rendre immortelle.



Orphée enleva, par son chant,
Sa femme au noir rivage :
Mais, pour un objet plus charmant,
Je fais bien davantage,
Puisqu'en chantant auparavant,
J'épargne le voyage.

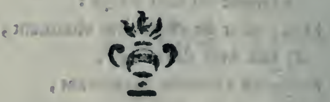
M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



L'ENFANCE.

AIR : *Au bord d'un clair ruisseau.*

JULIE est sans desir :
C'est un bouton de rose
Que la nature arrose,
Et dispose à s'ouvrir :
Dans son cœur sans détour,
Il n'est pas jour encore ;
Il attend pour éclore,
Quelque rayon d'amour.



LE COUPLE HEUREUX.

AIR : *Enfans de quinze ans*, ou *Dodo, l'Enfant do.*

DORIS & Colin ſont Amans,
Et n'ont de bien que leur tendreſſe ;
Doris & Colin ſont contens,
Vont danſant & chantant ſans ceſſe :
Une fois que l'on s'aime bien,
Tenez, on ne manque de rien.
Aimons, aimons tous ;
Il n'eſt pas de bien plus doux.



Le monde eſt pour eux ſans attraits :
Ils trouvent la foule gênante ;
Ils n'ont pas beſoin d'un palais :
Une grotte ſeule les tente.
Une grotte ! ah ! l'heureux ſéjour !
C'eſt tout ce qu'il faut à l'amour.
Aimons, aimons tous ;
Il n'eſt pas de bien plus doux.



La faveur que leur tendre amour
Desire du reste du monde,
C'est de les laisser, nuit & jour,
Dans leur solitude profonde.
Dans l'univers, pour vivre heureux,
N'est-ce pas assez d'être deux ?
Aimons, aimons tous ;
Il n'est pas de bien plus doux.



Si Colin promène ses yeux
Sur les richesses de la terre,
Colin n'en paroît envieux,
Que pour en combler sa Bergere ;
Il donneroit pour un baiser,
Tout ce qu'on peut en amasser.
Aimons, aimons tous ;
Il n'est pas de bien plus doux.



Les roses qui flattent ses yeux,
Le sein de Doris les recèle ;
Les parfums les plus précieux,
Sont sur les levres de la Belle ;
Les trésors dont il est épris,
Sont ceux qu'il dérobe à Doris.
Aimons, aimons-nous ;
Il n'est pas de bien plus doux.



Si Doris & Colin distraits,
Contemplent quelque fleur nouvelle;
Colin, dit-elle, est bien plus frais!
Doris, dit-il, est bien plus belle!
S'ils sont tentés de la cueillir,
C'est tous les deux pour se l'offrir.
Aimons, aimons tous;
Il n'est pas de bien plus doux.

Des prés & des vallons charmans,
La riante & tendre verdure,
Est, pour nos deux jeunes Amans.
Un lit dressé par la nature:
L'Amour, caché sous ce tapis,
Arrête Colin & Doris.
Aimons, aimons tous;
Il n'est pas de bien plus doux.

M. Rochon de Chabannes.



LA FOLIE RAISONNABLE.

AIR *de Joconde.*

JUSQU'ICI j'ai craint la raiſon ;
La faute eſt pardonnable :
Mais Églé trouve la façon
De nous la rendre aimable.
Sans le pouvoir de ſes attraits,
Je ſerois raiſonnable :
Je deviens plus foux que jamais,
Et je ſuis excuſable.



LE MOINEAU DE LESBIE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

GRACES, pleurez, pleurez Amours;
Le Moineau chéri de Lesbie
Vient de finir ſes heureux jours :
Les Dieux lui portoient trop d'envie.



Elle l'aimoit plus que ſes yeux :
Il étoit ſi beau, ſi fidèle!
Mille baiſers délicieux
L'enchaînoient toujours auprès d'elle.



Si quelquefois il voltigeoit,
Un ſigne, la moindre careſſe,
Tout auſſi-tôt le ramenoit
Sur le beau ſein de ſa maîtreſſe.



Mais, hélas! cet aimable oiſeau
Deſcend ſur le ſombre rivage!
Parque inhumaine, ton ciſeau
De l'Amour a détruit l'ouvrage!



Inflexible Divinité,
Rien n'amollit ton cœur barbare ;
Sous tes coups tombe la beauté
Dans l'affreuse nuit du Tartare.

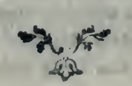


O toi, qui faisois les plaisirs
De ma chere & tendre Lesbie !
Quoi ! tu meurs ! ses pleurs, ses soupirs,
Ne peuvent te rendre à la vie !



Oiseau digne d'un meilleur sort,
Objet de l'amour le plus tendre,
Vois quels regrets cause ta mort,
Par les pleurs que tu fais répandre.

M. Rigoley de Juvigny.



ROMANCE DE LAURE.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougere !*

EN s'éloignant de ſa Muſe,
L'Amant de Laure, en ces mots,
Du rivage de Vaucluſe,
Fit retentir les échos :
Adieu, témoins de ma flamme,
Lieux charmans, heureux ſéjour,
Bords enchantés, où mon ame
Ne reſpire que l'amour.



La blancheur du teint de Laure
Eſt le lys de la candeur ;
La roſe qui la colore
Eſt celle de la pudeur ;
Sa taille égale en ſoupleſſe
Le jeune & tendre roſeau,
Et, pour les cœurs qu'elle bleſſe,
Ses cheveux ſont un réſeau.



De la Nymphe la plus belle,
Veut-on vanter les attraits :
On la compare avec elle,
On dit qu'elle a de ſes traits.

Veut-on flatter une Muſe,
Sur la douceur de ſes chants ;
On dit : Celle de Vaucluſe
N'en eut pas de plus touchans.



Ce n'eſt point l'art qui nous touche,
Lorſqu'elle enchante nos ſens ;
C'eſt ſon cœur qui, ſur ſa bouche,
Vient animer ſes accens :
Ce cœur ſenſible & fidèle,
S'il peut s'enflammer un jour,
Eſt l'offrande la plus belle
Qu'ait encore reçu l'Amour.



Vous, qu'un fol eſpoir attire,
Que vous aimez foiblement !
Laure n'avoit qu'à ſourire,
Pour rendre heureux ſon Amant.
Hélas ! ſans ſonger à plaire,
Je me laiſſois enflammer,
Et ne voulois pour ſalaire,
Que le plaiſir de l'aimer.



En répondant à mes plaintes ;
Échos, vous avez appris

Quels ſont les vœux & les craintes
D'un cœur tendre & bien épris.
N'oubliez pas ce langage ;
Et ſi Laure, quelquefois,
Vient rêver ſur ce rivage,
Imitez encor ma voix.



Dites-lui que de ſes charmes,
Tous mes ſens ſont agités ;
Dites-lui que de mes larmes,
Tous mes pas ſeront trempés :
Ma voix ne chantera qu'elle ;
Mon ſouvenir ne ſera
Qu'un miroir toujours fidèle,
Où l'Amour me la peindra.

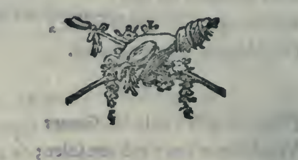


Dites-lui qu'en vain les Graces
Viendroient pour me conſoler ;
Que les Amours, ſur mes traces,
Loin d'elle auroient beau voler :
A leur troupe enchantereſſe,
Je dirois, dans mes douleurs :
Rendez Laure à ma tendreſſe,
Ou laiſſez couler mes pleurs.



Mais si Laure m'est ravie,
Si je ne dois plus la voir,
Je perdrai bientôt la vie,
Quand j'aurai perdu l'espoir.
Puisse la Parque appaisée,
Me laisser, après ma mort,
Préférer à l'Élisée
Les ombrages de la mort.

M. MARMONTEL.



L'AMOUR ET LES NYMPHES.

AIR : *Dans un Bois solitaire & sombre.*

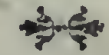
AUPRÈS d'une féconde source,
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour, fatigué de sa course,
Dormoit sur un lit de roseaux.



Les Nayades, sans défiance,
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes, en un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.



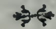
Ma sœur, que sa bouche est vermeille,
Dit l'une, d'un ton indiscret!
L'Amour, qui l'entend, se réveille,
Et se félicite en secret.



Il cache ses desseins perfides,
Sous un air engageant & doux :
Les Nymphes, bientôt moins timides,
Le font asseoir sur leurs genoux.



Eucharis, Naïs & Thémire,
Couronnent ſa tête de fleurs:
L'Amour, d'un gracieux ſourire
Répond à toutes leurs faveurs.



Mais, bientôt, aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit & le jour,
Ces indiſcrettes Immortelles
Connurent le perfide Amour.



Ah! rendez-nous, Dieu de Cythere,
Diſent-elles, notre repos!
Pourquoi le troubler, téméraire?
Nous brûlons au milieu des eaux!



Nourriſſez plutôt ſans vous plaindre,
Repond l'Amour, mes tendres feux;
Je les allume quand je veux:
Mais je ne ſaurois les éteindre.

*M. le C. DE B**.*



PARODIE

De la Romance du Tonnelier.

Sur le même air.

Plus enfant que sa poupée,
Iris, au bord d'un ruisseau,
Disposoit, pour sa pipée,
Ses lacets & son réseau ;
De surprise elle est frappée :
Dieux ! dit-elle, quel oiseau !

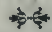


C'est la beauté, la jeunesse :
Mais il vole, il fend les airs.
Ah ! dit-elle avec ivresse,
S'il se prenoit dans mes fers,
Je le baiserois sans cesse :
Que ses jours me seroient chers !



Elle suit l'enfant qui vole,
Et qui rit de ses desirs :
La jeune Iris se désole,
Et croit voir fuir ses plaisirs.

Un vieillard qui la conſole,
Arrête ainſi ſes ſoupirs.



Belle, tremblez de l'atteindre :
C'eſt un dangereux vautour ;
Vous en avez tout à craindre ;
Apprenez que c'eſt l'Amour :
Hélas ! il faudra vous plaindre,
S'il ſe laiſſe prendre un jour.

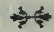
M. Bret.



LA DOUCEUR ET LA BEAUTÉ.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

UN jour la Beauté, vaine & fiere,
Reçut avis que la Douceur
Lui difputoit l'honneur de plaire,
Et le don de parler au cœur.



Soudain, jaloufe & furieufe,
Elle porta fa plainte aux Cieux :
L'affaire devint férieufe;
On la plaida devant les Dieux.



Auprès du tribunal célefte,
La Beauté fit un grand éclat;
Un doux langage, un air modefte,
De l'autre furent l'Avocat.



Le Deftin, leur Juge & leur Maître,
Tout entendu, trois fois touffa;
Puis fon bon fens fe fit connoître,
Par cet Arrêt qu'il prononça.



Sans vous deux, l'Amour ne peut être ;
Ses jours seroient mal assurés :
Vous, Beauté, vous le ferez naître ;
Vous, Douceur, vous le nourrirez.

AUX AMANS.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

AIMONS, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystere :
Ce n'est pas l'amour qui nous perd,
Mais la maniere de le faire.



POUR LA FÊTE DES ROIS.

AIR : *Pour passer doucement la vie.*

LE sort tour-à-tour nous couronne,
Et nous donne une autorité
Que, sans foiblesse, on abandonne,
Comme on en jouit sans fierté.



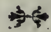
Ainsi que le tems, le vin coule ;
Du meilleur, pour nous, on fait choix ;
Et c'est là la divine Ampoule,
Qui sert au sacre de nos Rois.



Tous nos jours sont des jours de fêtes ;
La paix règne dans notre Cour ;
Nous n'entreprenons des conquêtes,
Que sous les drapeaux de l'Amour.



Jamais l'intérêt ne nous brouille,
Bacchus sait nous accorder tous :
Quand le sceptre tombe en quenouille,
L'Empire n'en est que plus doux.



Ce que l'on dit dans notre Empire,
Ne doit point être répété ;
On commettoit, en l'osant dire,
Un crime de leze-Majesté.



Vous régnez avec moi, ma Belle ;
Partagez des honneurs trop courts :
Si ma couronne étoit réelle,
Vous seriez Reine pour toujours.

M. L'Abbé DE LATTAIGNANT.



L'OMBRE DE GABRIELLE,

ROMANCE.

AIR *de la Romance de Gabrielle.*

CHARMANTE Gabrielle,
Toi si chere à nos cœurs,
Que ton ombre fidelle
Se couronne de fleurs :
Paris te rend hommage
En ce moment ;
Il applaudit l'image
De ton Amant.



Adorable Maîtresse
Du plus grand des HENRIS,
Que j'aime ta foiblesse !
Combien je te chéris !
C'est trop peu qu'une Belle
Puisse charmer ;
Pour se rendre immortelle,
Il faut aimer.



Nos rives retentiſſent
Du nom de ton Héros ;
Ses palmes refleuriſſent
Sous de rians pinceaux ;
Ils ſemblent nous le rendre :
Chez les François,
Un Roi gai, brave & tendre,
Ne meurt jamais.



Que dis-je ? il reſſuſcite !
Il vient nous conſoler !
LOUIS déjà l'imite,
Et veut lui reſſembler :
L'ame & les ſoins d'un pere,
Il les aura ;
Ce qu'HENRI vouloit faire,
Il le fera.

M. DORAT.



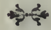
A MADAME**.

AIR : *Vous l'ordonnez, &c.*

Le Dieu du Pinde & le Dieu de Cythere,
Sur vos attraits se disputoient un jour :
C'est sa beauté qu'on aime, dit l'Amour;
C'est son esprit, dit l'autre, qui sait plaire.



Hélas! comme eux, dans un débat semblable,
Qui ne seroit embarrassé du choix ?
En vous voyant, on adore à la fois
La beauté sage, & la sagesse aimable.



Belle F**, on ne peut se soustraire
Au sentiment par vous-même inspiré :
On n'en dit rien ; mais au moins sachez gré
Des longs efforts qu'on se fait pour le taire.



A le dompter, on ne sauroit prétendre :
Il nous faudroit, soit dit sans vous fâcher,
Votre vertu, pour pouvoir le cacher,
Ou vos accens, pour vous le faire entendre.

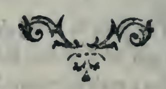
M. BLIN DE SAINMORE.

LES CHIFFRES EFFACÉS.

AIR : *Jusques dans la moindre chose.*

SUR le sable de ces rives,
Nos chiffres, par toi tracés,
Par les ondes fugitives,
Furent bientôt effacés :
Mais cet amoureux emblême,
Malgré sa fragilité,
Dura plus que l'amour même,
Qu'il avoit représenté.

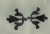
M. DE *P**.*



PORTRAIT.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

A THÉMIRE, ne doit-on pas,
Sans héſiter, donner la pomme ?
De ſon ſexe elle a les appas,
Et les vertus d'un galant homme.



Sans vouloir plaire, elle en plaît mieux,
Et n'eſt coquette ni farouche ;
Les graces brillent dans ſes yeux,
Et la vérité ſur ſa bouche.



Son cœur, ſenſible à l'amitié,
Eſt incapable de foibleſſe :
Le nom d'amour lui fait pitié,
Mais ſans offenſer ſa ſageſſe.



Cette louange eſt un encens,
Que l'on eſt forcé de lui rendre :
Mais elle aime mieux, en tout tems,
La mériter que de l'entendre.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

LES AILES DE L'AMOUR.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

C'EST le cœur même qui preſcrit
Les loix qu'Amour impoſe ;
Le ſceptre dont il nous régit,
Eſt un ſceptre de roſe :
Loin de reſtraindre nos deſirs
Dans des bornes cruelles,
Pour voler après les plaiſirs,
Il nous prête ſes aîles.



LE CHOIX.

AIR : *Dans un Bois solitaire & sombre.*

C'EST l'Amour qui me fait écrire ;
C'eſt l'Amour qui me fait parler :
Lui-même il a monté ma lyre ;
De ſes dons il vient me combler.



L'autre jour, cet aimable Maître,
Avec un ſourire charmant,
Me dit : Je voudrois reconnoître
Ton zèle & ton attachement.



Choiſis, de mon aîle volage,
Ou de mon flambeau radieux ;
Que mon carquois ſoit ton partage,
Ou mets mon bandeau ſur tes yeux.



Garde, Amour, ton aîle légere :
Ah ! loin de vouloir voltiger,
Qu'un nouveau nœud, à ma Glycere,
S'il ſe peut, vienne m'engager !



Ton flambeau me feroit contraire;
Doit on éclairer le plaisir ?
Vu de trop près, il fait moins plaire,
Et satisfait moins le desir.



De ton carquois ferois-je usage ?
Eh ! quels traits aurois-je à lancer ?
Glycere accepte mon hommage,
Je n'ai plus de cœur à blesser.



Mais si l'erreur est nécessaire,
S'il faut écarter le flambeau,
Mon choix est fait, Dieu de Cythere,
Daigne me donner ton bandeau.

M. D'ARNAUD.



L'ATTENTE.

AIR : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

LE Plaisir, couronné de fleurs,
Vient voler sur la table ;
Il attend, pour charmer nos cœurs,
Un moment favorable.
Belle Zéphise, où tu n'es pas,
Pourroit-il nous séduire ?
Il a besoin de tes appas,
Pour former son empire.



Viens réveiller, sous cet ormeau,
L'esprit & la saillie ;
On t'attend auprès d'un tonneau,
Qu'a percé la Folie.
Le Champagne est prêt à partir ;
Dans sa prison il fume,
Impatient de te couvrir
De sa brillante écume.



Sais-tu pourquoi ce vin charmant,
Lorsque ta main l'agite,
Comme un éclair étincelant,
Vole & se précipite ?

Bacchus en vain, dans ſon flacon;
Retient l'Amour rebelle;
L'Amour ſort toujours de priſon,
Sous la main d'une Belle.

*M. le C. DE B***.*

---

*A MADEMOISELLE**,*

Qui demandoit un In-promptu.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

IL ſeroit bientôt fait, Mélite,
Si le Dieu dont je ſuis la Cour
Inſpiroit les vers auſſi vîte,
Que vos yeux inſpirent l'amour.

M. ROYOU.



L'HEURE DU BERGER.

A I R *d'Alexis.*

Vous qui, de l'amoureuse ivresse,
Fuyez la loi,
Approchez-vous, belle Jeunesse,
Écoutez-moi.
Votre cœur a beau se défendre
De s'enflammer :
Le moment vient, il faut se rendre,
Il faut s'aimer.



Hier, au bois, ma chere Annette
Prenoit le frais ;
Elle chantoit sur sa musette :
N'aimons jamais.
M'approchant alors par derriere,
Sans me nommer,
Je dis : Vous vous trompez, ma chere ;
Il faut aimer.



En rougissant, la Pastourelle
Me répondit :
D'Amour, la fleche est bien cruelle ;
On me l'a dit.

A treize ans, le cœur eſt trop tendre,
Pour s'enflammer ;
C'eſt à vingt ans qu'il faut attendre,
Pour mieux aimer.

Lors, je lui dis : La beauté paſſe
Comme une fleur ;
Un ſouffle, bien ſouvent, l'efface
Dans ſa fraîcheur ;
Rien ne peut, quand elle eſt flétrie,
La ranimer :
C'eſt quand on eſt jeune & jolie,
Qu'il faut aimer.



Belle amie, à ſi douce atteinte,
Cédez un peu ;
Cet Amour, dont vous avez crainte,
N'eſt rien qu'un jeu.
Annette ſoupire, & commence
A s'alarmer :
Mais ſes yeux m'avoient dit d'avance :
Il faut aimer.



L'air étoit frais, l'inſtant propice,
Le bois touffu :
Annette fuit, le pied lui gliſſe ;
Tout eſt perdu.

L'Amour, la couvrant de ſon aîle,
Sut l'animer :
Hélas ! je vois trop, me dit-elle,
Q'il faut aimer !



Les oiſeaux, témoins de l'affaire,
Se baiſoient mieux ;
L'onde, plus tard qu'à l'ordinaire,
Quittoit ces lieux ;
Les roſes s'empreſſoient d'éclore,
Pour embaumer ;
Et l'écho répétoit encore :
Il faut aimer.

M. le Chevalier DE *P***.



COUPLET.

AIR *de Joconde.*

SI Tircis alloit deviner
  Combien il m'intéresse,
Je ne pourrois me pardonner
  L'excès de ma foiblesse.
Helas! contraignez-vous, mes yeux;
  Vous avez l'air trop tendre:
Mon cœur, taisez bien tous mes feux;
  Un soupir peut s'entendre.

Madame DE *CASSINI.*



LA FUITE INUTILE.

AIR : *Des ſimples Jeux de mon enfance.*

L'AUTRE jour, j'apperçus Liſette,
Triſte, & déjà loin du hameau,
Avec panetiere & houlette,
Mais ſans ſon chien, ni ſon troupeau.
Je lui dis : Où vas-tu, la Belle,
Avec l'air de te déſoler ?
Je fuis l'Amour, me répond-elle,
Et ſi loin, qu'il n'y puiſſe aller.



Ton erreur, lui dis-je, eſt extrême ;
Un vain dépit te fait la loi ;
Ton cœur te ſuit : ſi ton cœur aime,
L'ennemi voyage avec toi.
Reviens parmi nos Paſtourelles,
Si tu n'as pas d'autres ſecours :
Le Dieu que tu fuis a des aîles :
Il te rattraperoit toujours.

M. DORAT.



LE SOUVENIR.

AIR : *Dans un Bois solitaire & sombre.*

De nos jours remplissons l'espace,
Au gré de nos plus chers desirs ;
La vie est un instant qui passe :
Il faut le donner au plaisir.



Au soir ténébreux de la vie,
Si le cœur doit se reposer,
Puissé-je encore chanter, Sylvie,
Le trait dont tu sus me blesser.



Que ton souvenir me console
Des beaux jours que j'aurai perdus :
Quand l'âge du bonheur s'envole,
On vit dans l'âge qui n'est plus.

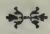
M. LÉONARD.



LA GUÉRISON DANGEREUSE.

AIR : *Sur un ſoupçon trop incertain.*

J'AVOIS chanté le Dieu d'Amour ;
Mes accords avoient ſu lui plaire :
O Daphnis, me dit-il un jour,
Qu'exiges-tu pour ton ſalaire ?
Je veux, lui dis-je, être amoureux :
Mais je hais les Amans fidèles.
Amour, Amour, pour être heureux,
Je n'ai beſoin que de tes aîles.



Zilla, ſur l'heure, à mon côté,
Vint offrir ſon joli corſage ;
L'Amour reprit ſa liberté,
Et je rentrai dans l'eſclavage.
De mes vœux, l'Amour s'offenſa ;
La Beauté punit mon offenſe.
Cœurs inconſtans, fuyez Zilla :
Zilla guérit de l'inconſtance.

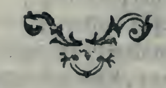
M. IMBERT.



A THÉMIRE.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

N'AURIEZ-VOUS pas, dans votre cœur,
Gardé quelque étincelle
De ce feu dont la vive ardeur
Devoit être éternelle ?
Quoi ! l'auriez-vous laiſſé mourir ?
Je ne puis le comprendre.
Un ſi beau feu ne peut finir....
Eh ! remuons-en la cendre !



LE

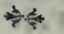
LE PARADIS DE MAHOMET.

AIR : *Il faut aimer, c'eſt la loi de Cythere.*

O MAHOMET ! ton Paradis des Femmes
Eſt le ſéjour de la félicité !
C'eſt le vrai bien qui convient à nos ames ;
Sans les Amours, qu'eſt l'immortalité ?
O Mahomet ! ton Paradis des Femmes
Eſt le ſéjour de la félicité !



Prés émaillés de mille fleurs nouvelles,
Vous le cédez à l'éclat de ces lieux :
Voilà les fleurs, les roſes les plus belles !
Faut-il, hélas ! n'en jouir que des yeux ?
O Mahomet ! &c.

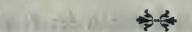


En contemplant le cercle de ces Dames,
Au rang des Dieux, je me crois tranſporté :
L'émotion qui paſſe dans nos ames
Eſt le garant de leur Divinité.
O Mahomet ! &c.



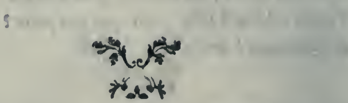


Aimons, buvons : que notre ſang bouillonne,
Tout agité par ce double tranſport ;
Que chacun tombe aux pieds de ſa patronne :
Mais que l'Amour l'en releve d'abord,
O Mahomet! &c.



Quel changement dans tout tant que nous ſommes,
Si vous cédez à l'ardeur de nos feux !
Vous ne voyez en ces lieux que des hommes :
Un peu d'amour, vous y verrez des Dieux.
O Mahomet! ton Paradis des Femmes,
Eſt le ſéjour de la félicité.

M. Rochon de Chabannes.



A DEUX JOLIES FEMMES

Qui ſe querelloient ſouvent.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

VOUS partagez entre vous deux
L'Empire de Cythere,
Et vous avez reçu des Dieux
Tout ce qu'il faut pour plaire,
Contentes d'un deſtin ſi doux,
Régnez d'intelligence,
Et, pour votre honneur, aimez-vous,
Du moins en apparence.



Pour vous aimer ſincérement,
Vous êtes trop aimables;
L'une envers l'autre, à tout moment,
C'eſt être trop coupables :
Pour inſpirer de tendres feux,
Vos graces ſont égales,
Et vous êtes bien, toutes deux,
Dignes d'être rivales.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



A ZÉLIS.

AIR : *Le jeune Berger qui m'engage.*

DU Dieu qui fait que l'on ſoupire,
Ceſſez d'appréhender les feux ;
Zélis, on a tort de vous dire
Qu'il rend tous les cœurs malheureux.
On peut, à ſes ardeurs divines,
Céder ſans de fâcheux retours :
Quoique la roſe ait des épines,
On ne s'y pique pas toujours.



A L'OREILLER DE GLYCERE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

RÉVELE tes ſecrets au jour,
Oreiller foulé par Glycere,
Duvet, plumage de l'Amour,
Ou des colombes de ſa mere.



Ne me dis pas ce que l'on voit,
Quand ſa main, quand Zéphir entr'ouvre
Le lit heureux qui la reçoit,
Ou l'heureux voile qui la couvre.



Ne me dis pas ce que l'on ſent,
Quand ſa bouche voluptueuſe
Baiſe le tiſſu careſſant
Qui preſſe ta plume amoureuſe.



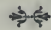
Va ! quand l'Amour, à tes portraits,
Prêteroit ſa bouche divine,
Tous les appas que tu peindrais,
Vaudroient-ils ceux que je devine ?



Dis-moi plutôt, dis-moi comment
Et combien de fois ta Maîtresse
Répete ces doux mots d'Amant,
Et de plaisir & de tendresse.



Dis-moi plutôt combien de pleurs
Baignent le lin qui te décore,
Quand, par hasard, j'orne de fleurs
Le sein de Nêris ou d'Aglaure.



L'autre jour, j'obtins un baiser:
Elle me dit: « Tu vois, je t'aime!
» Tu peux.... mais garde-toi d'oser,
» Et défends-moi contre moi-même ».



Ivre d'amour & de desir,
Je respectai son innocence;
Je n'ai perdu que le plaisir,
Et j'ai conservé l'espérance.



Un baiser charma nos adieux;
Tu la vis bientôt, solitaire,
Attendre, sur son lit oiseux,
Un pavot doux & salutaire.



Tu la vis, fortuné couſſin !
Hélas ! dis-moi, ſoupiroit-elle ?
Sentois-tu palpiter ſon ſein,
Emprisonné ſous la dentelle ?



La Beauté ſeule, entre deux draps,
Eſt moins timide & plus émue :
Son ame, ainſi que ſes appas,
Entre deux draps, eſt preſque nue.



Mille autres, oreiller charmant,
A tes ſecrets peuvent prétendre :
Mais, crois-moi, dans ce peuple Amant,
Le plus aimable eſt le plus tendre.



Hélas ! tu ne m'as jamais vu :
Puiſſes-tu quelque jour m'entendre !
Peut-être mon nom t'eſt connu ;
Ma Glycere a pu te l'apprendre.



Oh ! quand pourrai-je, près de toi,
Dans mes bras, la voir moins farouche,
Me peindre le plus doux effroi,
Et ſe raſſurer ſur ma bouche ?

Hier, je lui ferre la main :
Son œil s'anime, elle foupire,
Puis elle dit : « Reviens demain » !
Rougit, pâlit & fe retire.



Dieux, en croirai-je un doux efpoir ?
Eft-ce mon bonheur qu'elle annonce ?
Cher oreiller, j'irai ce foir,
Près de toi, chercher fa réponfe.

M. Grouvelle.



LE SOUHAIT.

AIR : *Sortez de vos retraites.*

SERIN je voudrois être,
Pour fêter, dans mes chants,
Les beaux jours que font naître
Thémire & le Printems,
Pour la fuivre au bocage,
Voler fur fon chemin,
Ou, de peur de la cage,
Me fauver dans fon fein.



Là, je lui fais deux rofes,
Que j'irois becqueter;
Pour fes levres mi-clofes,
Il faudroit les quitter;
Ne fachant, auprès d'elle,
Où fixer mon defir,
Chaque vol infidèle
Me vaudroit un plaifir.



Dans ces doux exercices,
Je pafferois le tems,
Entouré de délices,
Sans prévoir les tourmens;

Puis le ſoir, avec l'ombre,
J'irois, ivre d'amour,
Conter à la nuit ſombre
Tous les plaiſirs du jour.

M. DORAT.

A UNE JOLIE FEMME,

Qui vouloit que l'Auteur fît un Couplet ſur ſes Genoux.

AIR : *Triſte Raiſon, &c.*

SUR vos genoux, ô ma belle Eugénie,
A des Couplets, je ſongerois en vain :
Le ſentiment vient troubler le génie,
Et le pupître égare l'Écrivain.

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.



LE VER-A-SOIE.

AIR *de Joconde.*

AIMABLE & tendre vermiſſeau,
Qui paſſez votre vie
A filer votre heureux berceau,
Sous les yeux de Sylvie,
Ménagez le feuillage vert,
Que ſa main vous préſente;
Laiſſez-nous rêver à couvert
Au mal qui nous enchante.



C'eſt par la chaleur de ſon ſein,
Qu'Amour vous fit éclorre :
Eſt-il un plus heureux deſtin?
Que vous faut-il encore?
J'aurois tous les Dieux pour rivaux,
Auprès de ma Bergere,
Si, comme vous, par mes travaux,
J'avois l'art de lui plaire.



De votre tiſſu précieux
Vous nous cachez la trame;
Ainſi je dérobe à ſes yeux
Le ſecret de mon ame.

Mon cœur, de ſa tendre priſon
Trouve en vous le modèle :
Mais vous deviendrez papillon,
Et je ſerai fidèle.

A MADAME**.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

OUI, mon adorable Thémire,
J'apperçois ſans ceſſe & j'admire
Des graces dans vos mouvemens,
Dans vos moindres faits des miracles ;
Vos regards ſont des ſentimens,
Et vos diſcours ſont des oracles.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



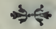
LE LEVER DE L'AURORE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

QUEL ſpectacle qu'un beau matin,
Répétoit Lucette à ſa mere !
Que j'aime à voir un ciel ſerein,
Que, par dégré, l'aurore éclaire !



Les oiſeaux volent au-devant,
La célébrant par leur ramage,
Comme un peuple fidèle attend
Son Souverain à ſon paſſage.



Auſſi, dès la pointe du jour,
De ſon lit s'échappoit Lucette,
Rapportant toujours, au retour,
Quelques plis à ſa coletette.



On diſoit qu'un Zéphir badin
S'étoit joué dans ſa parure ;
Il n'eſt que lui, qui, ſi matin,
Soit éveillé dans la nature.



Ce Zéphir eſt bien attrayant,
Se diſoit la maman ſévere !
La fille un jour part ; à l'inſtant,
Tout doucement la ſuit ſa mere.



Dans un réduit bien ténébreux,
La petite court voir l'Aurore ;
Et ce Zéphir ſi dangereux,
Eſt un beau Garçon qu'elle adore.



On conçoit bien, en pareil cas,
Le bruit qu'une maman peut faire !
Eh ! mais ! d'où vient tout ce fracas,
Dit Lucette, d'un ton ſincere ?



Le ſoleil a plus de ſplendeur,
Obſervé d'une grotte obſcure ;
Et Monſieur eſt un Amateur :
Nous étudions la nature.

M. LE PRIEUR.



ROMANCE.

AIR : *Défiez-vous sans cesse.*

O MA tendre musette!
Musette des Amours!
Toi, qui chantois Lisette,
Lisette & les beaux jours!
D'une vaine espérance,
Tu m'avois trop flatté :
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'Amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux :
Je croyois que son ame
Sentoit les mêmes feux :
Lisette, à son aurore,
Respiroit le plaisir.
Hélas! si jeune encore,
Sait-on déjà trahir?



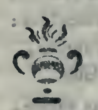
Sa voix, pour me séduire,
Avoit plus de douceur ;
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur.

Tout en elle intéresse ;
Et je voudrois, hélas !
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.



O ma chere musette,
Console ma douleur !
Parle-moi de Lisette ;
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle chaque jour ;
Je me plains toujours d'elle,
Et je l'aime toujours.

M. DE LA HARPE.



QUINZE

QUINZE ANS.

AIR : *Des ſimples Jeux de mon Enfance.*

QUINZE ans !... Thémire, ô le bel âge!
Des doux plaiſirs, c'eſt la ſaiſon ;
De tes quinze ans, fais bon uſage :
A quinze ans, l'Amour fait moiſſon.
Avant quinze ans, une Bergere
Eſt du nombre encor des enfans ;
Il faut avoir quinze ans pour plaire :
On n'eſt point belle avant quinze ans.



A quinze ans, finit la culture :
Le bouton alors devient fleur :
C'eſt à quinze ans que la nature
Parle à nos ſens, nous donne un cœur.
A cinq ans, on verſe des larmes ;
A dix, ſont les jeux innocens ;
A douze, les tendres alarmes :
Mais, pour aimer, il faut quinze ans.

M. MARESCHAL.



LE LENDEMAIN.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

DIEUX ! j'avois cru Lycas ſenſible ;
Je craignois pour lui le malheur ;
Et, je le vois, ſon cœur paiſible
Ne ſent pas même le bonheur.

Madame DE *S**.*



RONDE DE TABLE.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

MESSIEURS, chantez tous, avec moi,
Celui qui donne ici la loi :
Quand il ſert de ce jus d'automne,
Son plaiſir dans ſes yeux ſe voit ;
Il eſt charmé, quand il en donne ;
Il eſt charmant, quand il en boit.



Quand il ſable un nectar ſi doux,
Et qu'il nous en fait boire à tous,
A ce plaiſir il s'abandonne ;
Il en fait prendre, il en reçoit.
Il eſt charmé, &c.



Il verſe de la même main
Ses bienfaits, ainſi que ſon vin ;
Et ſa bonté tendre aſſaiſonne
Les biens, le vin qu'on en reçoit.
Il eſt charmé, &c.

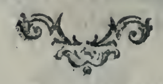


Aux plaiſirs de la table, il joint
Ceux dont je fais mon ſecond point ;
Au cœur d'une jeune perſonne,
Par ce nectar, il va tout droit.
Il eſt charmé, &c.



Par un ſalut univerſel,
Célébrons ce charmant mortel ;
De nous il eſt tems qu'il reçoive
Le bachique honneur qu'on lui doit.
Il eſt charmé que l'on en boive ;
Il eſt charmant, quand il en boit.

M. Collé.

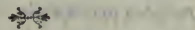


*A MADAME**,*

Qui danſoit dans un Bal.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

OUI, la Muſe pleine d'appas
Qui préſide à la Danſe,
A dû former les premiers pas
Qu'eſſaya ton enfance.
Oui, la Déeſſe du Printems,
Te donnant ſa parure,
T'apprit à courir dans nos champs,
Sans fouler la verdure.



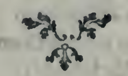
Telle Flore, au ſoir d'un beau jour,
Fuit devant le Zéphire,
S'arrête, & , d'un œil plein d'amour,
Vient encore lui ſourire.
Mais ſi, de tes regards charmans,
Flore avoit le langage,
Zéphir, des volages Amans
Ne ſeroit plus l'image.



Ah ! Dieu ! que de légéreté ,
  De grace & de fouplefſe !
C'eſt l'abandon , c'eſt la gaîté
  De l'Amour qui careſſe.
Amis , répandons fur fes pas
  Les fleurs de nos prairies :
Les fleurs , fous fes pieds délicats ,
  Ne feront point flétries.



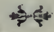
Le cœur le moins fait pour aimer
  Te feroit-il rebelle ?
De tant d'attraits faits pour charmer ,
  Le moindre eſt d'être belle.
Ta fille feule , avec le tems ,
  Peut être ton égale ;
Jufqu'au jour qu'elle aura quinze ans ,
  Ne crains point de rivale.



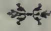
A MADEMOISELLE DE SAINT-S**.

AIR : *Pour la Baronne.*

ADÉLAÏDE
Semble faite exprès pour charmer ;
Et mieux que le galant Ovide,
Ses yeux enſeignent l'art d'aimer
Adélaïde.



D'Adélaïde,
Ah ! que l'empire ſemble doux !
Qu'on me donne un nouvel Alcide ;
Je gage qu'il file aux genoux
D'Adélaïde.



D'Adélaïde
Fuyez le dangereux accueil ;
Tous les enchantemens d'Armide
Sont moins à craindre qu'un coup-d'œil
D'Adélaïde.



D'Adélaïde,
Quand Amour eut formé les traits,
Ma foi! dit-il, la Cour de Gnide
N'a rien de pareil aux attraits
D'Adélaïde.



Adélaïde,
Lui dit il, ne nous quittons pas;
Je ſuis aveugle, ſois mon guide:
Je ſuivrai par-tout pas-à-pas
Adélaïde.

M. MARMONTEL.



LE CHOIX DIFFICILE.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

ENTRE le vin & la tendresse,
Je ne saurois faire de choix ;
Je ne puis vivre sans Maîtresse,
Et je me meurs, si je ne bois.



Chacun d'eux m'anime & m'engage ;
Le plaisir en est différent :
Iris m'en donne davantage,
Bacchus m'en donne plus souvent.



LA COMPENSATION.

AIR : *Vous, qui du vulgaire ſtupide.*

FAISONS l'amour, faiſons la guerre :
Ces deux métiers ſont pleins d'attraits ;
La guerre au monde eſt un peu chere ;
L'amour en rembourſe les frais.
Que l'Ennemi, que la Bergere,
Soient tour-à-tour ſerrés de près !
Quand on a dépeuplé la terre,
Il faut la repeupler après.

M. le Chevalier DE *B**.*



LE PREMIER JOUR QU'ON AIME.

AIR *de Joconde.*

J'AVOIS à peine dix-ſept ans,
Que je brûlois pour Nice;
Nice avoit vu dix-neuf printems,
Et n'étoit point novice.
J'aimois pour la premiere fois;
Nice pour la troiſieme:
Mais eſt-on maître de ſon choix,
Le premier jour qu'on aime?



J'étois amoureux comme cent:
Nice me parut belle;
Au récit de mon feu naiſſant,
Nice fit la cruelle.
De mépris elle ſut armer
Ses yeux, ſon maintien même:
En faut-il plus pour alarmer,
Le premier jour qu'on aime?



J'osai m'écrier cependant :
  « Nice, daignez m'entendre » !
« Non, reprit-elle en minaudant,
  » Non, cessez d'y prétendre ».
J'en conviens : ce froid inouï
  Me mit hors de moi-même :
Sait-on que non veut dire oui,
  Le premier jour qu'on aime ?



Que j'étois fou d'appréhender
  Cette aimable colere !
On s'obstinoit à me gronder :
  Mais on ne fuyoit guere.
Nice ne gronda point toujours ;
  C'étoit un stratagême :
Mais connoit-on tous ces détours,
  Le premier jour qu'on aime ?



Bientôt un souris caressant
  Dissipa cet orage :
Du calme qui vint renaissant,
  Un baiser fut le gage :
Lui seul suffit pour m'embrâser ;
  Mon plaisir fut extrême :
Qu'on sent bien le prix d'un baiser,
  Le premier jour qu'on aime !



D'abord, en avouant mon feu,
Un mot étoit un crime :
Quand je fus bien loin de l'aveu,
Tout parut légitime . . . .
On convaincroit, dans ces momens,
L'innocence elle-même :
L'on est bien fort en argumens,
Le premier jour qu'on aime.

M. Bonnier de Layensi



IN-PROMPTU

A UN AUTEUR,

Qui, piqué de quelques mauvais ſuccès, vouloit ſe venger du Public par un Ouvrage qui, diſoit-il, reſteroit.

AIR : *Pour la Baronne.*

Chez ſon Libraire,
Un Auteur mécontent juroit
De compoſer, dans ſa colere,
Un Ouvrage qui reſteroit.....
Chez ſon Libraire.



ROMANCE.

AIR : *Quoi ! ma Voiſine, eſt-tu fâchée ?*

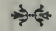
LISON guettoit une fauvette
Dans un buiſſon ;
Tout auprès l'Amour, en cachette,
Guettoit Liſon.
L'oiſeau s'enfuit : l'autre, ſurpriſe
Par un Amant,
Au trebuchet ſe trouva priſe,
Ne ſais comment.

« Laiſſez-moi rejoindre ma mere
» A la moiſſon.
» — Il me faut deux baiſers, ma chere,
» Pour ta rançon ».
La Belle fit, pour ſe défendre,
Un mouvement :
Mais Lucas eut l'air de les prendre
Ne ſais comment.



» Je ſens la volupté ſecrette
» D'un baiſer pris :
» Mais ceux que donne une fillette
» Ont plus de prix

Lison soupire & s'abandonne
Au sentiment,
Reprend les baisers, les lui donne,
Ne sais comment.



» Que je prenne encore cette rose
» Sur ton beau sein !
» Non, finissez ; non, je m'oppose
» A ce larcin ».
Elle s'opposa, la pauvrette,
Si tendrement,
Qu'on lui prit la fleur sur l'herbette,
Ne sais comment.

M. Bertin.



A

A MADEMOISELLE.

AIR : *Vous qui, du vulgaire ſtupide.*

LA lueur la plus menſongere
D'un eſpoir qui flatte mes vœux,
Eſt, pour mon ardeur téméraire,
Un aliment bien dangereux :
Ce ſont tes rigueurs que j'implore ;
Mon cœur, malgré ta cruauté,
N'aura que trop de peine encore
A conſerver ſa liberté.

*M. DE B**.*

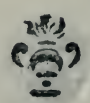


L'AMOUR ET L'HYMEN.

AIR : *Jusques dans la moindre chose.*

GARDE-TOI, pour Isabelle,
Dit l'Hymen, de soupirer ;
Elle va m'être fidelle.
Car je l'en ai fait jurer.
Tu me causes peu d'ombrage,
Répond l'Amour en riant ;
J'aurai sur toi l'avantage :
Car j'ai son premier serment.

M. DE SAUVIGNY.



LA FEINTE DIFFICILE.

AIR : *Dans ma Cabanne obſcure.*

DANS ce bois ſolitaire,
Tout invite à l'amour ;
Son ombre ſait me plaire,
Plus que l'éclat du jour ;
Son ſilence m'attire ;
Tout ſemble m'y charmer ;
Sans objet, j'y ſoupire
Du ſeul beſoin d'aimer.



Je ſuis à mon aurore ;
Mon cœur cherche à jouir
D'un bonheur que j'ignore,
Et ſemble m'avertir :
Tircis dit qu'il m'adore,
Et qu'il ſera conſtant :
Je n'aime pas encore :
Mais Tircis eſt charmant.



Il vient, & de ſa flamme
Il va m'entretenir :
Ah ! je ſens que mon ame
Eſt prête à s'attendrir !

Fuyons, j'ai trop à craindre;
Je ſens, à ma langueur,
Qu'en vain je voudrois feindre
Le ſecret de mon cœur.

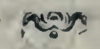
Madame DE *Cassini.*

SUR UN SOUFFLET.

AIR *du Vaudeville d'Épicure.*

IL eſt beau, ſans doute, ô ma Flore,
De punir le rapt d'un baiſer :
Mais ne vaut-il pas mieux encore
S'en défendre que s'en venger ?
Ah ! de cette foible vengeance,
Un cœur jaloüx eſt peu touché :
Au riſque de la pénitence,
Qui ne commettroit le péché ?

*M. B**.*



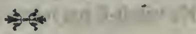
CHANSON À BOIRE.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

DE Bacchus la veine eſt glacée ;
Amis, la mode en eſt paſſée :
Moi, je veux la reſſuſciter ;
En deux mots voici mon hiſtoire :
Je veux, ſi l'on me fait chanter,
Ne chanter que Chanſons à boire.



L'utile joint à l'agréable,
Je le trouve à chanter à table :
Car je tiens du Docteur Iſoif,
Qui vaut bien le Docteur Grégoire ;
Que chanter fait naître la ſoif,
Et c'eſt la ſoif qui nous fait boire.



Triſte vertu que l'abſtinence !
Nous n'en avons plus d'autre en France :
Chez ces Buveurs trop circonſpects,
Le pauvre Amour languit ſans gloire :
Cœurs & goſiers ſont toujours ſecs ;
On ſait aimer comme on ſait boire.

Nos aïeux étoient véridiques :
Nous sommes faux & politiques ;
De l'homme, on ne voit plus sortir
Que mensonge & trahison noire :
Il aimeroit moins à mentir,
S'il aimoit un peu plus à boire.



Après les travaux militaires,
Quand deux Plénipotentiaires
Veulent voir la guerre finir,
Ils ont beau signer leur grimoire ;
Cet accord ne sauroit tenir :
Ils se quittent toujours sans boire.



Jadis, par de saints hécatombes,
Les Romains honoroient leurs tombes :
Dieu proscrivit ce culte vain ;
Je n'ai pas de peine à le croire :
Leurs Prêtres répandoient le vin :
Ne valoit-il pas mieux le boire ?



Dieu ! quand viendra la fin du monde,
S'il faut que le ciel nous inonde,
Fais que ce soit de flots de vin !
L'eau pure terniroit ta gloire ;
Et si le monde meurt enfin,
Ne le fais pas mourir sans boire.

M. IMBERT.

LE PORTRAIT DES MARIS.

AIR *des Trembleurs.*

UN Amant léger, frivole,
D'une jeune enfant raffole;
Doux regard, belle parole,
Le font choisir pour époux.
Soumis quand l'hymen s'apprête,
Tendre le jour de sa fête,
Le lendemain il tient tête...
Il faut deja filer doux.



Si-tôt que du mariage
Le lien sacré l'engage,
Plus de vœux, pas un hommage;
Plaisirs, talents, tout s'enfuit:
En vertu de l'hymenée,
Il vous gronde à la journée,
Bâille toute la soirée,
Et Dieu sait s'il dort la nuit!



Sa contenance engourdie,
Quelque grave fantaisie,
Son humeur, sa jalousie,
Oui, c'est là tout votre bien;

Et pour avoir l'avantage
De rester dans l'esclavage,
Il faut garder au volage
Un cœur dont il ne fait rien.

Madame la Marquise DE LA F...

F I N.





TABLE *ALPHABÉTIQUE* DES CHANSONS CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

B

C

D

E

F

G

I

J

L

M

N

O

Oiseaux,

P

Q

R

S

T

U

V

Fin de la Table.

quinze au 337-



PQ [Marsy, Claude Sixte Sautreau
1189 de]
M3 Le petit chansonnier françois
1780
t.1

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

